[redacted]





LA

PETITE REVUE

Paris — Imp Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J. Rousseau, 15

18 Février au 13 Mai 1865

LA

PETITE REVUE

SIXIÈME TRIMESTRE

PARIS

LIBRAIRIE RICHELIEU

78, RUE RICHELIEU

RENÉ PINCEBOURDE, ÉDITEUR

LA PETITE REVUE

Du samedi 18 février 1865

Un nouveau pamphlet qui est un monument du genre. — C'est encore un in-32 glacé, doré; en voici le titre :

SYLVAIN MARESCHAL

ÉPISODE

DES FASTES DE LA PHILOSOPHIE DU DERNIER SIÈCLE

Par LE NEVEU DE MON ONCLE

A côté, on remarque, comme illustrations, un cochon à son auge, et une vieille femme qui prise. La légende porte : *L'Athée et son élève.* — Le cochon c'est Sylvain Mareschal; la priseuse c'est sa femme.

Ici encore, quelques petits extraits qu'on ne saurait analyser.

Mais, direz-vous enfin, qu'est-ce que Sylvain Mareschal?

Pour ceux qui ne sont pas, comme l'était Geoffroy-Saint-Hilaire, familiarisés avec les natures monstrueuses, nous répondrons en peu de mots :

Sylvain Mareschal était un homme; n'en soyez pas surpris : il y a fagots et fagots. C'était un fagot d'épines. Ses biographes et ses défenseurs avouent qu'il avait l'extérieur désagréable et *des dehors si peu prévenants*, qu'il chercha longtemps à se marier et ne trouva son fait quelconque qu'à l'âge de quarante-

deux ans... Il était né à Paris en 1750. Il étudia le droit, voulant se faire huissier ou procureur. Mais il bégayait d'une manière si rebutante, qu'il ne sut parvenir à rien. A défaut d'autre métier, il devint poète. Chose incroyable! il debuta en 1771 par des *bergeries*... Pauvre agneau! fiez-vous-y! Il y avait sous cette peau de brebis un loup qui poussait avec de grandes pattes, une grande gueule et de grandes dents. Puis il donna le *Temple de l'Hymen...;* puis des contes pastoraux...; un *Ange d'or*..., petits brandons lancés comme amorce d'un mariage qu'il cherchait toujours de toutes ses forces et qu'il lui fallut chercher vingt ans.! Ce contre-temps l'aigrit. Il se mit à dire, comme le Richard III de Shakspeare : Puisque je suis laid, je serai méchant. Il dissimula toutefois quelque temps encore, et publia de ces pièces que les mœurs relâchées des Parisiens appelaient alors *poésies érotiques*. Et chose pénible à dire, il en fut payé : on le nomma sous-bibliothécaire de la Bibliothèque mazarine...

Au milieu des livres, il y puisa surtout le mal, et dès 1781, dans son *Nouveau Lucrèce*, il laissa voir qu'il ne reconnaissait ni Dieu, ni rois, ni lois aucunes. Il enfanta bientôt un volume en prose intitulé : *Livre échappé au déluge, ou Psaumes nouvellement découverts, composés dans la langue primitive, par S. Ar. Lamèch* (anagramme de son nom). C'était si affreux, qu'on l'ôta à ces livres, dont il faisait un détestable usage. N'ayant plus de place, et sachant bien qu'il ne vivrait pas de ses vers, qui étaient plats et mauvais, il fit de la prose, aussi misérable que sa poésie. Il mit au jour comme gagne-pain assuré, un almanach qu'il appela *Almanach des honnêtes gens*. Ce livre, en effet, le nourrit et le logea; car on l'enferma à Saint-Lazare, en ce temps-là prison des gens de mauvaises mœurs. Le parlement qui avait jugé ainsi n'était pas dans son tort; le livre était odieux; et le calendrier, à la place des saints de chaque jour, présentait les personnages du *Diction-*

naire des Athées, déjà projeté par Sylvain Mareschal. On y trouvait Ninon, Voltaire, Aspasie, Diane de Poitiers, entremêlés des noms les plus vénérables et les plus augustes.

Quand la révolution vint, il s'y lança avec frénésie, publia des pamphlets incendiaires, prit sa part de tous les excès . . . .

Lorsqu'il vit, en 1795, que les églises commençaient à se rouvrir, il frémit, il trempa sa plume dans un fiel plus épais. Il fit paraître en 1797 *le Code d'une société d'hommes sans Dieu;* en 1798, *les Pensées libres sur les prêtres de tous les temps et de tous les pays;* en 1799, un salmigondis intitulé : *Pour et contre la Bible*, livre, disait-il, destiné à balancer le *Génie du christianisme*, qui, lancé en même temps, écrasa de son immense succès l'ignoble pamphlet de ténèbres. *Les Voyages de Pythagore*, autre production de Sylvain Mareschal, n'ayant pas plus de vogue, l'auteur abhorré vomit sur la société le *Dictionnaires des Athées*, dernière écume du dix-huitième siècle, qu'il résumait durement . . . .

Sylvain Mareschal s'était donc marié en 1792, avec une demoiselle Desprez. Il n'eut point d'enfants. Ce ménage avait pour amie une femme laide qui a écrit, Mme Gacon-Dufour. Elle était athée; et c'est un fait public. Malgré le cas qu'il faisait de ces deux femmes, ou peut-être à cause qu'il jugeait leur sexe par elles, Mareschal publia en 1801 une brochure où il présentait un *projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire.....*

Mme Gacon-Dufour répondit vivement à cette insolente ineptie. Mais elle ne se brouilla pas pour cela avec son maître en athéisme, qui était devenu fou.

Il continua, en effet, de déraisonner plus que jamais, et mourut dans un idiotisme assez étrange, ne voulant pas entendre parler du ciel et fermant les yeux dans ses derniers moments pour ne pas le voir....., le 18 janvier 1803.

Sa femme et Mme Dufour reçurent son dernier soupir. — Si ce dernier soupir, dit l'écriveuse, était une âme, je devrais déclarer que c'est une âme qui pue. — Telle fut son oraison funèbre.

Il s'était fait modestement lui-même, dès 1781, cette épitaphe :

Ci repose un paisible athée;
Il marcha toujours droit sans regarder les cieux.
Que sa tombe soit respectée :
L'ami de la vertu fut l'ennemi des dieux.

Quelques bonnes gens la retouchèrent ainsi qu'il suit :

Ci repose un stupide athée.
Il marcha le front bas sans oser voir les cieux.
Par Satan son âme emportée
Doit puer aux enfers autant que dans ces lieux.
Pour sa vertu qu'il a vantée,
Ce fantôme invisible échappe à tous les yeux;
Et sur la terre épouvantée
Sa mémoire est honteuse et son nom odieux.

Projet d'une École de librairie (suite). Le Cercle de la librairie a décidé en principe de créer dans son sein des cours *spéciaux* pour les employés des industries s'y rattachant.

Une commission doit être nommée pour pourvoir aux moyens à exécuter pour arriver à ce but, que nous encouragerons de tous nos efforts. — R. P.

Clef des anagrammes de la conspiration pour l'égalité. — Cette pièce importante est presque oubliée aujourd'hui. Nos lecteurs peuvent connaître au moins par les bibliographies le livre de Philippe Buonarotti, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf*, dont les diverses éditions sont devenues rares et se paient dans les ventes un prix assez élevé.

Des motifs de prudence avaient déterminé Buo-

narotti, au moment de la publication de son livre, à donner en anagrammes les noms des conjurés qui partagèrent les opinions et les dangers de Babeuf. Ces anagrammes sont très-difficiles à débrouiller dans leur totalité, et pour notre part nous y avions renoncé, lorsque le hasard nous a fait mettre la main sur une traduction anglaise de la *Conspiration pour l'égalité*, par Bronterre, publiée à Londres en 1836 (in-12 de 482 p.), laquelle contient, à la suite des pièces justificatives, une lettre de Buonarotti au traducteur, suivie de la clef des noms de son livre, envoyée par lui.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant, non la lettre (1) du descendant de Michel-Ange, elle offre trop peu d'intérêt, eu égard à sa longueur, mais la clef en question, qui est une vraie curiosité.

Nous ajouterons que dans cette lettre, Buonarotti parle d'un essai biographique sur Robespierre publié par lui. Comme le livre de M. Hamel va mettre, en quelque sorte, la personne et la vie de ce grand révolutionnaire à l'ordre du jour, nous nous hasardons à décrire avec précision cette biographie de Robespierre par Buonarotti, qui est d'une rareté insigne. Elle est intitulée *Observations sur Maximilien Robespierre*, et forme 4 pages grand in-4°, à deux colonnes compactes. Elle ne porte ni nom d'auteur, ni nom d'imprimeur, mais nous savons de bonne source qu'elle avait été imprimée à Bruxelles

(1) Cette lettre, datée de Paris, 3 mai 1836, est signée *Philippe Buonarotti*, âgé de soixante-quinze ans.

en 1836, et tirée à 10,000 exemplaires, ce qui n'empêche pas qu'elle soit à peu près introuvable.

Voici cette clef :

Bedon,	*lisez* :	Debon.
Hannac,		Chanan.
Sombod,		Bodsom.
Glartou,		Goulard, imprimenr.
La Tilme,		Maillet, homme de loi.
Lauyen de Dorimel,		Jullien de la Drôme.
Chintrard,		Trinchard, menuisier.
Vélor,		Révol, imprimeur.
Golscain,		Solignac, tanneur.
Rivagre,		Gravier, marchand de vins.
Libppi,		Phlip, marin.
Tirmiot,		Mittois, homme de lettres.
Lussorillon,		Roussillon, chirurgien.
Reus,		Féru de Toulon.
Eriddi,		Didier, serrurier.
Filipe le Rexelet,		Félix Le Pelletier.
De Naumbet,		Baudement.
Adery,		Deray.
Eris,		Reys, sellier.
Crexel,		Clerex, tailleur.
Le Hining,		Guilhem, courrier.
Perrino,		Pierron.
Alligonet,		Laignelot, ex-conventionnel.
Enduchoi,		Choudieu, id.
Sasemy.		Massey, id.

R.

CURIOSITÉS RÉVOLUTIONNAIRES (suite) *

Le Patriote français, par Brissot. Le prospectus de ce journal, dont l'objet était « de répandre les principes qui devaient défendre à jamais les Français contre le retour du despotisme et de l'aristocratie, » fut vivement pourchassé par la police, qui y vit « le dernier degré de l'audace enhardie par l'impunité. »

* Nous avons reçu plusieurs lettres nous priant de compléter le côté bibliographique de ces prospectus, afin d'en faciliter les recherches. Nous satisferons à ce désir lorsque ce premier travail sera complet.

Le Défenseur des Opprimés. — « Le titre de ce journal indique assez dans quels principes il sera rédigé. Lorsque le clergé et la noblesse se débattent sanglants sous le couteau qui les immole; lorsqu'environnés d'ennemis, ils marchent sur des volcans toujours prêts à les dévorer, sous des poignards toujours prêts à les frapper, ils entendront du moins la voix d'un ami sincère, d'un plébéien sensible, s'élever en leur faveur; ils le verront se jeter entre le sein des opprimés et le glaive des oppresseurs. Dans ce journal, consacré surtout à la défense de leurs droits indignement violés, on cherchera à désarmer la prévention d'un peuple abusé, à le ramener à l'amour de son roi qu'il méconnait, au respect du clergé qu'il outrage, à l'estime de la noblesse qu'il insulte. »

Réponse de Brise-Fer, dragon, au Père Duchêne, 8 pages in-8. — Ceci n'est point un prospectus, mais n'en est pas moins curieux. C'est un intéressant échantillon de cette étrange littérature polémique marquée au coin du *Père Duchêne*, qui eut un si grand cours dans les premières années de la Révolution. Qu'on en juge : « Mon cher *Duchêne*, un grand malheur, c'est qu'on ne peut changer l'opinion d'un ramas d'archicruches qui, à cent lieues de la capitale, croient comme une chose sacrée de f...... s......... envoyées même sous le couvert de l'Assemblée. C'est que votre misérable singe de *Durozoi*, dont les f...... grimaces périodiques attendrissent aux larmes une foule de têtes à perruques et de guenons minaudières, envoie impunément les feuilles dégoûtantes jusqu'au delà des mers, et tant d'autres, sans que vous tombiez sur ces j....f.....-là comme sur des bêtes féroces, dont la bave seule est un poison. Faites-moi de tous ces excréments d'Astaroth un fumier pour engraisser le champ fertile de la constitution. Est-ce que ces b........-là sont invisibles? ce ne sont pourtant pas de purs esprits. » — E. H.

Joseph, Carl et Horace Vernet. — M. Léon Lagrange, un des bons écrivains de *la Gazette des Beaux-Arts*, a publié l'an dernier un gros et curieux volume sur Joseph Vernet. Il serait difficile de creuser plus à fond et mieux qu'il ne l'a fait la vie publique et privée d'un grand homme, pour en dégager la physionomie nette et concise, la personnalité vivante, pensante et active qu'il importe de connaître quand on veut se faire une idée juste de l'artiste et de son œuvre. Un nouveau venu, M. Amédée Durande, vient à son tour d'enrichir l'histoire de l'art d'un livre substantiel sur la tribu des Vernet (correspondance et biographies).

Dans une préface fort bien faite, l'auteur raille avec beaucoup de bon sens et d'à-propos cette école historique qui se plaît à grossir ses chroniques de certains détails de ménage et de cuisine d'autant plus déplacés en cette occasion qu'ils ravalent à un terre-à-terre désespérant des personnages poétiques qu'il faut toujours se garder de faire descendre des cimes légendaires où les ont élevés leur talent et l'admiration de la postérité!

M. Am. Durande se garde bien de tomber dans un pareil travers. Il ne dit des Vernet que ce qui est du domaine de l'histoire, du travail, de l'inspiration, de la lutte, de la fantaisie et de la publicité. Il éclaire son récit par les détails d'une correspondance pleine de charmes et bourrée de faits, de réflexions ingénieuses, de saillies d'esprit, et qui fait connaître les trois grands peintres aussi bien que peuvent le faire leurs amis aux yeux de ceux qui savent regarder et sentir. (In-12, 3 fr.) — D. L. F.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

PROUDHON EN BELGIQUE

A Monsieur le Rédacteur en chef de LA PETITE REVUE

Bruxelles, 20 février 1865.

Mon cher Rédacteur,

Vous m'avez demandé quelques notes sur la vie de M. Proudhon en Belgique, c'est-à-dire des renseignements sur ses habitudes, des anecdotes, s'il était possible, sur sa personne, et j'imagine aussi quelques détails sur les publications peu connues, et pour cause, qu'il a faites en ce pays-ci.

Je vous satisferai sur ces trois points, mais vous ne serez pas surpris que sur le second je sois plus à court que ne le souhaiteraient vos lecteurs. La vie de Proudhon, livrée tout entière à l'étude et à la pratique des vertus domestiques, a nécessairement peu d'épisodes où puisse se prendre la curiosité biographique.

Pour préciser tout d'abord ce que vous avez pu lire dans divers journaux, de la modestie d'existence et de l'austérité de mœurs de cet écrivain, vous saurez que M. Proudhon a occupé à Bruxelles, depuis août 1858 jusqu'à novembre 1862, à raison de 32 fr. par mois, le même appartement situé au nº 8 de la rue du Conseil, qui débouche sur la place communale du faubourg d'Ixelles. Cet appartement (on dirait ici cette *place*) est composé au premier étage, sur le devant, d'une chambre à coucher salon, et d'un cabinet, et sur le derrière d'une salle à manger cuisine; au second d'une assez vaste chambre sur le derrière; cette dernière pièce servait au locataire de cabinet de travail et de bibliothèque.

J'ai visité en votre faveur, mon cher Rédacteur,

non sans respect, comme vous pouvez croire, ce logis dont la propriétaire m'ouvrait les portes en me parlant, les larmes aux yeux (1), des vertus du ménage qui l'a rendu sacré. Cette brave dame qui avait assisté, sans y rien comprendre, au tumulte bourgeois de 1862, à la suite duquel Proudhon prit le parti de quitter Bruxelles, me rappelait l'honnête garde national qui, après la publication du rapport Quentin Bauchard, vint proposer au rédacteur du *Représentant du Peuple* de témoigner de sa sensibilité (2).

Un jour qu'il venait de toucher ses droits d'auteur, Proudhon disait à un ami (3) : « Voici deux mille quatre cents francs, c'est-à-dire une année de liberté, car un honnête père de famille doit se contenter de deux cents francs par mois; à partir d'aujourd'hui, mon cher, j'écrirai sur ce que vous voudrez. »

Deux cents francs par mois! vous trouverez que ce budget, que Proudhon paraît n'avoir jamais beaucoup dépassé, est bien exigu, surtout avec une famille composée de trois personnes, — et ses amis le pensaient aussi.

Il n'en est aucun, parmi ceux que j'ai pu interroger, qui n'attribue la fin prématurée de ce penseur au corps d'athlète, à l'absurdité de son hygiène, quant à l'exercice et surtout à la table. Trop de travail et une alimentation de campagnard, voilà ce qui l'a tué.

Proudhon se mettait au travail de grand matin, dans un angle de son cabinet, sans doute pour éviter les distractions de la fenêtre, et écrivait ou étu-

(1) Ceci est strictement exact. J'étais en compagnie de M. Julien Leys, fils de l'illustre peintre anversois, qui rendrait témoignage de la vérité du fait.

(2) Le rapport Quentin Bauchard avait représenté Proudhon jouissant de la « sublime horreur » de la canonnade de juin 1848, dans le même temps que le garde national en question l'avait rencontré pleurant sur les malheurs de la patrie.

(3) M. Félix Delhasse.

diait plusieurs heures de suite, sans désemparer ni même bouger. Des bottes fourrées ne parvenaient pas à combattre l'engourdissement insensible de ses jambes. Quand il en souffrait trop, il se levait en chancelant et se livrait durant quelques minutes à un exercice de force. Il avait à cet effet dans son cabinet des instruments de gymnastique et des poids (1).

En quittant le travail, repas énorme, absorbé indifféremment et gloutonnement, composé en principal de légumes, choux, pommes de terre, presque jamais de viande, et le cas échéant, par préférence, celle de porc; le tout, pendant son accumulation, arrosé de flots de bières, dont la meilleure pour l'homme de cabinet ne vaut pas la dernière piquette. Proudhon était homme de grand appétit. Un citoyen le contemplait dans les bureaux du *Peuple*, précipitant les morceaux de son déjeuner énorme et frugal : « Vous vous étonnez de me voir tant manger, citoyen, lui dit-il joyeusement; mon appétit est en raison des grandes choses que j'ai à faire. » Sa mâchoire, comme proportions et solidité, rappelait celle des grands frugivores, du gorille, par exemple, supérieur en ce point même au lion. Proudhon racontait complaisamment qu'elle avait fait l'extase d'un dentiste (2).

Après son repas de paysan français vivant en plein air, Proudhon, si le temps le permettait, faisait une promenade dirigée pour l'ordinaire vers l'avenue Louise, en cours d'exécution. Rarement poussait-il jusqu'au joli bois de Lacambre, à un kilomètre de

(1) Le fait m'a été ainsi raconté, mais je le crois plus compliqué qu'on ne l'a cru. Engourdissement à part, une diversion physique est nécessaire aux esprits capables d'une grande tension. Ils passent sur un morceau de bois, dans un tour de force, *l'excès* de leur pensée. Se rappeler le mot atroce de l'abbé Sabatier de Castres sur l'esprit du philosophe.

(2) On nous dit l'avoir vu broyer et ingurgiter des noix, coque et coquille. Le sage a ses accès de vanité et n'échappe pas plus qu'un autre à la nécessité de mesurer sa puissance à ses excès.

là. Non, il allait, venait et stationnait le long de la ligne des terrassiers, préférant à la jouissance d'un ombrage frais le spectacle du dur labeur humain. Vous reconnaîtrez, à ce trait, mon cher Rédacteur, l'homme qui « n'a jamais pu séparer l'idée de beauté de celle de fertilité (1). »

En dehors de ces promenades, Proudhon n'avait d'autres plaisirs que ceux de l'époux et du père, des conversations avec ses amis, et d'une année à l'autre, dans la belle saison, un voyage dans l'Ardenne belge ou à l'étranger.

Il faut citer parmi les personnes qui ont été à Bruxelles les plus honorées de son affection : M. Altmeyer, professeur d'histoire à la Faculté de Bruxelles, homme d'une érudition vaste et esprit généralisateur; M. Bourson, directeur du *Moniteur* belge, et M. Félix Delhasse, propriétaire, ancien industriel (2), les deux derniers nommés parmi ses exécuteurs testamentaires.

C'est en compagnie de M. Delhasse que Proudhon a fait tous ses voyages (3), entre autres, en 1861, une tournée pédestre en Ardenne, avec T. Thoré

(1) Encore l'idée de fertilité lui était-elle surtout sensible, associée à celles de peine et même de douleur. Comparant avec mépris la grasse et facile Brie à la maigre et rétive Franche-Comté, il disait un jour : « Dans mon pays on attelle vingt bœufs, et on laboure du granit. »

(2) M. Félix Delhasse a été, en Belgique, l'ami *intime* de Proudhon, distinction due autant à l'élévation de son intelligence qu'à celle de ses sentiments. Il est nommé le premier sur son testament. M. Delhasse, du même âge que Proudhon, offre le rare exemple d'un homme ayant fait sans tergiversation les étapes de l'idée démocratique ascendante. Parti de Babeuf (il a beaucoup connu Buonarotti dans sa jeunesse), il est inutile de dire où il est abouti.

(3) Indépendamment de ses tournées dans l'Ardenne belge, Proudhon a fait, durant son séjour en Belgique, des courses en Allemagne et en Hollande. Il caressait pour l'année 1865 l'idée d'un grand voyage dans ce dernier pays. Le phénomène qu'a présenté au dix-septième siècle le peuple hollandais, aujourd'hui si déchu, sollicitait vivement son esprit.

qu'on ne connait guère en Belgique que sous le pseudonyme de W. Burger, dont il signe ses beaux livres d'art. Ces messieurs suivirent les bords de l'Ourthe et de l'Amblève, jusqu'à la cascade de Coo, où M. Thoré se sépara. M. Delhasse a gardé un souvenir vivant de cette équipée péripatétique, où la différence de mœurs de ses deux compagnons était surtout sensible à l'un d'eux. Comme un échappé de la glèbe philosophique, Proudhon y dévorait les repas et les lieues, il faisait du bruit dans les tables d'hôte, il y disait d'une voix retentissante : « Je suis Proudhon ! » pour exciter contradictoirement l'admiration et l'animadversion ; on l'y voyait même *(proh pudor !)* arrondir son bras autour de la taille des servantes, avec l'ostentation d'une galanterie rustique, — et avant cela, quand s'était prolongée la marche dans le silence et l'épaisseur du bois, et que l'auberge, enfin, était en vue, il s'écriait : « Des hommes ! des hommes ! nous allons donc enfin voir des hommes ! Assez de nature comme cela ! »

Faute d'anecdotes, mon cher Rédacteur, je tâche à vous faire voir l'homme en diverses attitudes, mais puisqu'il n'y a pas moyen de ne pas *anecdotiser* (pardon du barbarisme) un peu chez vous, voici une anecdote enfin. Je la trouve bien à point dans *l'Écho de Liége :*

« Proudhon se trouvait un jour à dîner chez un de ses amis à Bruxelles, avec plusieurs célébrités belges et un autre étranger de marque : feu William Smith O'Brien, le célèbre patriote irlandais, un des descendants de Brian Boru, ancien roi d'Irlande, qui délivra autrefois son pays de la domination des Danois, qu'il défit en bataille rangée à Clontarf, près de Dublin. Les deux convives Proudhon et O'Brien avaient, le jour du dîner en question, des chapeaux du même modèle : de ces chapeaux de feutre mou que quelques personnes portent comme plus commodes que les tuyaux de poêle tronqués dont l'usage est commun parmi nous.

« Après le repas, qui s'était prolongé assez avant dans la soirée, les deux illustrations étrangères qui avaient

honoré la table de M. J... prirent au départ, sans s'en apercevoir, le chapeau l'un de l'autre; le lendemain matin O'Brien, qui partait pour retourner dans son pays, passa chez son hôte de la veille pour le charger de réclamer de Proudhon son chapeau, contre lequel il remettait celui de ce dernier, qu'il avait emporté par mégarde. O'Brien demandait que le sien fût remis à quelque personne à qui il pourrait être convenable qu'on en fît un cadeau charitable. Sur la réclamation faite à Proudhon par M. J..., pour accomplir la commission dont O'Brien l'avait chargé, le célèbre publiciste renvoya le chapeau échangé en faisant reprendre le sien, par un commissionnaire, porteur de la lettre suivante :

« Ixelles, le 3 octobre 1861.

« Cher Monsieur J...,

« Je n'ai pas eu pour le chapeau de M. O'Brien la « même prévenance que lui pour le mien; cela tient à « la différence de nos éducations et de nos habitudes, « probablement.

« Quand hier à midi ma femme, ayant terminé son « ménage et s'occupant de ranger mes hardes, me dit « que j'avais échangé mon chapeau, pensant que mon « échangiste devait être parti, je me suis mis à rire, et « dis que l'honorable Irlandais emporterait de moi un « souvenir, tandis que j'en garderais un de lui. J'avoue « pourtant que si le chapeau de M. O'Brien m'avait paru « valoir seulement cinq sous de plus que le mien, je me « serais empressé de vous le faire parvenir. M. O'Brien « n'a pas pris la chose du même côté. Les descendants « des rois d'Irlande n'ont pas les allures compagnonnes « des plébéiens de Franche-Comté. Il ne me reste donc « qu'à suivre l'exemple qui m'est donné : je vous ren- « voie le chapeau de notre commensal dont vous ferez « vous-même ce qu'il vous plaira. Vous êtes son ancien « ami : il est juste que vous soyez chargé, plutôt que « moi, de remplir ses intentions de bienfaisance.

« Je suis heureux d'avoir fait la connaissance de « MM. Ducpétiaux et Gendebien, et vous remercie de « m'avoir procuré cette bonne occasion (1). J'espère que

(1) Le banquet, comme on le voit, avait été une réunion d'*unionistes*. (*Note du journaliste belge.*)

« l'occasion se présentera pour moi de causer avec ces « messieurs, et que nous serons plus satisfaits les uns « des autres (1). En attendant, soyez assez bon, la pre- « mière fois que vous les rencontrerez, de leur présenter « mes salutations bien affectueuses.

« Je vous en dirais autant pour un de vos convives, « avec lequel j'ai eu une légère discussion sur le libre « échange, et que je juge aussi loyal que zélé dans ses « opinions. Malheureusement je n'ai pu retenir son nom « tout flamand (2).

« Je vous serre bien cordialement la main, et vous « prie de me regarder comme un des hommes qui vous « estiment et vous honorent le plus.

« Tout votre

« P. J PROUDHON. »

Que vous semble, mon cher Rédacteur, du renvoi aumônieux de M. O'Brien et de la réponse de Proudhon? Le tout, bon à première vue à ajouter au fameux chapitre hypothétique d'Aristote sur les chapeaux, donne ensuite à penser, et si vous voulez ouvrir dans votre petite feuille un concours d'explications de ce singulier conflit, j'en dirai mon mot, quand quelques-uns de vos lecteurs en auront fait connaître leur sentiment. En tout cas, sans chercher midi à quatorze heures, ce qui s'est passé à propos de ces deux couvre-chefs est si peu simple — que l'anecdote s'en évanouit, — à moins qu'on ne veuille trouver déterminément comique d'avoir pris le chapeau d'un autre pour le sien propre dans la confusion d'un vestiaire.

Puisque l'anecdote nous fait moraliser, quand elle ne nous fait pas défaut, revenons, si vous le voulez bien, mon cher Rédacteur, au ménage de Proudhon. C'est chez lui ou dans ses livres qu'il faut voir ce *singulier* esprit.

M. Jean Rousseau termine un article, d'ailleurs

(1) Il y avait eu à table des discussions où tous les convives n'avaient pas été de la même opinion en toutes choses. (*Id*).

(2) C'était M. Coor Vandermaern. (*Id.*)

fort décent (1), publié par lui dans *le Figaro*, quelques jours après la mort de Proudhon, par la phrase que voici :

« On est allé jusqu'à dire, à propos de la détresse de cette famille en deuil, qu'elle avait dû, le lendemain de la mort de son chef, remercier la pauvre femme de ménage qui était seule à la servir.

« Nous ne répondrons qu'un mot qui sera le dernier éloge de cette vie stoïque : Mme Proudhon n'a eu à remercier personne, par la simple raison qu'elle s'est toujours passée de femme de ménage. »

Cela est bien dit, et comme trait final porte coup, mais M. Jean Rousseau eût dû ajouter que ce n'était pas par *détresse* que Mme Proudhon n'avait pas de femme de ménage, car une aide serait comprise à la rigueur dans un budget de 200 fr. par mois, mais parce que les idées arrêtées de Proudhon sur la domesticité ne permettaient pas qu'elle intervînt dans son intérieur. Il a écrit ceci : « que la femme, les

(1) Je cite ici cet article de préférence à tout autre parce qu'il est écrit avec l'esprit de droiture habituel à son auteur, mais en l'approuvant dans son ensemble, j'y trouve trois passages à propos desquels je fais mes réserves.

1° Le jugement de M. B. Jouvin, où se trouve la comparaison de Proudhon à un *grand seigneur* du dernier siècle. Est-il permis à un critique sain de commettre une pareille bourde ? Il n'y a pas de rapprochement possible, même métaphorique, entre un grand seigneur quelconque et Proudhon. Proudhon était un *baliveau*. Je renvoie M. B. Jouvin aux *Considérations sur la Révolution française*. Qu'il relise son de Maistre.

2° L'anecdote des dictionnaires empruntés par Proudhon à ses camarades à la sortie de la classe : cela traîne les *Ana*. On en a écrit autant d'Amyot, de d'Alembert, etc., etc.

3° Le sens *particulier* qui « fait voir l'absolu à MM. Huet et Vacherot. » M. Jean Rousseau me semble avoir mal compris la phrase de Proudhon qui, selon moi, ne signifie pas que ces messieurs pourront donner un jour une démonstration rigoureuse de l'absolu, mais qu'ils sont capables d'en donner une quelconque, et d'y croire. C'est ainsi que les auteurs de *la Logique de Port-Royal* accordent, de bonne foi, le même degré de certitude au mystère de la transubstantiation et aux premiers principes de la géométrie.

jeunes filles reviennent courageusement aux soins du ménage et soient leurs propres domestiques... Si quelque chose peut remplacer un jour la domesticité féodale qui n'avait rien d'humiliant, c'est, après la réforme des mœurs, la domesticité mutuelle. »

Telle doctrine, telle vie, il en était ainsi pour Proudhon, et dans tous les ordres de ses rapports sociaux.

Vous savez, mon cher Rédacteur, qu'au *Peuple* il se contentait pour salaire de la journée d'un ouvrier compositeur. Vous n'apprendrez pas sans intérêt qu'il n'a jamais publié de livre que de compte à demi avec ses éditeurs. Quelqu'ait été le nombre de tirage de ses ouvrages, il s'est toujours tenu pour satisfait d'en partager les bénéfices, sans jamais faire primer son nom ni ses succès, conformément aux idées sur la propriété littéraire qu'il a exprimées de tout temps, et développées dans ses livres des *Majorats*.

Nous voilà loin, mon cher Rédacteur, de l'âpreté de certains gens de lettres que vous connaissez aussi bien que moi, âpreté qui s'explique et s'excuse en partie par la nécessité d'une vie précaire, pour ne pas dire impossible. C'est à cause de son impossibilité que Proudhon a pu écrire qu'au lieu d'encourager les lettres et les arts, il fallait les décourager.

« On donne de bons conseils, on n'inspire pas de bonne conduite. » Cette réflexion déplaisante est, je crois, de La Rochefoucauld. De bons conseils, passe encore, on les écoute et on n'en tient compte, mais donner de bons exemples, voilà qui est odieux et crie vengeance! Entre nous, mon cher Rédacteur, et pour parler franc, je considère cette conformité de la vie de Proudhon avec ses doctrines, comme la grande raison des animosités auxquelles il a été en butte durant sa vie, et qui persistent après sa mort. Quand il disait qu'il ne se connaissait pas d'ennemis, mais seulement des adversaires, ce bon homme faisait acte de mansuétude, et se

trompait. Sa vertu a été LE GRAND SCANDALE DU TEMPS (1), et pour rapprocher sa personne de celle d'un autre héros dont le nom avait le privilége de crisper sa plume, Maximilien Robespierre, je soutiendrais par raisons péremptoires que l'incorruptibilité de l'avocat d'Arras et l'honnêteté foncière du philosophe franc-comtois, ont été pour presque tout dans leurs infortunes réciproques (2).

La semaine prochaine, mon cher ami, si cela n'ennuie pas vos lecteurs, je vous écrirai des travaux de Proudhon en Belgique, livres et articles

(1) A l'appui de ma thèse, je relève dans un écrit de Proudhon une phrase d'autant plus remarquable que l'homme avait la pudeur extrême de son austérité : « De même que l'immoralité dévote, celle de Tartufe, par exemple, cause d'autant plus d'horreur qu'elle paraît jurer davantage avec la religion; de même l'incrédulité du philosophe *scandalise* d'autant plus, qu'elle *prétend s'allier* avec des mœurs parfaites. » Il va sans dire que les mots *scandalise* et *prétend s'allier*, ne sont pas soulignés dans le texte original.

(2) Comme je ne tiens pas à ajouter mon nom au martyrologe des victimes de la rhétorique dans un temps où Dumarsais n'est plus lu, j'ajouterai que je n'ignore pas que les mœurs de M. Proudhon ont eu pour coefficient dans les haines enragées (je dis *enragées*) auxquelles il a été en butte depuis 1848, les jalousies des publicistes *in partibus infidelium*. Le *pistolet* Proudhon (le mot est de M. Pelletan) a longuement fait écho, et couvert la crépitation de quantité de pétards, qui sans avoir été entendus, achèvent d'expirer en fumant sur le pavé.

Proudhon mort, on a pu croire un moment que la conspiration des pétards du silence s'organiserait autour de sa fosse, comme dans les dernières années de sa vie, elle s'était organisée autour de ses œuvres.

Le lendemain de ses obsèques, les correspondants des journaux français à l'étranger parlaient de lui à faire pitié.

L'un d'eux, celui du seul journal international qui existe en Belgique, le correspondant qui, suivant l'expression de M. Woeystin « a embouché la flûte à l'oignon, » ne trouvait rien à dire de Proudhon, sinon « qu'il avait été parfaitement parodié par Lassagne dans un vaudeville de Clairville. » J'ai gardé le numéro.

A de rares exceptions près, que l'on connaît et que l'on pouvait deviner, devant la fosse de Proudhon les journalistes n'ont témoigné que de leur embarras, — c'est-à-dire de leurs rancunes.

Le mouvement de l'opinion publique les a depuis remorqués.

de journaux, ainsi que de la publication de ses lettres faite par M. Delhasse dans *l'Echo de Liège* (1).

En attendant, pour mettre votre petit journal en bonne fortune, je vous adresse un morceau inédit de Proudhon sur le *Souvenir*, deux pages écrites, la veille de son départ de la Belgique, sur l'album de la fille de son meilleur ami. Je ne vous dirai pas que ce morceau est superbe : le monstre n'en faisait guère d'autres. Vous y remarquerez un ton d'attendrissement peu fréquent dans ses écrits.

Je vous serre la main, mon cher Rédacteur.

E. R.

LE SOUVENIR. — A Mlle F.... D......

Vous me demandez un souvenir, mademoiselle, souvenir que vous avez tout droit d'exiger, et que je suis fier que vous me demandiez. Comment se fait-il cependant que ce mot de *souvenir*, si gracieux dans votre bouche, n'éveille en mon âme que des pensées de mélancolie?

Ah! c'est que vous, mademoiselle, qui êtes tout sentiment, toute charité, tout dévouement, vous n'avez pas besoin d'un aide-mémoire pour vous rappeler ceux que vous avez honorés de votre amitié; c'est que la tendresse de votre cœur est comme la vérité et comme la justice, éternelle.

Tandis que moi! pauvre homme, pauvre polémiste, être livré à toutes les distractions d'une vie guerroyante et pleine de contradictions!...

L'homme est naturellement oublieux, même des

(1) Nous avons, bien entendu, retenu la promesse. Mais comme *la Petite Revue* a la prétention (qu'on la lui pardonne!) d'être lue à petits coups, et non tout d'un trait, nous avons prié notre collaborateur de renoncer à la forme épistolaire, et de diviser ses communications suivant la méthode usitée dans le petit journalisme contemporain. Cet écrivain qui nous aime, et est d'ailleurs multiforme, y a consenti facilement. (*Note de la Rédaction.*)

objets qu'il aime le mieux et qu'il estime le plus. C'est pour cela qu'il est obligé de recourir à des signes, à des inscriptions, à des monuments.

On a attribué l'invention de l'écriture, tantôt à l'amour, tantôt à l'intérêt. On serait peut-être plus dans la vérité si l'on disait que le premier qui s'avisa de coucher sa pensée par écrit et de prendre vis-à-vis de lui-même et des autres cette espèce d'engagement, fut un philosophe surchargé de ses pensées, et dont l'entendement, percé comme un crible, perdait autant qu'il acquérait. — Souviens-toi! se disait-il, et il écrivait. — L'amoureux vint ensuite : qu'est-ce que la cérémonie des fiançailles, sinon une promesse de se souvenir? Le spéculateur s'empara à son tour du merveilleux talisman, et sa mémoire devint plus âpre encore que sa cupidité.

A travers les agitations d'une existence absorbée par la politique, d'une vie en dehors, où toutes les affections sont mises au rang des choses secondaires, puis-je promettre à qui que ce soit de me souvenir?... Hélas! mademoiselle, il m'est arrivé, depuis mon mariage, d'oublier, ou plutôt de ne pas retrouver sur-le-champ le nom de ma femme, de mes filles, que j'aime de tout mon cœur cependant. Jugez de ce qui arriverait si j'avais le malheur de les perdre... Ceux que j'aime, j'ai donc pris le parti, pour les avoir toujours présents à ma pensée, de les aimer dans ma propre pensée, dans mes aspirations politiques ou dans mes rêves de réforme. C'est ainsi que j'aime M. D.... ., votre père, pardonnez-moi ce triste aveu, mademoiselle, et que je réponds à coup sûr de ne l'oublier jamais. C'est ainsi, par conséquent, que j'aime, à son tour, votre digne mère, et votre aimable sœur, et vous-même, et cet oncle que j'ai pleuré avec vous, et que je garderai à toujours le souvenir de tant de personnes si chères.

Sans doute, il vaudrait mieux n'avoir pas besoin de tout cet effort pour aimer et se souvenir; c'est le privilége des âmes calmes, égales, tendres et pures,

que les outrages de la vie extérieure ne troublent pas. Pour les autres, au nombre desquelles je suis forcé de me ranger, je réclame l'indulgence. Si le pécheur qui s'humilie est pardonné d'avance et assuré de son salut, pourquoi l'infortuné qui se méfie de sa mémoire serait-il traité d'ingrat? C'est à ce titre, mademoiselle, que je réclame votre amitié, vous promettant, par la présente, de me souvenir par le cœur, alors même que par l'intelligence je ne me souviendrais plus; ce que du reste, en ce moment, tout me défend de supposer et de prévoir. Nous ne serons jamais si éloignés l'un de l'autre, qu'un mot expédié par la poste ne vienne me rafraîchir la mémoire, et M. D...... m'a promis de me compter désormais au nombre de ses correspondants. Qu'il vienne me secouer de temps en temps; qu'il me donne une ou deux fois l'an signe de vie, qu'il daigne me faire part de tout ce qui vous peut arriver d'heureux, qu'il fasse plus encore, qu'il entre parfois dans mes préoccupations ardentes, dans mes travaux et mes luttes, et j'ose vous garantir de n'oublier jamais.

Ecrire son nom dans un *album*, cela signifie presque toujours pour l'écrivain qu'à dater de ce moment, il ne se soucie plus du propriétaire, et qu'il l'oublie. Pour moi, au contraire, mademoiselle, je veux que d'aujourd'hui datent mes meilleurs sentiments pour vous; ce n'est pas un adieu que j'écris sur cette page : c'est un bonjour. Vous si bonne, venez en aide à ma mémoire, et vous verrez si je suis fidèle.

Que je vous serre donc une dernière fois la main avec toute l'effusion dont je suis capable.

P.-J. Proudhon.

24 octobre 1862 (veille de son départ de la Belgique).

Histoire de Robespierre, par M. Ernest Hamel. Cet ouvrage considérable, dont le premier volume vient de paraître, formera trois parties bien distinctes : la *Constituante*, les *Girondins*, la *Montagne*. L'auteur a eu entre les mains des documents d'une importance capitale et complétement inconnus jusqu'à ce jour. Les manuscrits de la famille Duplay, au sein de laquelle a vécu Robespierre durant les trois dernières années de sa vie; la découverte des faux commis par les thermidoriens, les lettres écrites à Robespierre et dissimulées, pour cause, par le conventionnel Courtois, lettres mises en lumière pour la première fois, ont permis à M. Hamel d'élever un véritable monument historique. C'est une œuvre que ne peuvent se dispenser de connaître tous ceux qui aiment la vérité, à quelque parti qu'ils appartiennent d'ailleurs. Les jugements sur Robespierre auront désormais d'autant plus de force, qu'on ne les formulera qu'en toute connaissance de cause, et qu'ils ne s'appuieront que sur des preuves irréfragables. Assez longtemps la fantaisie a envahi le domaine de l'histoire; il est grand temps que le règne de la vérité arrive (in-8, 7 fr. 50).

---

morale du Goût, ou le Goût considéré dans ses rapports avec la nature, les beaux-arts, les belles-lettres et les bonnes mœurs, par Descuret. — In-8 de 450 p. — 1 fr. 50. = La Cape et l'Epée, par Roger de Beauvoir, auteur de l'Ecolier de Cluny. — Paris, 1837, in-8. — 2 fr. = L'Amour impossible, chronique parisienne, par Jules Barbey d'Aurevilly. 1re édition in-8. — 2 fr. = Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. — Amsterdam, 1753, 2 in-18 rel. v. — Bel ex. — 4 fr. = Markowski et ses Salons, esquisse parisienne. — In-32. — 75 c. = Encore une industrie inconnue créée au quartier latin pendant les vacances. — In-32. — 75 c. = Les Etudiants et les Femmes du quartier latin en 1860, par un étudiant. — In-32. — 75 c. = A bas les hommes! par une femme éclaboussée. — In-32. — 50 c. = A bas le quartier latin, à propos de toutes les brochures. — In-32. — 75 c. = Sus aux Gandins! sus aux Biches! à propos de la brochure les Etudiants et les Femmes du quartier latin! par un étudiant en droit. — In-32. — 50 c. = Guerre! guerre! à la brochure : les Etudiants et les Femmes du quartier latin en 1860, par Mounpaïs. — In-32. — 50 c. = Réponse à la brochure rose : les Etudiants et les Femmes du quartier latin. — In-8. — 75 c. = Avez-vous fini? par l'auteur de : les Etudiants et les Femmes du quartier latin en 1860. — In-32. — 50 c. = La Ruelle mal assortie, ou Entretiens amoureux d'une dame éloquente avec un cavalier gascon, plus beau de corps que d'esprit, et qui a autant d'ignorance comme elle a de savoir, par Marguerite de Valois. — Paris, Aubry, in-18

cart.—4 fr.=Le Monde des Eaux, par Tony Revillon. — In-18. — 1 fr. 50. = La Double conversion, par A. Daudet, conte en vers. — In-32. — 60 c. = Le Rabelais de poche, avec un Dictionnaire pantagruélique tiré des œuvres de François Rabelais, par E. Noël. — In-18. — Au lieu de 3 fr., 1 fr. = Le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle, par M. de Stendhal, vignette de H. Monnier. — Paris, 1831, 2 in-8 demi-bas. Bel ex. — 4 fr. 50. = Maritalement parlant, par MM. de Cobentzell. — Paris, 1834, in-8 demi-bas. — 2 fr. = Marie la Sanglante, histoire de la grande réaction catholique sous Marie Tudor, précédée d'un essai sur la chute du catholicisme en Angleterre, par E. Hamel; portrait. — 2 in-8. — Au lieu de 10 fr., 4 fr. = = Réflexions sur le procès du *Constitutionnel* et du *Courrier*, et sur les arrêts rendus à cette occasion par la Cour royale, par l'abbé F. de Lamennais. — Paris, 1825, in-8 rel. v. rac. — 2 fr. 50. = Béranger et F. de Lamennais contre M. Forgues, éditeur des Œuvres posthumes de Lamennais. — Broch. in-18. — 75 c. = Le Pays et le Gouvernement, par F. Lamennais. — Paris, 1840, brcoch. in-32. — 75 c. = Saynètes, par Paul Fouher, édition originale. — In-8 cart. — 3 fr. = Les Petits-Paris, par les auteurs des Mémoires de Bilboquet. Collection complète de ces petits tableaux de mœurs. — 24 vol. in-32 (les seuls parus). — 8 fr. au lieu de 12 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Un duel ou plutôt trois duels ont failli mettre en deuil le monde des gens de lettres et des théâtres. C'est le grand bruit de la semaine. Pourquoi? va-t-on dire. Hélas! une femme encore.

Une poule survint, etc., etc.

Mlle F***, une des rosières du Palais-Royal, s'était, dit le chroniqueur, follement éprise de M. L. T***, un de nos auteurs dramatiques les plus aimés. De là à le lui dire, à lui signifier un rendez-vous, il n'y a qu'un pas, et ce pas la demoiselle le fit.

Mais au jour et à l'heure indiqués, M. T***, que le rendez-vous ennuyait, s'en dégagea par une lettre conçue à peu près en ces termes : « La femme avec « laquelle je vivais depuis dix ans vient de mourir « dans mes bras, je vous écris, son cadavre sous les « yeux. La voilà pâle, inanimée. »

— Pauvre cher amour, pensa l'infante... Et elle remit à plus tard la réalisation des rêves qui troublaient son sommeil.

Malheureusement un ami, — car à quoi serviraient les amis, s'ils ne faisaient des bêtises, — révéla la vérité. Il prouva qu'aucun cadavre n'était dans l'histoire, et le soir, au foyer du théâtre, Mlle F*** injuriait à ce point M. T*** que ce dernier se laissa emporter.

Alors intervint le protecteur de la demoiselle, ancien zouave pontifical.

— Nous nous battrons, dit-il.

Et on allait se battre, et les témoins de M. T*** voulaient s'aligner aussi avec les témoins de l'ancien protégé de M. de Mérode, si bien que six galants hommes allaient jouer leur vie pour une péronnelle, — une grue, dirait Albert Wolff. Putiphar se serait battue contre Joseph... et pourquoi, mon Dieu! parce qu'il avait laissé son manteau entre les mains de Madame.

Fort heureusement, tout s'est arrangé, et le sang ne coulera pas. Mais, de l'affaire, Mlle F** est coulée.

A. B.

La Vie de César et l'éditeur Plon. — M. Plon vient de prendre, à propos de l'édition de *la Vie de César* qu'il va mettre en vente, une décision qui fait grand bruit dans Landerneau. Il limite à 10 p. 100 la remise aux libraires débitants. On nous communique à ce sujet une note curieuse qui aurait été placée sous les yeux d'un auguste auteur en même temps qu'elle était adressée au *Times* et à d'autres journaux étrangers.

Cette note, curieuse à plus d'un titre, nous paraît offrir assez d'intérêt pour mériter d'être conservée.

« Il est de principe, dans tous les commerces, que le fabricant fasse au marchand une remise sur le prix marqué des marchandises, laquelle constitue le bénéfice de celui-ci. En librairie, la remise d'usage est de 25 p. 100. En outre un treizième exemplaire est donné gratis à l'intermédiaire ou au débitant qui en prend douze du même livre.

« C'est, du reste, la remise que fait M. Henri Plon sur tous les livres de son catalogue.

« Pourquoi M. Plon, qui a l'honneur d'être l'im-

primeur de l'Empereur, veut-il placer *la Vie de César* dans des conditions exceptionnelles et très-fâcheuses pour tout le commerce de la librairie?

« Est-ce à cause de l'immense débit que lui assure le nom de l'auteur et l'importance de l'œuvre?

« Mais, pour étendre et développer ce débit à l'infini, ne serait-il pas plus rationnel d'offrir aux libraires des conditions qui les encourageassent à en favoriser, à en multiplier la vente?

« Quelle que soit leur bonne volonté, comment feront ceux qui ont habitué leur clientèle, et ils sont nombreux, à une remise de 10 p. 100? Ils seront réduits à vendre sans bénéfice, car cette remise de 10 p. 100 est précisément celle que M. Plon prétend faire aux libraires sur *la Vie de César*.

« Si cette décision est définitive, il est certain qu'elle causera un préjudice grave à tout le commerce de la librairie de détail, déjà grevé de frais de loyer, d'impôts, de patente, etc., très-considérables.

« En effet, la vente de *la Vie de César* absorbera pendant plusieurs mois une notable partie du budget que chaque particulier consacre à l'achat de livre, 2,500,000 à 3,000,000 peut-être.

« Pendant qu'on achètera ce livre hors ligne, on achètera moins les autres.

« Or, sur une dépense de 3,000,000 que fait le public, environ un quart de la somme, c'est-à-dire 750,000 fr., reste entre les mains du commerce de détail et constitue l'indemnité de ses frais généraux et son bénéfice.

« L'exiguité de la remise que fait M. Plon réduira cette part de bénéfice à 300,000 fr. C'est donc un

tort de 450,000 fr. qui aura été fait au commerce de la librairie.

« Il est peu probable qu'en agissant ainsi M. Plon réponde aux vues de l'auteur. »

Les Souvenirs de M. de Negroni. — Nous recommandons ce volume à ceux qui veulent bien connaître la campagne de Chine. L'auteur est capitaine démissionnaire, chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire d'une riche collection dont il a été fort parlé et dont il sera parlé sans doute plus encore. Comme les exemplaires de ces *Souvenirs* sont fort rares, nous allons essayer d'en donner quelque idée par une série d'extraits :

L'ASSAUT DU PALAIS D'ÉTÉ

« La tranquillité s'étant rétablie sur notre gauche, je pensai de suite à m'emparer de l'aile du château, de laquelle on pouvait tirer sur nous impunément. Je donnai l'ordre à quelques voltigeurs armés de me suivre, et moi-même en tête, révolver à la main, je me rendis maître de cette position dangereuse; l'aile était profonde, il y avait des enfilades d'appartements de tous les côtés; vivement je cherchai à occuper les points qui donnaient accès sur nous; lorsque, dans une demi-obscurité, j'aperçus des femmes qui fuyaient dans la direction du joli pavillon que j'avais remarqué en arrivant.

« Je les tenais! elles étaient mes prisonnières!

« Dans un clin d'œil, je plaçai mes hommes qui n'avaient rien vu, dans les allées de droite et de gauche, et avec la promptitude militaire, je m'assurai qu'elles ne pouvaient pas sortir par la grande cour tenant toute la largeur de l'aile; aussitôt, accompagné de mon ordonnance seul, je me dirigeai du côté où elles avaient disparu. Après quelques secondes,

j'étais en présence de quatre jeunes femmes, courant effarées dans des appartements somptueux, en proie à une frayeur délirante. Elles cherchaient un refuge leur manquant partout; elles s'arrêtèrent à bout d'espoir, et à genoux, dans l'humble attitude de la supplication, elles frappèrent la terre de leur front.

« Une seule restait debout, semblable à une belle statue, — on aurait dit que ses grands yeux me regardaient et ne me voyaient pas. Interdit, troublé par tant de majestueuse beauté, je crus voir un être céleste, un ange du séjour des heureux! Elle était vêtue d'une robe de satin jaune impérial, brodée d'or; par dessus, elle portait un léger manteau en crêpe de Chine, fond rose, bordé d'un cachemire blanc, tout parsemé, tout constellé de pierres précieuses splendides! Sa coiffure d'un vert tendre était garnie de jolies perles pendantes sur les côtés; elle ne lui couvrait que le haut de la tête, d'où s'échappait une forêt de cheveux noirs aux reflets voluptueux, à peine retenus dans une résille d'argent. — Quelle admirable créature!... Quelle charmante prisonnière!!...

« Je lui fis comprendre, en mauvais chinois, accompagné de mon meilleur sourire et d'autres signes démonstratifs, que j'étais disposé à la sauver, mais qu'il fallait se hâter; qu'elle pouvait, du reste, compter sur moi, en se confiant à ma générosité. Alors, l'impératrice favorite, — car (c'était elle!) comme réveillée par un songe affreux, mit convulsivement sa jolie main sur mon épaulette, et d'un pas précipité me conduisit au fond du parc, près d'une petite grille qu'une de ses suivantes ouvrit aussitôt. — Il était nuit... la lune rouiait pure, comme une perle au ciel bleu... l'idolâtre princesse la contempla avec une émotion visible... — c'était pour elle le séjour des âmes et des esprits protecteurs!... Elle prit ensuite dans une cassette allongée, que portait une des dames, un objet enveloppé dans du satin, et d'un air angélique me l'offrit; — puis elle me regarda

avec la plus ineffable expression de reconnaissance, s'approcha toute divine, et dans une douce étreinte, ses royales lèvres imprimèrent sur mes lèvres un baiser dont ma bouche recueillit la suave rosée!

« Un instant après, je revenais machinalement sur mes pas; mon ordonnance, en me voyant, me dit d'un air inquiet : « Lieutenant, vous êtes souffrant? » — Non?... c'était cet essaim de colombes fugitives, ce baiser embaumé, cette haleine parfumée, qui, comme un rêve, traversaient mon esprit!...

« A mon retour, je trouvai mes soldats autour d'un grand feu de bivouac, occupés à façonner militairement un superbe repas. On avait trouvé les cuisines impériales admirablement approvisionnées des choses nécessaires à la vie, conservées parfaitement dans des tonneaux remplis de glace; c'étaient des anguilles, des truites, des saumons, des crevettes, des chapons, des dindons truffés; on voyait que la cour impériale du fils du ciel ne vivait pas toujours de nids d'hirondelles ni d'ailerons de requins. Il y avait aussi des vins de Champagne, des vins de Bordeaux, des fruits fondants, à la pulpe tendre, et des pâtisseries de toutes sortes, délicieusement apprêtées. Nous étions au comble de la félicité; après une terrible journée de marche, le repos était déjà le bonheur. Le confortable ne gâtait rien...

« Et, comme effet merveilleux, nous avions nos grands feux de bivouac éclairant, *à giorno*, l'ensemble du château impérial, et se réfléchissant sur les eaux transparentes du lac en doublant à l'infini tous les objets. C'étaient des traînées de feu, allant mourir à l'horizon; des palais, des hommes, des chevaux, des canons, tout l'attirail de guerre se reflétant d'une manière fantastique sur la surface irisée du lac, — auréole électrique dont chaque foyer était le centre. — Le Vésuve, éclairant la nuit les rivages de Cumes, les îles et le vaste bassin de Naples : l'Etna en feu, versant sur la Sicile des torrents de lumière volca-

nique, peuvent seuls donner une idée du spectacle magique que nous avions sous les yeux.

« Minuit avait sonné, tout le monde était encore debout, le canon grondait dans le lointain. Nos alliés, qui nous avaient perdus, nous appelaient avec cette voix de tonnerre indiquant la gloire ou la détresse d'une armée. Nos pièces répondaient coup pour coup. C'était un bruit infernal; les caissons d'artillerie traversaient au galop la chaussée du château pour se mettre en communication avec les Anglais que nous pouvions croire cernés par la cavalerie tartare. Les officiers d'ordonnance partaient dans toutes les directions. Enfin, vers les trois heures du matin, le calme se rétablit, chacun se disposait à prendre un peu de repos.

« Seul alors, je m'éloignai pour examiner le mystérieux présent.

« C'était une grande boîte ou coffre à bijoux en or, enrichie de grosses perles, de splendides saphirs, de rubis et d'émeraudes, formant une mosaïque d'une richesse inouïe, et renfermant une collection de pierres précieuses d'une valeur immense! — Noble souvenir de reconnaissance, digne d'une grande souveraine!

« On comprendra que j'y tienne! c'est une bonne fée orientale qui me l'a donné; il me semble encore la voir disparaître, comme une sylphide s'évaporant dans l'immensité des cieux!... Que sera-t-elle devenue!... Mon Dieu! j'ai la douce consolation de croire qu'elle n'a pas été du nombre des malheureuses dames qui, ayant été abandonnées par la fuite précipitée de l'empereur, ont cherché et trouvé la mort au fond des étangs et des lacs merveilleux du palais, où elles dorment à jamais à l'ombre des lotus et des nénuphars en fleurs!.....

« Je ne fermai pas les yeux de toute la nuit. »

Ce récit émouvant s'appuie sur un catalogue dont d'autres extraits feront apprécier la valeur. Si chaque

guerre en rapportait autant à chaque Français, nous serions réduit à faire décrotter nos chaussures par des millionnaires.

3. — Deux petits sucriers, fond or, rehaussés d'ornements adorables, relevés légèrement en bosse, et exécutés avec une délicatesse exquise! — Rien de comparable en fait de porcelaine! les couleurs, divinement nuancées, rivalisent avec les plus beaux émaux de nos époques renommées, Louis XV et Louis XVI, — si elles ne les dépassent. — Ce sont deux objets qu'on n'ose pas toucher!...

29. — Deux petits vases, fond blanc, ornés de sujets mandarins en petits reliefs, relevés de couleurs bleues et rouges de fer, produisant un effet charmant. — Quels jolis meubles d'étagère!

34. — Un splendide lavabo ayant appartenu à l'empereur Tchi-en-Fan, de la dynastie des Thangs. — C'est un véritable chef-d'œuvre en céramique! l'intérieur est émaillé, vert émeraude, et quadrillé par des raies noires. Il est orné, en outre, de huit médaillons de la théogonie chinoise. — Le tout fait de main de maître, ne laissant rien à désirer!

38. — Un adorable vase en craquelé cendre, de forme très-élégante; le goulot est entouré par un nœud simple qui le relève à merveille; ses cannelures et sa teinte tirant sur le bleu de ciel, finissent par lui donner un très-beau cachet de distinction. — Quel joli porte-bouquets!

1. — Un saphir de 48 carats, première grande eau, classée en Chine et à Paris comme une pierre de premier ordre, réunissant toute la pureté, toute la couleur et tout l'éclat désirables!

Le véritable saphir vient de Ceylan ou des Indes. Sa dureté égale celle du rubis oriental; sa puissance réfractive dépasse celle des autres pierres qu'on pourrait lui comparer; il tient le milieu entre le translucide et le transparent. Quand le saphir réunit les

qualités que nous venons de décrire, et qui sont celles de celui que nous possédons, il peut dépasser le prix du diamant! mais ces qualités sont très-rares et très-recherchées des amateurs.

Cependant le nôtre les possède toutes! d'un bleu entre l'indigo et le barbeau, c'est-à-dire ni trop foncé ni trop clair, il présente à la vue une couleur franche, une limpidité parfaite, et ce qui en fait l'excellence, c'est le velouté incomparable qu'il possède au dernier degré!...

Les calculs, d'après Jeffry, joaillier anglais, qui s'est beaucoup occupé de la valeur des pierres, le portent à 691,000 fr.; il n'est pas possible de voir une plus jolie pierre.

3. — Un rubis oriental, rouge sang de bœuf, du poids de 24 carats, d'une forme allongée dite pyramique, — placé au bout d'une châtelaine impériale; il était destiné à rafraîchir les paupières de l'impératrice. — Les calculs le portent, d'après Jeffry, à 156,000 fr. — Il est difficile d'en voir un pareil.

1. — Le splendide collier de l'impératrice, en rubis rose, formé de *cent dix boules semblables*, assorties avec un rare bonheur, du poids de 10 carats chacune; — au centre pend un rubis rose, taillé en cœur, du poids de 50 carats. — Ce collier n'a pas son pareil dans le monde entier! Il est accompagné d'un bracelet en même matière, composé de vingt perles semblables, et d'un rubis rose en forme de cœur qui complète cette fastueuse parure, digne de toutes les reines et de toutes les impératrices!...

2. — Un flacon-pendule, incomparable de beauté et de richesse! style Louis XVI pur. Il est enrichi de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de perles fines, etc., — en un mot, de toute la famille des gemmes! Les émaux en sont parfaits, les arabesques, ciselées sur les côtés, sont d'un travail inappréciable, et en feraient à elles seules un morceau unique! Un mécanisme de trois mille pièces fait mouvoir une

charmante linotte perchée sur un pommier fleuri qui chante à ravir sa délicieuse mélodie des champs.

C'est encore un chef-d'œuvre attribué à Vaucanson; il forme le principal morceau d'un écrin complet, composé de cinq pièces du même style, savoir : une jolie tabatière marquise, un charmant flacon à odeur, la montre d'homme et la montre de dame, le tout digne d'une reine; — d'une impératrice...

12. — Une collection de montres inimaginables de beauté, appartenant à toutes les époques. Elles sont enrichies de diamants, de rubis, d'émeraudes et d'émaux représentant des portraits, des fleurs et des paysages; tous les styles s'y trouvent réunis. Ce sont des bijoux comme on n'en fait plus, que le temps avait relégués au fond du palais d'Eté; ils ont fait les délices de tous les amateurs distingués...

« Que de choses nous oublions à dessein! » dit, page 214, M. de Negroni.

Un confrère de Jasmin. — Un reste du premier Empire vient de disparaître dans les récentes démolitions du boulevart Saint-Denis. C'est la boutique d'un perruquier original qui avait acquis sous le Directoire une certaine célébrité; voici à quelle occasion. Un de ses confrères, son voisin et son rival, ayant eu le bonheur de faire adopter par le monde élégant de cette époque un nouveau genre de *crêpés*, avait profité de ce succès pour décrier (on dirait aujourd'hui *débiner*) les produits de son concurrent. Celui-ci, dans un beau transport d'indignation, fit faire par un artiste en *transparents* cette enseigne qui a été conservée jusqu'à nos jours par ses successeurs et que bien des *anas* ont reproduits sans en donner l'origine :

D'Absalon pendu par la nuque,
Passant, contemple la douleur;
Car, s'il eût porté perruque,
Il eût évité ce malheur.

Cette enseigne a été souvent imitée; voici une des plus heureuses variantes :

D'Absalon pendu par la nuque,
Passants, plaignez le triste sort,
Car, s'il eût porté perruque,
Absalon ne serait pas mort.

Cette enseigne nous rappelle celle d'un vitrier qui se voyait autrefois à l'extrémité du faubourg Saint-Denis où passe aujourd'hui le boulevart de Magenta :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art *du verre* atteindre la hauteur...

Aujourd'hui, on n'a plus d'idées pareilles. On se contente de mettre sa marchandise sous le patronage d'une pièce en vogue ou d'un nom de roman à la mode. Ainsi la fameuse galette du Gymnase a pris pour enseigne *à Don Quichotte*. Si c'est à cause du *four*, l'idée est heureuse pour un pâtissier. — Ly-l.

Aux pères de famille. — Sur une enseigne de la rue Lafayette nous avons lu l'annonce suivante qui nous a paru bien singulière :

A LA RÉGÉNÉRATION DES FAMILLES
PAR
L'APPAREIL GÉNITAL
CONTRE
L'ONANISME

Théâtres. — M. Octave Feuillet est heureux de se trouver à l'Académie française, à l'heure qu'il est. Sa nouvelle pièce, *la Belle au bois dormant*, jouée au Vaudeville, ne l'y pousserait certainement pas. C'est un grand proverbe enfantin, inutile, maladroit, qui retarde de cinquante ans comme idée, et qui n'avance pas comme style. On a beau habiter tour à tour Saint-Lo et l'Institut, sans compter les intermédiaires, il n'est pas permis d'ignorer autant que M. Feuillet les sentiments de l'époque à laquelle il appartient.

D'ailleurs, *la Belle au bois dormant* est extrêmement bien jouée par trois artistes d'une intelligence rare : Mlle Jane Esler, M. Félix et M. Febvre. — M-t.

Une édition complète d'Alfred de Musset. — Les admirateurs du poète des *Nuits* attendaient depuis longtemps une édition complète de ses œuvres, qui fût plus digne de sa gloire et qui méritât mieux d'être placée dans une bibliothèque choisie que la petite édition in-12. Leur souhait va être à moitié exaucé. Nous disons à moitié, car le propriétaire des œuvres d'Alfred de Musset, M. Charpentier, ne comprend pas les éditions autres que celles auxquelles il doit sa réputation. Il annonce donc une souscription aux œuvres complètes du poète qui seront tirées à mille exemplaires; mais chaque exemplaire aura dix volumes à 20 fr. l'un, et sera imprimé sur une sorte de papier carton qui fera ressembler chaque tome à un dictionnaire de Vapereau. Si nombreux que soient les admirateurs de Musset, nous doutons fort que M. Charpentier réunisse plus de

cinq cents souscripteurs à ce prix. Il eût été infiniment plus raisonnable, en même temps que plus avantageux, de publier cette édition à un bien plus grand nombre d'exemplaires au prix de 6 fr. ou de 7 fr. 50 le volume au plus, pour les éditions in-8, et de varier les papiers d'amateurs ainsi que cela se fait habituellement. Mais M. Charpentier est *propriétaire*, et il le fait bien voir. — E. D.

Les Mémoires de Thérésa. — Ils ont enfin paru, mais la *great attraction* qui avait fait enlever si vite les mémoires de Léotard et de Rigolboche paraît s'être épuisé, bien que la réputation de la *diva* de l'Alcazar soit incontestablement d'un meilleur aloi que celui de la danseuse et du gymnaste. Ces prétendus mémoires ne sont habituellement que des pages de fantaisie mises sous le patronage de quelque célébrité éphémère dont le nom doit en assurer la vente. Ainsi les *Mémoires de Rigolboche* étaient, non pas de M. de Pène, comme on l'a dit d'abord, mais bien de M. Ernest Blum, un de nos bons petits auteurs dramatiques. Ceux de Thérésa sont, assure-t-on, de M. Paul Mahalin, assez connu dans la petite presse.

A propos de la chanteuse de l'Alcazar, nous la voyons prêter son nom à un magasin de nouveautés qui va s'ouvrir au carrefour Drouot. Il est impossible de pousser plus loin l'impudence, et ce nom de Thérésa écrit en lettres d'un mètre de haut sur une bande de toile au dessus d'une boutique dépasse tout, même l'élixir Lamartine et le champagne Timothée Trimm. S'il était parmi nous, Barnum serait content des Parisiens de nos jours. — Ly-l.

Renan en Allemagne.—Assez froidement accueillie par les savants d'outre-Rhin, *la Vie de Jésus* n'en a pas moins été avidement achetée chez nos voisins par la masse peu soucieuse de l'exactitude des citations. Trois contrefaçons du texte français ont été rapidement enlevées; il en a paru jusqu'à six traductions différentes, dont l'une a été imprimée dans une édition de poche à douze sous. Les plus importantes des brochures écrites en France pour et contre Renan ont été également traduites. De plus, il a été publié, en Allemagne, trente-trois brochures et livres au sujet de *la Vie de Jésus*. Les plus remarquables sont : *Renan l'athée et son Évangile*, Ratisbonne, in-8, par Haneberg, un homme des plus versés dans la connaissance des langues et des antiquités de l'Orient; *le Roman de Renan*, Munster, in-8, par Michelis; *Ben David, portrait de fantaisie par Renan*, Mayence, in-8, par la célèbre comtesse Ida Hahn-Hahn; *la Vie de Jésus* illustrée, Ratisbonne, in-8, par Séb. Brunner, pamphlet étincelant de verve. — G.

Les commis-libraires de Paris. — On s'occupe activement de fonder pour eux une société de secours mutuels. Le Cercle de la librairie, qui leur est très-bienveillant, favorise cette idée dont le but ne tardera pas à être réalisé.

Il y a là quelque chose, mais ce n'est point assez : ce sur quoi nous insistons surtout, c'est la fondation d'une école de librairie, dans laquelle on enseignerait toutes les connaissances qui se rattachent à cette honorable, importante et intelligente profession.

Cela serait aussi avantageux pour les libraires que pour le public. Les principaux éditeurs de Paris sont favorables à ce projet qui finira, nous en sommes convaincus, par se réaliser. — R. P.

L'éditeur Murray, de Londres, vient de mettre en vente la traduction anglaise de l'*Iliade*, par lord Derby, imprimée déjà depuis quelque temps, et dont l'auteur avait distribué des exemplaires à ses amis. Les journaux anglais ont naguère annoncé ce fait; les feuilles françaises, *le Moniteur* en tête, en reproduisant la nouvelle, rapportèrent que le chef des *torys* avait fait remettre à ses amis des copies manuscrites de son livre, excentricité qui n'aurait rien eu d'insolite provenant d'un Anglais; mais c'était une pure invention. Nos journalistes avaient oublié que le mot anglais *copy* signifie aussi exemplaire d'un volume imprimé. — G.

Il y a antique et antique. — Les journaux ont enregistré à l'envi la liste des prix fabuleux qu'ont atteint la plupart des curiosités provenant de la collection Pourtalès. Il est inutile d'y revenir; mais on lira peut-être avec intérêt le fait suivant, qui peut donner une idée de l'engouement que provoque parfois la réclame.

Parmi les objets antiques, dont l'éloge a retenti dans la presse entière, figure en première ligne la petite *Minerve*, trouvée aux environs de Besançon. Elle a été vendue 19,000 fr.

Cette figurine, assurément fort belle, est une production greco-romaine du siècle d'Auguste et ne sau-

rait être comparée aux rares chefs-d'œuvre de la grande époque grecque.

Tandis que les amateurs et les directeurs de musées de Londres, de Pétersbourg, de Vienne, etc., se disputaient ce bronze, définitivement adjugé à M. de Triquetti pour le compte de Mgr le duc d'Aumale, un autre antique était mis sur table et atteignait avec peine le prix de cinq mille et quelques cents francs.

C'était un bronze d'une merveilleuse beauté et originaire de cette prériode radieuse qui a doté Athènes de ses plus merveilleuses sculptures. M. Pourtalès en faisait un cas particulier, et il avait le projet de l'isoler sur une colonne dans sa galerie; aussi ne l'avait-il jamais classé et l'avait-il laissé sur un piédestal faussé, dans le fond d'une armoire. Aux yeux de l'expert et du commissaire-priseur, ce bijou ne prit pas plus d'importance qu'on ne crut que le célèbre collectionneur n'y en avait attaché lui-même, et la réclame resta muette.

M. Adrien de Longperrier découvrit la précieuse statuette sur le rayon obscur où elle était reléguée et résolut, avec l'assentiment de M. le comte de Nieuwerkerke, d'en enrichir à tout prix le Musée du Louvre; mais l'incertitude où les feuilletons avaient laissé les amateurs sur la valeur réelle de ce bronze, a heureusement permis à M. le conservateur des antiques d'en enrichir nos collections sans grever le budget du Louvre. — D. L. F.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Anonymes et pseudonymes. — Le public est très-friand de connaître le nom des écrivains et des artistes qui, dans la presse ou le roman, déguisent leurs personnalités sous les voiles de la cryptonymie.

Un de nos collaborateurs a ses petites et grandes entrées dans la plupart des petits journaux en vogue et se trouve par conséquent en mesure de satisfaire cette curiosité très-vive et toute particulière aux lecteurs de *la Petite Revue* qui, pour la plupart, se préoccupent volontiers des petits mystères de la littérature.

Ce travail, que nous publierons à bâtons rompus, pourra acquérir un jour assez d'importance pour former la matière d'un petit volume gros d'intérêt (1).

En attendant qu'il soit complet et afin de prendre possession du titre, nous commençons aujourd'hui :

LES PSEUDONYMES DU JOUR POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Nous donnons ici le résultat des premières recherches de notre collaborateur. Nous en publierons la suite à mesure que ses investigations amèneront de nouvelles découvertes.

(1) Ce volume paraîtra sous ce titre : *Dictionnaire des Pseudonymes, pour servir à l'histoire de la littérature contemporaine.*

Parmi tous les journaux, *la Vie parisienne* a fait une règle presque générale du pseudonyme, et lui doit une partie de son succès. La curiosité du public a été souvent piquée, sans avoir été jamais satisfaite.

M. Marcelin (pseudonyme de *M. Emile Planat)* a réalisé le problème difficile, pour ne pas dire impossible, de faire lire à Paris un journal d'images, et de le rédiger sans le concours des journalistes. Avant lui, personne n'avait eu cette idée toute nouvelle. Il est vrai de dire que *la Vie parisienne* a des correspondants mystérieux et des relations occultes dans tous les coins du monde parisien. La cour, le faubourg, la haute bourgeoisie, la finance, le monde officiel et étranger, le demi-monde, les coulisses, les bureaux de journaux, sont mis à contribution.

Tout ce flux de petites nouvelles qui sont comme l'écume légère de la grande mer parisienne, sont traduites, au jour le jour, par les plumes et les crayons. Mais ces mots : « *sans le concours des journalistes,* » veulent être interprétés. On n'entend pas se passer des journalistes; mais, dans les questions traitées, ils doivent dissimuler les procédés du métier. L'esprit de *la Vie parisienne* doit avoir cours dans son public féminin, le plus difficile des publics.

Là, on parle à des gens du monde, lettrés et frivoles. Ils ne demandent pas qu'on leur fasse la leçon, mais qu'on les amuse. Ce n'est plus le journaliste qui juge, c'est le curieux qui observe et qui rend son impression personnelle.

Il était nécessaire de connaître bien exactement la ligne du journal, pour comprendre la nécessité absolue des pseudonymes, sans lesquels il perdrait, non-seulement une partie de son prestige, mais ses plus précieuses informations. En dehors de ses nombreux correspondants mondains, *la Vie parisienne* compte des journalistes bien connus sous leurs masques.

GUSTAVE Z.

Un de ses pseudonymes les plus irritants vient

d'être dévoilé à vingt-quatre mille exemplaires, par M. Albéric Second (*Pierre* ou *Jean?* Réponse, S. V. P.) dans sa chronique du *Grand Journal*. Voici le passage :

« Les articles remarquables et très-remarqués signés d'abord d'un simple Z., et signés à présent Gustave Z., que publie régulièrement le journal de Marcelin, *la Vie Parisienne*, ont été successivement attribués à M. Alexandre Dumas fils, à M. H. Taine et à M. Edmond About.

« La plus aimable et la plus charmante de nos correspondantes nous écrit à ce propos, à la date du 20 février :

« Quel est donc le mystérieux Z. de *la Vie Parisienne ?*

« Attendu que vos désirs sont des ordres pour nous, madame, nous sommes allés aux informations, et nous nous empressons de vous en communiquer le résultat.

« Le Gustave Z. qui a été assez heureux pour attirer votre attention se nomme Gustave Droz. Il est peintre de son métier ; son père fut de l'Académie. Le fils a certes plus d'esprit et de style que la plupart de ceux qui siégent aujourd'hui sous la coupole de l'Institut. »

Frédéric-Thomas Graindorge

On attribue à *M. Taine* les excellents et remarquables articles publiés depuis la naissance de *la Vie parisienne*, sous le pseudonyme de *Frédéric-Thomas Graindorge*, quelquefois sous les initiales F.-T. G., ou les mêmes initiales disposées autrement. Tout le monde a lu *les Notes sur Paris*, *la Morale*, *nos Artistes*, etc., etc. Quoi qu'il en soit, ils sont écrits de main d'ouvrier et portent la touche d'un maître. M. Taine peut en décliner la paternité ; mais, si ces petits enfants de l'amour non légitimés ne sont pas de lui, ils sont assez bien venus pour lui faire honneur et joie (1).

E. A. — V. de Q.

M. Edmond About a signé son nom dans *la Vie parisienne*. Plus souvent, il ne mettait que ses initiales : E. A. Un article, qui a été très-remarqué : « *le Poivre*, » était signé : E. Un autre, des *notes de*

(1) M. Marcelin n'y a-t-il pas glissé la pointe de son crayon ?

voyage maritime : V. de Q. *(Valentin de Quevilly,* son pseudonyme au *Figaro).*

MARQUIS DE VILLEMER

M. Charles Yriarte, rédacteur en chef du *Monde illustré*, a collaboré à *la Vie parisienne*. Deux articles, *Froufrou la Parisienne* et *la Princesse Uluberlukoff*, ont été réédités depuis par lui dans *le Figaro* sous le pseudonyme de *Marquis de Villemer*. Voici l'histoire de ce pseudonyme. Comme on corrigeait les épreuves qui ne portaient pas de signature, M. de Villemessant prit les avis des rédacteurs présents pour le choix d'un pseudonyme. On proposa *Duc Job* et quelques autres. *Le Marquis de Villemer*, de George Sand, était le grand succès de l'Odéon et du théâtre. Ce nom avait un parfum d'élégance et une allure cavalière. Il fut prononcé et choisi à l'unanimité. Les articles signés C. Y. ne doivent pas être attribués à M. Charles Yriarte, ces initiales étant la première et la dernière lettre du nom de *M. Champfleury* (C-Y) qui a aussi collaboré à *la Vie parisienne*.

LORD PILGRIM

M. Arsène Houssaye a signé quelques envois : *Lord Pilgrim*, entre autres un sonnet : *Mademoiselle Saule-Pleureur*.

SIR EDWARD est le pseudonyme de *M. Édouard Siebecker*.

J. TELIO

Des pastiches et divers articles signés de l'initiale J. sont de *M. Charles Joliet*. Il signe aussi J. TELIO, anagramme de son nom.

WILLIAM

Jules Claretie a signé *William* des notes de voyage. Est-ce un hommage rendu à Shakespeare? Parfaitement.

Je bornerai là mes indiscrétions. Révéler les noms des correspondants mondains de *la Vie parisienne* serait la priver de leurs communications. Leurs pseudonymes seront inviolables.

M. DE SAINT-REMY

Je ne crois pas commettre une indiscrétion en disant que *M. de Saint-Remy*, qui fait jouer ses proverbes dans son hôtel en petit comité, — et on les dit très-fins, — est *M. le duc de Morny*. CH. J.

PROUDHON EN BELGIQUE (suite)

Les notes suivantes ont été recueillies à l'intention de l'écrivain qui publiera une vie complète de P.-J. Proudhon. Elles sont biographiques, bibliographiques et incidemment anecdotiques.

1858

Proudhon avait publié à Paris, le 22 avril 1858, un livre en trois gros volumes sous ce titre : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise.*

La saisie de ce livre, dédié à S. E. Mgr Mathieu, cardinal archevêque de Besançon, fut ordonnée par le parquet le 27 du même mois.

A l'acte du parquet, l'auteur répondit le 4 mai suivant par une pétition au Sénat, demandant la révision du concordat de 1802, c'est-à-dire un règlement à nouveau des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Publiée le 17 mai à mille exemplaires, cette pétition au Sénat fut saisie à son tour.

Le 1er juin, nouvelle instance de l'auteur auprès du Sénat, par une seconde pétition déposée comme la première au bureau de cette assemblée, mais qui ne fut pas rendue publique.

Proudhon, poursuivi pour outrage à la morale publique et religieuse, outrage à la religion, etc., etc.,

fut condamné par le tribunal de police de la Seine à trois années d'emprisonnement, 4,000 fr. d'amende et à la suppression de son livre.

Après un arrêt confirmatif de la Cour d'appel de Paris, rendu par défaut, il fit opposition au jugement, et la cause devait être appelée de nouveau devant ladite Cour en novembre 1858, mais le philosophe désemparé ne put décider aucun des imprimeurs de Paris, épouvantés par la saisie de son livre, à mettre sous presse un mémoire justificatif qu'il croyait nécessaire de publier entre temps.

Force lui fut de venir à Bruxelles faire imprimer ce mémoire, dont la distribution fut ensuite interdite par le ministre de l'intérieur, M. Delangle.

Quoique tiré à petit nombre, ce travail d'argumentation philosophique et juridique, n'ayant pas circulé en France, se trouve encore dans le commerce de la librairie bruxelloise.

Il est intitulé :

La Justice poursuivie par l'Eglise. — Appel du jugement rendu par le tribunal de police correctionnelle de la Seine, le 2 *juin* 1858, *contre P.-J. Proudhon.* In-8 en tout de 196 p. Bruxelles, librairie de l'Office de publicité.

Nous relevons ceci dans la préface : après la saisie du livre de la *Justice dans la Révolution*, la rigueur administrative s'étendit momentanément sur une publication faite en Belgique par Proudhon cinq années auparavant, et dont la circulation avait été autorisée. Il s'agit de la *Philosophie du Progrès*.

Le texte des deux pétitions au Sénat est reproduit dans ce factum, où nous ne trouvons d'ailleurs à citer, à notre point de vue, qu'un mot de M. Chaix-d'Est-Ange :

« Vous voulez faire du Beaumarchais, Monsieur, aurait dit à Proudhon le procureur impérial. Sachez que si Beaumarchais plaidait de nos jours, nous saurions arrêter ses mémoires. »

Ce mot nous a surpris; mais à la réflexion nous

avons compris que le rapprochement était tout judiciaire et nullement littéraire. En effet, la phrase membrue et résolue de Proudhon n'a rien de commun avec celle de Beaumarchais, alerte et souvent équivoque.

Décidé à s'établir en Belgique par suite des événements précédents, Proudhon s'occupa aussitôt d'y donner une édition de son livre supprimé.

Elle a paru à Bruxelles au cours des années 1858, 1859, 1860 et 1861, en douze fascicules, et n'a pas circulé en France, bien entendu.

Son titre est un peu différent de celui de la première. Le voici :

Essais d'une philosophie populaire. — De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, par P.-J. Proudhon, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée (brochures de 100 à 200 p. chacune, numérotées de 1 à 12). Bruxelles et Leipzig, Auguste Schnée, in-18 en tout de 2,238 p.; c'est-à-dire que l'augmentation est d'un tiers au moins du texte primitif.

Les divisions par *études* ont été conservées, et ces études ont gardé les mêmes titres que dans l'édition princeps. Les augmentations consistent en un long *programme* servant de préface et en *appendices* à chaque étude, composés de notes et éclaircissements, citations d'auteurs, réponses aux objections, nouvelles de la Révolution, résumés de faits politiques, économiques et sociaux.

Les personnes qui ont acheté le livre en France au moment de sa mise en vente, et l'ont lu (il était plus facile à acheter qu'à lire), peuvent se rappeler l'impression pénible produite sur les esprits disposés à l'impartialité par les premières pages de ce volumineux traité des questions soulevées par la Révolution.

M. Proudhon y faisait entendre que l'archevêque auquel il dédiait son livre, était en relations directes avec un pamphlétaire d'une famosité peu enviable

et d'une moralité plus que suspecte, auquel il avait fourni les éléments essentiels d'une biographie de luï, Proudhon.

En ce qui nous concerne, nous n'avions pu voir dans ces insinuations que l'abberration de jugement d'un homme aigri et disposé au soupçon, — et nous nous étions trompé. Le prélat, aux éminentes vertus duquel le philosophe rend d'ailleurs hommage à toute occasion, semble avoir eu la faiblesse qu'il lui reproche. Si l'on s'en rapporte à l'appendice de la première *étude*, Proudhon produisit au juge chargé d'instruire l'affaire du livre de *la Justice dans la Révolution*, une copie **CERTIFIÉE CONFORME PAR MIRECOURT** de la lettre adressée à cet homme par Mgr l'archevêque de Besançon.

L'*étude* du livre la plus accessible à la majorité des lecteurs porte le titre de *Amour et Mariage*.

On y trouve des observations restées célèbres sur l'influence de l'élément féminin dans les mœurs et la littérature française, à la suite desquelles des jugements sur divers écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième siècle : Jean-Jacques Rousseau, Béranger, Lamartine; Mmes Roland (la girondine), de Staël, Necker de Saussure, Sand.

Ces majestés littéraires sont passées en revue, hommes et femmes, dans la pensée de l'auteur, ni hommes ni femmes, ambisexes, avec un entrain correctionnel à peine comparable à celui de Frédéric-Guillaume I, de fustigeante mémoire, qui s'il rencontrait une Berlinoise dans les rues, lui envoyait, comme on sait, un grand coup de pied dans le ventre en luï disant : « Rentre, gueuse, rentre dans ton ménage, » et, ajoute Voltaire, en faisait autant, dans le même cas, aux ministres du saint Evangile.

Mme Sand, comme contemporaine, plus à même de profiter d'une leçon de morale bien appliquée, que ses sœurs en émancipation, condamnées, les unes et les autres, à l'endurcissement du tombeau, est prise à partie avec la dernière rigueur. Dans le paroxysme

de son indignation, le zélateur par excellence de la foi conjugale s'oublie jusqu'à qualifier l'auteur d'*Indiana* de *fille du.....* Mais non, non jamais nous ne répéterons cela. Notre respect pour le rare phénomène du sexe associé au génie nous le défend. Ce mot passe l'imagination. Il passe même la permission de dix heures.

Nous apprenons, par l'appendice n° 11 de la seconde édition, que M[me] Sand eût fait à Proudhon un procès en diffamation, si elle n'avait été retenue par la considération des poursuites commencées par le ministère public.

Une telle virilité de sentiments a précipité, qui ne le croirait? le philosophe le plus confiné dans la vertu, aux pieds du sexe auquel on doit *Lélia*, ou mieux aux pieds de Lélia elle-même. Pas le moins du monde. Il en prend occasion, au contraire, pour appuyer sur les observations de sa première édition; il les commente, les amplifie,—et d'un revers de logique, il tombe et daube sur M. Victor Hugo, lequel, à propos de ce grabuge littéraire, s'était permis d'adresser à M[me] Sand une lettre, rendue publique, où il lui décernait une attestation de génie.

Rencontrer le nom de M. Hugo sous la plume de M. Proudhon est chose rare. De compte fait, c'est à peine si, de 1848 à 1865, il l'a prononcé quatre fois, et sans lui accorder jamais plus que les honneurs du paragraphe. Esprit de justice et animadversion mêlés, ses jugements sur ce poète sont aussi sommaires que contradictoires.

Proudhon reconnaît à M. Hugo une *puissance de verbe* peut-être supérieure à celle de M. de Lamartine, MAIS en espérant qu'il n'a pas dit son *dernier mot*, après lequel on saura peut-être *s'il est mâle ou femelle*. Dans une lettre, à la date de 1861, il confesse d'avoir enfin lu les œuvres complètes de M. Hugo (1):

(1) L'exemplaire des œuvres complètes de V. Vugo, prêté par M. F. Delhasse à Proudhon, a été annoté par lui au crayon. Les notes y abondent particulièrement aux préfaces.

écrivain mal compris, dit-il, MAIS, à la *veille de disparaître*.

Au moment du brouhaha des *Misérables*, Proudhon sembla décidé à ajouter à sa galerie de contemporains exécutés cette figure essentielle, MAIS il lui fut impossible de pousser la lecture du livre au delà des deux premiers volumes.

Que les puissantes facultés littéraires de M. Hugo n'aient pas été appréciées à leur valeur par un esprit de la trempe et de la portée de Proudhon, cela ne peut se supposer, MAIS on nous dit que l'homme lui était antipathique, à cause de son insensibilité et de son mercantilisme. Le désintéressement absolu, fond de sa vie et de sa foi sociale, lui faisait la colère peut-être trop facile contre ceux qui satisfont à leurs devoirs d'humanité essentiellement en phrases.

Au fait, et quoi que l'homme du devoir strict ait pu écrire et penser à propos de M. Hugo, ce n'est pas lui qui après la publication des *Contemplations*, l'a défini : « Jocrisse à Pathmos ! »

On n'est jamais si cruellement jugé que par les siens.

Après la seconde édition du livre *de la Justice dans la Révolution*, nous ne trouvons à mentionner, à la date de 1858, d'autres écrits de Proudhon que deux articles non signés publiés dans le journal *l'Office de publicité* (nos du 26 septembre et du 24 octobre), sur la propriété littéraire, à propos du congrès de Bruxelles. Les idées qui y sont exprimées sont celles développées depuis dans le livre *des Majorats*. — E. R.

(La fin au prochain numéro.)

ERRATA DU PREMIER ARTICLE.

1° On écrit Lacambre en deux mots : *La Cambre*.
2° La tournée pédestre de P.-J. Proudhon dans l'Ardenne belge, en compagnie de MM. T. Thoré et F. Delhasse, remonte à 1858 et non à 1861.
3° Proudhon n'a jamais fait d'excursion en Hollande.
4° Le mot de Proudhon à un citoyen qui s'étonnait de son

grand appétit nous a valu une lettre de rectification portant à la fois sur le texte de ce mot, sur les lieux et les circonstances où il a été prononcé. Nous sommes un biographe en ce point très-fautif, et, pour notre punition, un biographe très-raillé, à la fin de la lettre en question, que voici :

A M. E. R.

Mon cher ami, je viens de lire vos curieuses notes sur Proudhon, et je trouve, à la page 11 du soixante-huitième numéro de *la Petite Revue*, une anecdote que je vous ai contée, il y a longtemps, et qui s'est transformée dans votre mémoire.

« Un citoyen le contemplait, dans les bureaux du *Peuple*, etc., etc..... »

Ce citoyen, mon ami, c'était moi. J'étais allé, un soir, chercher le citoyen Jules Viard (1) dans les bureaux du *Représentant du Peuple*.

Proudhon y était, entouré de ses collaborateurs, et leur distribuait des instructions et des conseils pour le numéro du lendemain.

Peu à peu, chacun le quitta, et je restai seul avec lui ; il me dit que Viard était parti depuis longtemps, et nous nous mîmes à causer. Comme je lui appris, dans la conversation, que nous avions quelques amis communs, entre autres Ricourt, il me dit : « Citoyen, voilà l'heure du dîner ; voulez-vous que nous dînions ensemble ? »

Nous allâmes chez un petit traiteur récemment installé rue Neuve-Vivienne ; Proudhon jasa beaucoup, violemment, amplement, m'initiant, moi, inconnu pour lui, à ses plans et à ses projets, et lâchant involontairement, pour ainsi dire, une foule de bons mots.

J'observai que ce polémiste mangeait énormément et qu'il ne buvait presque pas, tandis que ma sobriété et ma soif contrastaient avec son appétit,

« Pour un homme de lettres, — lui dis-je, — vous mangez étonnamment. »

« C'est que j'ai de grandes choses à faire, » — me répondit-il ; avec une telle simplicité que je ne pus deviner s'il parlait sérieusement ou s'il voulait bouffonner.

Je dois ajouter, — puisque vous attachez aux plus petits détails une importance souvent légitime, — que, le repas fini, quand je sonnai le garçon pour payer notre dépense commune, Proudhon s'opposa si vivement à mon intention que je le laissai tirer sa bourse, mais qu'il m'étonna un peu en ne payant que strictement son dîner. — Peut-être en inférerez-vous un goût décidé de l'égalité et un amour exagéré du droit ?

Tout à vous, C. B.

(1) Mort ces jours derniers. Il avait fondé en 1848 *le Représentant du Peuple* devenu, en 1849, le *journal de Proudhon*, par le droit du savoir et du talent.

Petite revue des Revues. — Puisque aussi bien les périodiques nouveaux nous laissent un peu de répit, peut-être ne ferions-nous pas mal de jeter un coup d'œil sur nos *sœurs.* Les plus grosses et les plus sérieuses revues ne sont ni les meilleures ni les plus lues. L'une des dernières venues, *la Revue de Paris*, a pris tout d'un coup une place importante dans la presse périodique, grâce à une sève et à une verdeur toute juvénile. Il y a là tous les éléments possibles de réussite : du talent, de la variété et de plus la faveur du public. — Dans un autre ordre d'idées, nous connaissons *la Revue du Monde catholique* qui compte, plus de deux mille abonnés. Question de parti à part, elle mérite son succès. Nous y avons remarqué un très-intéressant article sur Paul Delaroche, trop admiré pendant sa vie, trop vite oublié après sa mort. Cette étude est pleine de nouveaux et intéressants détails sur le gendre d'Horace Vernet qui a constamment cotoyé la gloire, sans jamais la saisir. — *La Revue contemporaine* vient de lancer, elle, son *Moniteur du soir*, c'est-à-dire son journal à bon marché. Cette seconde fille d'une direction malheureuse, mais bien patronée, est hebdomadaire et ne coûte qu'un franc, mais elle n'en vaut pas mieux pour cela. — Après les journaux spirites de M. Fauvelle Le Gallois, voici venir une autre revue que nous ne savons trop comment qualifier : après s'être appelée *la Vie humaine* » et « *le Déiste*, » elle a pour titre actuel *la Renaissance.* Voici la dernière phrase de son programme : « Il faut renaître à la vie humaine réelle « par l'éducation première : voilà le cri que le

« courage moral des esprits fait partout retentir. « Le présent journal-revue vient répondre à ce cri « dans la mesure des *humbles forces* de ses collabo- « rateurs. » On n'est pas plus prétentieux ni plus modeste à la fois. Savez-vous ce que *la Renaissance* pense de « l'éducation privée comme régénératrice de l'éducation publique? » — « La question est *pivo-* « *tale* au point de vue du progrès, comme à celui du « progrès moral. » Cela ne rappelle-t-il pas la fameuse formule : J'espère avoir celui de vous voir? Mais ce qu'il y a de plus joli, ce sont les « exercices « des familles comme culture intellectuelle et mo- « rale » fondés par le rédacteur en chef de la revue, M. Riche-Gardon (?). Celui-ci réunit ses adhérents le dimanche, hommes, femmes et enfants : on discute à qui mieux mieux sur la destinée de l'homme, l'immortalité de l'âme, etc., etc.; puis « de la « musique, des chants individuels ou collectifs, des « déclamations, des scènes de *belles* tragédies, des « charades en action, des jeux, une *collation frater-* « *nelle*, de la danse même, complètent, *selon les dis-* « *positions de chaque groupe*, ces exercices de culture « intellectuelle et morale. » Mais n'est-il pas à craindre que chaque groupe choisisse la collation fraternelle? — Ajoutons que *la Renaissance* est essentiellement prêtrophobe, et nous l'aurons assez caractérisée.

(A continuer.) Ly-I.

Doute sur l'édition complète des œuvres d'Alfred de Musset. — Un de nos correspondants, à propos de cette édition superbe dont nous nous sommes permis de critiquer la *conception* typographique dans notre dernier numéro, nous écrit :

« On connaît d'Alfred de Musset (pour ne parler que d'œuvres non inédites) treize morceaux de prose, nouvelles, critiques littéraires, dramatiques, musicales; trois proverbes; seize poésies; — le tout négligé jusqu'ici par son éditeur, ou dont on peut douter que ledit éditeur ait réuni l'ensemble, car autrement, il eût eu la matière de deux volumes de la bibliothèque *charpentière*, de beaucoup plus intéressante — et de meilleure vente — que celui connu sous le titre de *Œuvres posthumes*.

« Les trente-deux morceaux en question, prose, dialogue et vers, seront-ils compris dans l'édition dite complète? »

Nous passons l'interrogation à qui de droit, — en osant affirmer à notre correspondant, souscripteur en suspens, que si M. Charpentier n'est pas complet, il ne peut y avoir de doute qu'il croie l'être. — Il est vrai qu'en pareil cas un prospectus *précis et détaillé* de la composition de l'édition des œuvres *complètes* d'Alfred de Musset, lèverait bien des hésitations et bien des doutes. M. Charpentier le comprendra mieux que personne. — R. P.

Assemblée générale extraordinaire de la Société des gens de lettres. — Demain, dimanche, 12 mars, tumulte gaulois à la Société des gens de lettres. L'opposition a crié : « *Montez au Capitole!* » — « *Sauvez-le-donc!* » répondent les organes du gouvernement littéraire.

L'assemblée générale est demandée par cent vingt-deux membres (dont trois académiciens), pour la révision des statuts.

Les modifications proposées portent sur les articles 13, 14 et 59 :

Les membres sortant du Comité ne seront rééligibles qu'après un intervalle de trois ans.

Nomination de deux membres suppléants.

Suppression du scrutin de ballotage.

Enfin, comme il est de règle à la Société des auteurs dramatiques, tout écrivain, sans épreuve, aura droit au titre de membre stagiaire de la Société des gens de lettres, qui percevra ses droits de reproduction, en attendant qu'il réunisse les conditions nécessaires à son admission comme sociétaire.

Ces modifications aux statuts, si elles sont adoptées, auront pour effet de donner entrée au Comité à des hommes nouveaux.

L'admission des membres stagiaires empêchera nombre de gens de lettres d'alimenter les journaux sans traité, qui se verront ainsi la main forcée.

Il faut voir, dans cette agitation, un mouvement favorable aux lettres, auquel tous les membres voudront sans doute participer. Toute discussion est bonne. Il vaut mieux faire mal que de ne rien faire. En littérature, une petite révolution de temps en temps ne peut que réveiller les dormeurs.

Ch. J.

Périodiques nouveaux. — Nous recevons un nouveau journal littéraire : *la Gazette des Salons*, fondée par MM. G. Landauer et J. Guillot; le premier numéro, daté du dimanche 5 mars, contient, sous le titre *de Tout un peu*, une chronique humouristique pleine d'esprit et de verve signée Félix Mornand. C'est d'un bon augure.

Ce journal fait un appel aux poètes que le public

et les éditeurs dédaignent trop dans la patrie de Lamartine, de Victor Hugo et d'Alfred de Musset.

Gare là-dessous! — D. L. F.

Les Robert-Houdin et les Hamilton ont élevé la prestidigitation à la hauteur d'un art à la fois attrayant et instructif, et se sont acquis une réputation européenne et qui leur servira, Leur successeur, Cleverman, n'a pas dégénéré, il a su conserver tout son lustre aux séances célèbres du boulevart des Italiens. Nous avons assisté, dans ce charmant petit théâtre, à de très-intéressantes soirées dans lesquelles ce professeur avait su accorder, dans les merveilles de la magie blanche, les plus intéressants problèmes de la science moderne : ainsi l'application des *bobines à induction de Remkorff*, les *tableaux vivants du vieux Paris.*

Les concerts des compositeurs vivants. — Nous avons dernièrement assisté, dans le grand salon de l'Hôtel du Louvre, au premier concert des compositeurs vivants. L'habile chef d'orchestre du Théâtre-Lyrique, M. Deloffre, a eu l'heureuse idée de fonder une société qui exécutera, avec les œuvres des grands compositeurs de notre époque, celles des jeunes compositeurs encore inconnus dont le talent mérite d'être encouragé et soutenu. Ce premier essai a complétement réussi, et nous ne doutons pas que cette société ne produise bientôt de sérieux résultats.— Ly-l.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

LE FIGARO

Depuis sa fondation (1854) *le Figaro* compte au nombre de ses rédacteurs une grande partie de ceux qui tiennent une plume. Nous allons essayer de parcourir, à vol d'oiseau, la collection des pseudonymes principaux qui ont marqué la trace de leur passage.

Un seul peut-être a dérouté toutes les recherches. Nous commencerons par celui-là. A défaut de la vérité, il nous reste le champ vaste des hypothèses.

COLOMBINE

Certes, on n'accusera pas M. de Villemessant de ne pas savoir garder un secret.

Mais ce secret, le connaît-il lui-même?

Voilà la question.

J'ai eu l'occasion de voir *la copie de Colombine* à l'imprimerie; mais j'ai plusieurs motifs de croire, malgré ses jambages féminins, qu'elle n'est pas de son écriture. Quand on veut rester inconnu, on ne met pas un autographe en circulation. Cette proposition est élémentaire et ne donne pas lieu à la discussion.

Toujours est-il que, jusqu'ici, le mystère qui l'environne est impénétrable, et M. de Villemessant est une tombe, s'il n'est pas plus intrigué que nous. Et cependant, il affirme qu'il connaît Colombine. Il est bien heureux!

On a mis plusieurs noms en avant; malgré le talent des femmes auxquelles les *Lettres de Colombine* ont été attribuées,

« L'armure qu'elle avait ne va pas à leur taille. »

Je n'entends pas, par cette citation, dire que Colombine est un supérieur génie. Je veux dire que ses lettres, sa manière, ne s'accordent pas avec la personnalité des personnes désignées, et que, pour cette raison, je ne mets pas en cause.

S'il m'est permis de donner là-dessus mon sentiment particulier et mon opinion toute personnelle, je pense :

1° *Que ces lettres sont l'œuvre d'une femme;*

2° *Qu'elles sont revues et corrigées par un homme.*

Et voici les motifs de cette opinion :

Ce qui m'a porté à croire qu'elles sont l'œuvre d'une femme, c'est qu'elles contiennent, à l'endroit des femmes, des méchancetés particulières qu'un homme ne trouverait pas au fond de son encrier, fût-il rempli de fiel.

Ces flèches sont empoisonnées, ces flèches sont lancées par une main féminine. Il n'y a qu'une femme qui sache frapper juste au défaut de la cuirasse de son sexe. Là où il y a un mur d'airain pour nous, il y a une toile d'araignée pour elles. Ce que l'étude, le raisonnement et l'observation nous démontrent, elles le devinent par instinct du premier coup. A l'exception de Stendhal et de Balzac, les femmes seules pénètrent les femmes. C'est un instrument dont elles savent faire vibrer les cordes douloureuses. Nous ne savons que les briser.

Marivaux, qui les connaissait, disait : «*Le style a un sexe.* »

Christine de Suède a laissé cet aphorisme : « *L'art de se venger est peu connu.* »

Diderot dit, dans ses admirables et profondes pensées sur les *femmes*, qu'elles sont toutes des sauvages et que rien ne peut corrompre en elles l'instinct de nature. Pour lui, elles ne sont pas des êtres de raison. Elles sont toutes comme la femme de l'Apocalypse, sur le front de laquelle était écrit ce mot : MYSTÈRE.

Et pourtant, Diderot avait été sifflé dans leur vo-

lière ; renonçant à les comprendre, il se contentait de les aimer.

Le sujet m'a entraîné, je reviens à Colombine.

En ce qui touche le deuxième point de mon argumentation hypothétique : « *Ces lettres sont revues et corrigées par un homme.* » C'est que les femmes n'ont pas le sentiment de l'antiquité. Quand elles ont du génie, dit encore Diderot, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous. Or, elles n'ont pas la faculté d'assimilation. Il y a, dans les *Lettres de Colombine*, des morceaux très-réussis qui annoncent l'étude et le sentiment de l'antiquité, des portraits bien tracés qui dénotent, par la netteté des contours, une touche virile.

Par ces motifs, jusqu'à nouvel ordre et sous toutes réserves, je garde mes conclusions.

Junius

Un autre série de lettres remarquables, qui ont préoccupé l'attention publique, a paru au *Figaro* sous le titre de : *Lettres de Junius*. Le Junius anglais n'a pas laissé sa carte de visite à la postérité. Nous avons celles de *MM. Alphonse Duchesne* et *Alfred Delvau*, qui ont réuni leurs lettres en un volume. Attribuées, dans l'origine, à M. Philarète Chasles qui en déclina la paternité, elles furent encore attribuées à d'autres écrivains. Un concours fut ouvert. Cinq Junius masqués entrèrent dans l'arène olympique : ce sont, je crois, MM. Barbey-d'Aurevilly, Alphonse Duchesne, Charles Monselet, Jules Vallès, et, enfin, le vrai Junius.

Lettres d'un bon jeune homme

Tout le monde sait que les *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, signées *Valentin de Quévilly*, sont de *M. Edmond About*. Elles ont été publiées sous son nom. Dans leur forme agressive, on y retrouve les qualités françaises de M. Edmond About.

Le Marquis de Villemer

On a vu, dans l'histoire des pseudonymes de *la Vie parisienne*, des détails sur l'origine de ce pseudonyme. *Le Marquis de Villemer* est *M. Charles Yriarte*, rédacteur en chef du *Monde illustré*. Dans sa chronique parisienne, signée par lui d'un deuxième pseudonyme : *Junior*, M. Charles Yriarte raconte lui-même les faits que nous avons analysés.

Les articles publiés dans *le Figaro* par le *Marquis de Villemer* sont des portraits et des types, coulés dans le moule des *caractères* de Labruyère. Plusieurs de ces portraits sont empruntés à des personnages du jour et à des physionomies très-parisiennes. Les types sont tracés par un procédé littéraire, analogue à la méthode des peintres. Pour peindre Vénus, ils prennent une main, un pied, un torse, un bras, une oreille, une pose, à vingt modèles qui, malgré leur imperfection, ont une beauté de détail.

Dans ses portraits vivants, d'après *l'ensemble*, le peintre a semé çà et là, de parti pris, des traits étrangers ou d'ordre général, pour dissimuler et éviter une ressemblance du moment trop photographique. Ce serait commettre une grave erreur de critique ou d'appréciation que de classer ces portraits et ces types dans le genre des pastiches. Il y a une touche très-personnelle, une allure vive, moderne, qui leur donne une physionomie toute parisienne et un cachet original. Il ne serait pas sans intérêt, après avoir ôté les masques des auteurs, d'ôter les masques à leurs modèles.

Cette série brillante et très-remarquée a passionné la curiosité : elle est satisfaite.

De Suttières — Satané-Binet

Parmi les pseudonymes qui ont laissé trace de leur passage au *Figaro*, il faut en citer deux, qui appartiennent à *M. Francisque Sarcey*. Le premier est *de Suttières*, qu'il signe seul, comme dans *le Journal littéraire* dont il est rédacteur en chef. Le

second est *Satané-Binet*, sous lequel il a débuté au *Figaro* par des articles qui annonçaient un excellent et sincère écrivain (1).

Le Bourgeois de Paris — Pekaô

M. Villemot a beaucoup contribué au succès du *Figaro* par la chronique parisienne, qu'il a conservée très-tard depuis la fondation du journal. Il a signé son nom. Dans la suite il prit pour pseudonyme *le Bourgeois de Paris*. Il a donné aussi une série de *Lettres chinoises* signées *Pekaô*, mandarin lettré.

Claude Vignon

Claude Vignon, écrivain et statuaire, a publié des feuilletons au *Figaro* sous ce pseudonyme. Un procès récent nous a appris qu'elle se nomme *Madame Noémie Constant*.

Suzanne

Mademoiselle Augustine Brohan, sociétaire de la Comédie française, a écrit des courriers de Paris, signés *Suzanne*, personnage dont elle joue le rôle dans *le Mariage de Figaro*. Dans ces courriers, elle attaqua M. Victor Hugo. Alexandre Dumas, dans une lettre adressée à *l'Indépendance belge*, reproduite par tous les journaux et vigoureusement commentée dans *le Monte Christo* (qu'il rédigeait alors seul, mais en bonne compagnie), déclara retirer du répertoire toutes les pièces où Mlle Augustine Brohan avait un rôle.

Nota. — Alexandre Dumas a une cinquantaine de pseudonymes qui sont : *Auguste Maquet*, *Paul Bocage*, *Paul Meurice*, *Gaillardet*, *etc.*, *etc.*, *etc.*

Jacques Reynaud

Une série de portraits remarqués a été publiée par

(1) M. Francisque Sarcey appartenait encore à l'Université, quand il jeta son premier article dans la boîte du *Figaro*. Il cherchait un pseudonyme : « Signe *Satané-Binet*. » lui dit Edmond About. Telle est l'histoire de ce pseudonyme.

Madame la comtesse d'Ash, sous le pseudonyme de *Jacques Reynaud*. On lui a attribué, à tort, les *Lettres de Colombine*.

A. Legendre

Les Échos de Paris ont été rédigés par de nombreux journalistes.

Jules Viard, qui vient de mourir, fut l'un des plus brillants. Quelquefois, il s'amusait à les écrire en vers. Jules Viard était un des premiers journalistes de ce temps, dans la presse politique comme dans la presse légère. Il eut contre lui ce qu'on appelle la mauvaise chance, et il en porta la peine; car, pour le vulgaire, il n'y a qu'un mot : « *Réussir.* » Jules Viard n'a pas réussi. Il a trouvé fermés le théâtre et le journal. Il a signé *les Echos* de son nom, et aussi quelquefois, si je ne me trompe, du nom de *M. Legendre*, caissier du *Figaro*, pseudonyme célèbre, multiple et légendaire, pavillon neutre qui a couvert de spirituels et légers navires.

Pierre et Jean

A propos des *Paris au jour le jour*, série de cinquante-deux articles très-vifs signés *Pierre et Jean*, je lis dans la chronique d'*Albéric Second* au *Grand Journal :*

« Ces *Paris au jour le jour*, dont je me souviens beaucoup, si le public ne s'en soucie guère, étaient des articles hebdomadaires que nous rédigeâmes et publiâmes de compte à demi pendant un an, *M. de Villemessant et moi*, dans le plus terrible des petits journaux. »

Maurice Simon

M. Tony Revillon a tenu quelque temps *les Échos de Paris* au *Figaro* sous le pseudonyme de *Maurice Simon*. Il a signé quelques articles : *Claude Durand*.

Ludovic de Marsay

Quelques nouvelles à la main publiées sous ce nom sont de *M. Albert de la Fizelière*.

Monsieur de Cupidon

Charles Monselet n'a qu'un pseudonyme, à ma connaissance; mais il est charmant et plein d'harmonie. Il l'a révélé lui-même, peine bien inutile : *Monsieur de Cupidon.*

Eugène Chavette

Chavette (Eugène) est l'anagramme de *Vachette.* M. Eugène Chavette ne brigue pas le fauteuil académique; mais il a une qualité plus rare que l'esprit lui-même — et il en a — *landerirette*, c'est la gaîté. Il possède encore le sens commun et l'observation, deux qualités rares. *Les Tempêtes dans une alcôve*, *Crockett* (un chef-d'œuvre), *le Procès Pictompin*, *le Roi des Gendres*, etc., sont trop connus pour insister sur sa réelle originalité.

Mérinos

On m'a dit que le nom correspondant à ce pseudonyme était *Mouton* (?). Deux articles : *l'Invalide à la tête de bois* et *les Mouches* sont des bijoux.

Nicolas

M. Nérée-Désarbres, ancien secrétaire de l'Opéra, a fait *les Echos de Paris* sous ce pseudonyme.

Le Petit Chaperon rouge

Sous ce pseudonyme, *M. Alphonse Daudet* a raconté un voyage humoristique à travers les journaux.

Vicomte Anatole de Sourdun

M. Henry Rey. Un article : *Réponse à Colombine.*

Jean de la Martrille

Ces jours derniers, il a paru un bon article sous le pseudonyme de *Jean de la Martrille.* L'auteur est *M. Alcide Dusolier.*

Marcelin

M. Marcelin a écrit ses premiers articles au *Figaro* (voir *la Vie parisienne*).

CHARLES VI — JACQUES OLLIVIERS — MAURICE BREPSON

M. Charles Joliet a publié des séries de nouvelles à la main : *Cartes à jouer*, sous le pseudonyme royal de *Charles VI;* un autre série : *les Snobs*, imités du livre de Tackeray, le créateur et le maître du genre, sous le pseudonyme de *Jacques Olliviers*, et différents articles sous celui de *Maurice Brepson.*

MONSIEUR TOUT LE MONDE

Monsieur Tout le Monde est le pseudonyme encyclopédique dont on signe *la Boîte du journal* au *Figaro.* Tout le monde y jette son nom. Le nom l'indique. Ch. J.

Nouveau pseudonyme. — JEAN DE PARIS, correspondant fantaisiste de *l'Indépendance belge*, est l'éditeur Hetzel, dont le pseudonyme littéraire habituel est Stahl.

Toujours à propos de Proudhon, voici un fait qui intéresse directement ses amis. M. Courbet, qui a vécu dans son intimité, envoie au prochain Salon le portrait du grand polémiste. Nous lisons à ce sujet dans une lettre que veut bien nous communiquer M. Luquet :

« Mon cher Luquet.

« Le tableau que je fais en ce moment est un tableau historique de P.-J. Proudhon. Il est dans sa petite cour, rue d'Enfer, travaillant comme il en avait l'habitude à côté de sa femme et de ses enfants.

« Ce tableau est dans ses goûts, ses habitudes; je lui avais soumis l'idée. Il en était entièrement partisan; seulement, dans son humilité, il ne croyait valoir ni la peine ni l'importance d'un tableau. Mais pour moi, c'est un devoir extrêmement important que j'accomplis avec plaisir et religion, car c'est le

seul homme qui représentait et mon pays et ce que je pense.

« Ce tableau a 1 m. 90 c. de longueur et 1 m. 48 c. de largeur. GUSTAVE COURBET. »

M. Martin, veuf et rentier (sic), poète à Montmarault (Allier), est un poète trop bien venu pour que *la Petite Revue* ne lui ouvre pas sa porte à deux battants et ne lui concède pas la petite part d'immortalité dont elle dispose.

Voici une élucubration propre à désopiler la rate de nos lecteurs et sur laquelle nous avons été assez heureux pour mettre la main. Il va sans dire que malgré le sujet, la politique n'a rien à voir en icelle.

Nous donnons seulement les couplets saillants de cette chanson, trop longue pour être publiée *in extenso*.

CHANSON

A L'OCCASION DE L'EXÉCRABLE ET ABOMINABLE PROJET D'ATTENTAT SUR LA VIE DE L'EMPEREUR QUI FAIT HORREUR ; ILS EN RÉPONDRONT DEVANT LE SEIGNEUR QUI RÉPAND SES FAVEURS SUR LUI, SA DIGNE ÉPOUSE ET LEUR BON PETIT FILS.

Sur plusieurs airs variés, tels que : *On a foulé le sang des héros*, *la Parisienne* et celui de *l'Ancien Napoléon*,

Tous très-beaux, et dont le composit ur les chante numéro un.

C'est dimanche, à quatre heures,
Que les quatre conspirateurs
Et inculpés ont été arrêtés,
Grâce à notre Dieu de bonté.
Ce sont les nommés Greco,
Imperatori, Trabucco
Et Saglio, dit Marpholie,
Qui ont fait des infamies.

REFRAIN

Dieu tout-puissant, qui êtes si bon,
Nous vous prions et vous remercions
D'avoir préservé l'Empereur
Avec faveur,
D'un très-grand malheur. (*bis*)

Aussitôt après leur arrestation,
On connut, avec satisfaction,
Que c'étaient quatre mauvais sujets,
Qui avaient d'indignes projets.
Mais comme c'était le dimanche
Qu'ils ont été arrêtés avec chance,
Dieu a voulu répandre sa bénédiction
Sur le bon Empereur Napoléon.

Dieu tout-puissant, etc.

Aussitôt que ces quatre malheureux
Ont été arrêtés, ils étaient furieux.
On a reconnu que Greco, sans se tromper,
Était leur chef de complicité,
Car, au moment où les agents très-bons
S'emparèrent avec satisfaction
De sa personne, il tenta de vouloir
S'évader des agents qui faisaient leur devoir.

Dieu tout-puissant, etc.

Nous avons dit qu'il avait été saisi,
En la possession de ces quatre bandits,
Huit bombes en fer battu, vraie vérité,
Armées de chacune une cheminée,
Et chargées de poudre avec précaution.
Quatre revolvers à six coups, avec intention,
Quatre poignards, de la poudre et mèches :
Ils n'avaient pas du tout de flèches.

Dieu tout-puissant, etc.

. . . .

Greco aurait affirmé avec sang-froid,
Que la pointe des poignards, avec effroi,

Était empoisonnée, ce qui fait frissonner
Tous les bons cœurs qui ont de la pitié.
Il faut espérer que les bons jurés,
Qui les jugeront de leurs férocités,
Feront leur devoir avec gloire,
Sans leur donner aucun espoir.
Dieu tout-puissant, etc.

Le compositeur, protégé du Dieu de bonté,
N'aurait jamais pensé d'être bien inspiré
Pour composer une pareille chanson,
A l'occasion de l'attentat de l'Empereur Napoléon,
Qui soulève dans toutes les consciences, l'indignation
Et l'horreur de tous les bons Français, qui ont de la religion :
Ayant composé la chanson de la nouvelle année,
Le quatre ou cinq janvier, avec beaucoup de générosité,
Puisque le dix du même mois l'on aurait eu le mauvais cœur
De l'exécrable projet d'attenter à la vie du brave Empereur,
Mais par un parfait bonheur ils n'ont pas été vainqueurs.
Nous devons grâce au Seigneur et le remercier de tout cœur.

Montmarault, 16 janvier 1864.

MARTIN, veuf, rentier.

Moulins, impr. de Fudez frères, aux Jardins-Bas.

Certes, voilà un homme qui sait se jouer de toutes les difficultés de la versification française. Maintenant que le voilà connu comme poète, on sera curieux de l'apprécier aussi comme prosateur. Voici pour l'édification des amis du bel art une missive adressée par ledit Martin, veuf Merrier, rentier, à un de nos collaborateurs, afin de solliciter sa protection littéraire ! !

« Montmarault, 4 mars 1864.

« Monsieur,

« Vous mavez califié d'homme de lettre, dans votre prémiere circulaire, reçu le quatre février, en me demandant deux de mes exemplaires, au lieu de

deux, je vous en est envoyé quatre différentes, dont vous avez vu que cétait des chamsons, que je compose à l'improviste, car je n'est pas reçu une 1re instruction, je n'est jamais appris une seule ligne de grammaire française, je met l'ortografe au hazard, il y a que trois ans que j'ai, commencé à composé des *chamsons*, j'ai commencé a débuté la prèmiére fois, pour en composé une en allant rendre visite à Mr Désmaroux de Gaulmin, notre député de l'Allier, six couplet 48 lignes sur l'air : *j'ai du bon tabac dans ma tabatière*, dont sa digne épouse, ma prié de lui chanté pour lui apprendre l'air, attendu quelle est chanteuse, et musicienne, dont elle en à été très satisfaite, puis elle m'en à fait plusieurs autres que je savez par cœur, après avoir resté à peu près une heure et demi environs dans un très beau salon auprés d'un bon feu car il ne faisait pas chaud, c'était dans le mois d'octobre que la chôse à eu lieu en présence de son réspectable beau père agée de 77 ans. Depuis cette époque, j'ai toujours continué, lorsque je trouvé des sujets qui me convenai, j'en profité pour composé une chamson, pas de moin de sept à huit couplets, pour des grandes fêtes a dévotion, pour des mariages, pour des baptêmes, puis aussi des cantiques, enfin tous ce qui me vien à lidé, si jé le veut je le met de suitte sans du tout me gêné à exécution, quatre à cinq couplet dans une heure de tems à l'improviste, puis les chanter très bien sur le moin quatre airs variés, ainsi je les chante, je les compose puis je les écris, dont vous voyez mon écriture, dont j'étonne tous ceux qui mentende chanté jusqu'au professeur de musique, qui me font lever la main comme quoi j'ai appris la musique, j'ai déjà dépensé à peu prés 100 fr. argent pour en faire imprimé, à raison de cinq francs le cent, je n'en vend aucune j'en fait cadeau, à toutes la bonne société, puis souvent je va à domicille pour leurs chanter et leurs apprendre l'air, pour mon payement beaucoup de remerciment, et de politesse

il faut vous dire Mr que depuis que j'ai fait beaucoup de progrès sur dix dixième le moin huit dixième, tant que pour la composition que pour le chant. Me sa digne épouse de notre brave député, me la affirmé, je n'ai qu'un faible revenu très minime qui est de 2.50 centimes par jour. Pour être aussi désintéressé que je suis, je suis agé 71 ans éxpiré, personne veut le croire en faisant ce que je fait, cest surnaturel. Je vous envois une autre chamson qui me revient à douze centimes la pièce, et vous me dirai en me faisant réponse de suitte si vous avez reçu les quatres prémiéres que je vous ai envoyé par la poste, vû que vous ne m'en parlé pas dans votre dernier prospectus que j'ai reçu il y à quelque jour, vous obligerai celui, aura l'honneur, lorsqu'il fera quélque chôse de nouveau de vous l'envoyé, quoique n'étant pas homme de lettre, je m'en ferai un grand plaisir, je vous ai dit la vrai vérité sans dutout éxagéré, et je vous donne plein pouvoir de tiré parti de mes chamsons, vû que je n'en fait pas dutout ma spécialité.

J'ai bien l'honneur Monsieur de vous saluer avec une parfaite distinction.

« Martin Merrier.

« *P. S.* — Monsieur comme vous êtes journaliste, je vous donne et vous autorise, de les faire imprimé, à mon nom, dont vous pourrez les vendre si vous le voulez et lorsque vous aurez du nouveau je vous prie de me lenvoyé, se sera réciproque. »

Société des gens de lettres. — L'assemblée générale extraordinaire de dimanche dernier n'a pas donné de résultats définitifs.

Sur la question : « *Les membres du Comité, qui* « *sont rééligibles au bout d'un an, ne pourront-ils* « *l'être qu'après un intervalle de trois ans?* » M. Frédéric Thomas, dans un court et très-remarquable discours, conclut au maintien des anciens statuts :

« *Nous sommes de vieux rouages*, a-t-il dit, *mais* « *nous faisons marcher les aiguilles d'or !* »

Ses conclusions ont été adoptées par 66 voix contre 58. On sait qu'il faut une majorité de deux tiers plus un pour une modification ou une addition aux statuts.

Sur le paragraphe 59, la proposition des *membres adhérents-stagiaires* a été adoptée à l'unanimité, cas fort exceptionnel.

La proposition des *membres suppléants* au Comité a été votée à une grande majorité.

On s'attendait à une séance tumultueuse. Le discours d'entrée de M. Paul Féval, qui inaugurait sa présidence, a été salué par trois salves d'applaudissements. A partir de ce moment, il n'y avait plus d'opposition.

Le baron Taylor a proposé un banquet qui a été voté. Guelfes et gibelins dîneront ensemble. On causera de la fondation prochaine du *Cercle des gens de lettres*.

Une adresse, couverte de signatures, demande la révision générale des statuts. Dans un mois, assemblée générale. — La cité Trévise est tranquille.

Ch. J.

Une nouvelle vieille. — Les journaux de France, et même ceux de l'étranger, répètent depuis plus d'un mois, à qui mieux mieux, le trait d'audace d'un filou qui, après s'être présenté de la part de S. M. l'Impératrice dans une loge des Italiens, pour y demander communication d'une boucle d'oreilles, s'est rendu possesseur de la paire en se présentant le lendemain comme agent de police chez la dame volée.

La première rédaction que nous connaissions de ce fait divers bien inventé, qui se reproduit de temps à autre avec les variantes nécessaires, se trouve dans l'édition de *la Chronique scandaleuse* de 1785, recueil, on le sait, de coupures faites dans les journaux et recueils d'anecdotes du dix-huitième siècle.

Comme cette rédaction contraste avantageusement avec la plus récente par une mesure dans les termes, et un choix dans les circonstances du récit, dont les *nouvelliers* de notre temps ont perdu le goût et le talent, nous croyons devoir la reproduire *ad exemplar :*

E. R.

« Un jour que la Reine était au spectacle en petite loge, un filou aperçut une bourgeoise renforcée qui faisait grande parade d'une paire de bracelets qu'elle avait. Il se présenta à la loge comme venant de la part de Sa Majesté, qui avait remarqué la beauté de ses bracelets, et voulait en voir un de plus près. La dame se hâta de le détacher de son bras et de le remettre au prétendu officier de la Reine, mais celui-ci disparut avec le bijou. Le lendemain la dame était à déplorer son sort, lorsqu'il se présenta chez elle un agent de police, dépêché par M. Lenoir, lequel venait l'avertir qu'on avait arrêté la veille, au sortir du spectacle, un filou chargé de plusieurs bijoux, parmi lesquels il avait accusé que ce bracelet appartenait à cette dame; le magistrat la faisait prier par une lettre de remettre le pareil au porteur, pour le confronter. Vous vous figurez aisément la joie de notre bourgeoise, et les éloges qu'elle prodigua à la police, et les recommandations qu'elle fit à l'exempt de rapporter promptement les deux bracelets, pour faire la paix avec son mari, qui l'avait sérieusement tancée de sa sotte crédulité. Mais cet exempt n'a pas trouvé à propos de reparaître. Il n'était que le confrère du soi-disant député de la Reine. »

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

PROUDHON EN BELGIQUE (suite et fin)

1859-1860

Proudhon, appliqué à la seconde édition de la *Justice dans la Révolution*, dont les remaniements et les augmentations lui ont demandé plus de deux années (1), ainsi qu'aux études préparatoires des livres qu'il devait donner en 1861, n'a pas publié de nouvel ouvrage en 1859, non plus qu'en 1860; mais il a paru de lui la première de ces années, dans *la Revue trimestrielle* (21e volume, janvier), un article notable sur le livre *les Musées de la Hollande, Amsterdam et La Haye*, par W. Burger (in-18, Paris, Renouard).

Burger, c'est Théophile Thoré, excellent écrivain, esprit philosophique adonné à des études spéciales, minutieux et synthétique, érudit, voluptueux, penseur excitant.

Proudhon dit, aux premières lignes de son article, qu'il n'a pas l'honneur de connaître M. Burger, — pur respect du travesti! — car comment s'imaginer que les deux coryphées de la presse révolutionnaire de 1848, le rédacteur du *Représentant du Peuple* et celui de *la Vraie République*, aient attendu à 1859 pour vouloir se connaître? — D'ailleurs, nous les avons vu voyager en Ardenne de compagnie, l'année précédente.

Il semble résulter de cet article, presque tout entier en citations approbatives, que le phénomène de la Hollande renouvelée au dix-septième siècle par le luthérianisme, et ayant, dans sa lutte contre le prin-

(1) *L'appendice* de la douzième et dernière Étude du livre est datée du 15 mars 1861.

cipe monarchique, à recréer à la fois, sa vie intellectuelle, arts et littérature, et son sol, est devenu frappant pour Proudhon, fort indifférent à l'art pur, par les idées d'un critique sur la peinture hollandaise, — en même temps que l'importance des questions esthétiques lui devenait sensible par l'exemple du même spécialiste, superlativement spirituel.

Depuis, il a entrepris et mené à fin un livre sur les arts, trouvé parmi ses manuscrits (1); et pour étudier de plus près la première manifestation de l'art *purement humain*, comme il disait, après Thoré, il a caressé jusqu'aux derniers moments de sa vie le projet d'un voyage en Hollande.

« Ce que vous me dites de votre futur voyage à Ostende en août prochain, écrivait-il à M. Delhasse, à la date du 7 juillet 1864 (2), est pour moi une grande tentation. Nous serons bien près de la Hollande, que je regrette toujours de n'avoir pas vue...

« Ce qui me fait souhaiter de voir les musées de Hollande *dont nous a si bien entretenu l'ami Burger*, c'est que j'ai écrit moi-même un assez gros livre sur l'art, que je me propose d'achever bientôt et de publier au commencement de l'an prochain.

« Moi *si peu connaisseur*, *si peu amateur*, qui vous ai paru à Anvers, à Bruges, à Francfort, si *indifférent* à toutes les peintures, moi publier un livre sur l'art! Cela doit vous étonner et en étonnera bien d'autres. »

Et à la date du 9 octobre 1864 :

« J'ai promis à tous mes amis de Franche-Comté de retourner les voir l'an prochain, mais je n'y compte guère. J'aimerais mieux, cette fois, vous donner trois semaines et visiter avec vous les bords du Zuyderzée, Hollande et Frise, la patrie du Taci-

(1) Il semble résulter de fragments d'une lettre à M. Max Buchon, reproduits dans divers journaux, que le manuscrit de Proudhon est intitulé *le Réalisme*.

(2) Lettre à M. Delhasse publiée, ainsi que les suivantes, dont nous citons des extraits, dans *l'Echo de Liége* de février 1865.

turne, de Grotius, de Rembrandt, de Barnevelt et de Spinosa. »

Proudhon put se croire compris dans l'amnistie d'août 1859; mais M. Delangle, consulté par les amis du philosophe au sujet de la catégorie pour délit de presse à laquelle il appartenait, répondit que les condamnés pour outrage aux mœurs n'étaient pas compris dans le décret, et nominativement que lui, Proudhon, ne rentrerait pas.

Il fut l'objet d'une grâce particulière en décembre 1860; elle lui fut signifiée à Bruxelles, le 15 de ce mois.

La onzième *Étude* de son livre *de la Justice dans la Révolution*, contient en appendice, sous ce titre : *Mon Amnistie*, ses réflexions à ce propos, beaucoup plus générales que particulières. Il les conclut en décidant son retour en France « dût-on, comme cet ancien, pour la troisième fois, le renvoyer aux carrières. » Cependant d'autres considérations, d'études et d'amitié, le décidèrent à prolonger son séjour en Belgique.

1861

La Guerre et la Paix, recherches sur le principe et la constitution du droit des gens, avec cette épigraphe : « Devine, ou je te dévore! » LE SPHINX, 2 vol. in-18. Paris, collection Hetzel. Dentu, libraire-éditeur.

Théorie de l'impôt, question mise au concours par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, en 1860, avec cette épigraphe : « Des réformes toujours, des utopies jamais. » 1 vol. in-18, Bruxelles, Office de publicité.

Nous n'avons rien de particulier à dire sur ces deux ouvrages qui portent l'un et l'autre le titre général de : *Essais de philosophie pratique*, et sont numérotés 13, 14 et 15, comme faisant suite, dans la pensée de l'auteur, aux douze études qui composent le livre *de la Justice* : ils ont circulé en France sans difficulté.

Proudhon craignit, au moment où le livre *la Guerre*

et la Paix parut, que le patriotisme belge prit ombrage de sa théorie du droit de la force. Il parle de ses appréhensions dans une lettre à la date du 15 août 1861 : « Les adhésions qui me viennent des Belges me sont pain bénit. Vous comprendrez combien ma théorie doit inquiéter des esprits peu attentifs et tout préoccupés des apparences du grand empire. »

1862

Les Majorats littéraires, examen d'un projet de loi ayant pour but de créer au profit des auteurs, inventeurs et artistes, un monopole perpétuel, avec cette épigraphe : « Si le droit des auteurs n'est pas une propriété, purgeons la langue d'un mot inexact, et débarrassons la jurisprudence d'une idée fausse (E. Laboulaye, *Etude sur la propriété littéraire*). In-18, Bruxelles, Office de publicité.

Ce livre se vend aujourd'hui librement, mais son impression et sa circulation ont causé à Proudhon des peines et des soucis sans nombre, exposés dans *l'avertissement* et dans une lettre à son éditeur M. Lebègue, publiée le 1er juin 1862 (1), et à joindre aux nouvelles éditions. Elle renferme, entre autres vivacités, une critique de la hiérarchie administrative française, qui, à ce que prétend l'auteur, intercepte à la fois au chef de l'État, aux ministres et au public la connaissance des faits courants. Il faut savoir que la commission de la librairie refusait à cette date de laisser circuler le travail en question, nonobstant la nomination de la commission chargée par M. Walewski de l'élaboration d'un projet de loi sur la perpétuité de la propriété littéraire, laquelle était un appel gouvernemental aux intéressés. On sait que le Conseil d'Etat s'est prononcé depuis, dans le même sens que notre auteur, contre les prétentions fantastiques de la plupart des gens de lettres.

Proudhon, dans sa correspondance, se montre parti-

(1) N° 201 du journal *l'Office de publicité*.

culièrement satisfait de la forme du livre des *Majorats*. Il écrit à la date du 20 février 1863, à propos de la brochure sur *le Principe fédératif* :

« Je suis toujours peu content de ce nouvel ouvrage, dont le fond me semble aussi irréfutable que neuf. Mais la forme et le style ne me paraissent pas aussi bien venus que dans *les Majorats*..... Quelques corrections et additions faites aux *Majorats*, la suppression de la préface et des notes, la plupart inutiles aujourd'hui, feront de ce petit livre, très-bien écrit, etc., etc..... »

Le 11 mai de cette année 1862, Proudhon avait fait insérer dans *l'Office de publicité*, la seule feuille belge qui ait reçu de lui des communications régulières, un article nécrologique, beau et touchant, sur M. Jean d'Hauregard, grand industriel, de race nobiliaire. Suivant la manière de l'auteur, cet article, en faisant saillir la physionomie d'un homme qu'il aimait, et en qui il avait trouvé une des expressions les plus pures de sa race, contient des observations générales sur le rôle de la noblesse en divers pays, et se termine par une affirmation à *tout événement*, de la nationalité belge, d'un véritable intérêt si on la rapproche de la méprise à laquelle donna lieu, quelques mois plus tard, l'article, publié également dans *l'Office de publicité*, sur *Garibaldi et l'unité italienne*.

Notre tâche s'arrête ici. Proudhon, dans son livre *de la Fédération et l'unité italienne*, a mis sous les yeux du public, en les commentant à sa verte façon, les articles litigieux qui causèrent en Belgique, de juillet à septembre 1862, la fermentation patriotique devant laquelle il crut devoir se retirer sans crainte, mais rempli d'étonnement. *La Rhétorique*, divinité facétieuse, qui a contrarié sa vie tout entière, venait de lui jouer le tour le plus surprenant.

Depuis lors, il n'a rien fait imprimer qu'en France, si l'on excepte une brochure très-audacieuse, intitulée : *Comment vont les affaires?* tirée à mille exemplaires, chez M. Lebègue en 1863, et mise ensuite au

pilon, l'auteur en ayant jugé la publication inopportune. On n'a pu encore retrouver ni un exemplaire, ni le manuscrit de ce pamphlet. — E. R.

P. S. Les lettres de Proudhon à ses amis de Belgique, dont nous avons cité quelques fragments au courant des notes qui précèdent, indépendamment de l'intérêt biographique qu'elles présentent quant à leur auteur et aux personnes dont il parle et auxquelles il écrit, sont de véritables pamphlets équivalents comme style et vigueur de pensée aux articles du *Représentant du Peuple* et du *Peuple* réunis sous le titre de : *Idées révolutionnaires.* Elles sont, à vrai dire, le *Journal de Proudhon* de 1858 à 1862.

Leur recueil se prépare à Bruxelles; il sera précédé d'une étude biographique et philosophique sur Proudhon en exil, et aura en appendice les annotations marginales de ce grand publiciste sur les œuvres de divers littérateurs contemporains.

ERRATUM AU SECOND ARTICLE SUR PROUDHON EN BELGIQUE

Note de la page 51, de notre dernier numéro, au lieu de 1848-1849, lisez 1847-1848. — Les premiers numéros du *Représentant du Peuple*, au nombre de deux ou trois, datent de 1847. — Le journal fut repris en mars 1848, — et supprimé au mois de juin suivant par le général Cavaignac.

Remember. — Il y avait, aux environs de 1850, un excellent économiste, d'un talent net, d'une intelligence ouverte et rapide, qui faisait dans un très-grand journal le *Bulletin de la Bourse.* B. n'avait guère pour vivre que ses appointements, et comme il aimait à bien vivre, cela ne lui suffisait pas toujours. Aussi n'était-il pas rare que, durant la seconde moitié du mois, il accostât Pierre ou Paul sur le boulevart, prélevant sur leur bourse complaisante le louis que l'amitié ne refusait jamais à son

aimable humeur, à sa bienveillante camaraderie, enfin à toutes les charmantes qualités sociales qu'il possédait au plus haut degré.

B. pressentit le premier l'énorme avenir financier du Crédit mobilier, et publia sur cette entreprise, alors en projet, une étude profonde et substantielle qui ne fut pas, dit-on, sans influer sur l'octroi du privilége que l'État accorda à l'œuvre des frères Pereire.

Ce service exceptionnel valut à B. une importante position dans la nouvelle société, et il y fit sa fortune, une fortune de huit ou dix millions,

Savez-vous ce que fit B.?

Aussitôt qu'il fut riche, sa première pensée fut pour Pierre, Paul et les autres amis de l'ancienne Bohême littéraire, dans laquelle il avait trouvé si souvent le louis de la confraternité.

Il fonda un tiroir spécial à l'usage des vieux compagnons blessés à la bataille de la vie, et tous les ans, au 1er janvier, il y dépose 50,000 fr. destinés à des prêts ou plutôt à des dons périodiques, au profit des amis de sa jeunesse.

Tel camarade lui a prêté jadis cent cinquante ou deux cents francs qui touche aujourd'hui pour cela deux ou trois mille francs par an.

Parmi les pensionnaires de la liste civile de B. figure un vieux journaliste nommé R.

Pourquoi lui faites-vous une pension, disait-on à B.? il ne vous a jamais obligé de cinquante centimes.

— Lui! répondit B., ô le pauvre ami! il n'avait jamais un sou dans sa poche; mais il n'a jamais

manqué, toutes les fois qu'il l'a pu, de partager avec moi les vingt francs que X. ou Z. me prêtaient.

Tout a une fin, même le tiroir aux cinquante mille francs de B.

Tant que le tiroir est garni, B. donne sans compter à tous ceux qui font appel à son bon cœur.

Quand le tiroir est vide..... il donne encore; mais alors il discute sou à sou la somme qu'on lui demande.

— Que veux-tu faire de ces cinq cents francs? est-ce au moins pour un usage avouable? Je parie que c'est pour les manger bêtement. Tiens, jure-moi que c'est pour un emploi utile, et je t'en donnerai mille.

Il est probable qu'on jure.

Les bons cœurs qui ont obligé B. quand il était pauvre, ne se doutaient guère alors qu'ils plaçaient leur argent à plus de mille pour cent.

Allons, le hasard n'est pas toujours immoral, et si l'on est souvent puni par où l'on a péché, B. prouve bien qu'on peut être récompensé par où on a été bon. — D. L. F.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

LE NAIN JAUNE — LE CLUB — LE JOCKEY

Le Nain Jaune, dont le père fut célèbre sous la Restauration, a été fondé, au mois de mai 1863, par *Aurélien Scholl*. Son succès fut instantané. Après sa cession et sa transformation politique, Aurélien Scholl fonda ensemble *le Club* et *le Jockey*. *Le Club*, qui est à la veille de disparaître devant la troisième

incarnation du *Nain Jaune*, avec lequel il fusionne sous la direction d'Aurélien Scholl, a compté parmi ses rédacteurs : Scholl (trois fois nommé), Albert Wolf, Henri de Pène, Gabriel Guillemot, Charles Monselet, Eugène Chavette, Auguste Villemot, Jules Noriac, Léo Lespès, Tony Revillon, Théodore de Lanjac, etc., etc.

BALTHASAR

Le pseudonyme d'*Aurélien Scholl* est *Balthasar*, un nom qui sonne comme le tumulte gaulois.

Robert Dutaillis, *Gaston du Thil*, etc., personnages de son roman : *les Amours de Théâtre*, ont été les pavillons de plusieurs personnalités. Il est difficile, à moins d'une énumération d'articles, de dire exactement la part qui reviendrait à chaque nom.

OLD NOLL

M. Jules Barbey d'Aurevilly, après son roman *le Chevalier Des Touches*, publia au *Nain Jaune* une série de quarante articles, *les Médaillons de l'Académie*, sous le pseudonyme d'*Old Noll*. Le dernier médaillon porte, au-dessous de ce pseudonyme, la signature de *M. Jules Barbey d'Aurevilly*.

CLÉMENT DE CHAINTRÉ

M. Tony Revillon, auteur du *Monde des Eaux*, des *Bacheliers*, etc., a collaboré activement au *Nain Jaune*, au *Club* et au *Jockey*, sous son pseudonyme habituel, *Clément de Chaintré*.

UN JOURNAL ANONYME. — M. Tony Revillon, presque seul en compagnie de un ou deux amis, a publié, en 1862, un journal anonyme : *Journal du Mois*, où il a mangé Victor Hugo par tranches, froid, et avec appétit.

Le Journal du Mois eut une fin prématurée, mais violente.

A. DE PAULHAGUET

A. de Paulhaguet est le pseudonyme de *M. Théo-*

dore de Lanjac, secrétaire de la rédaction du *Nain Jaune* et du *Club*.

De Chefboutonne

Pseudonyme habituel de *M. Bigot*, un de nos sportmen les plus distingués, au *Nain Jaune*, au *Club* et au *Jockey*. Il signe quelquefois *Louis de Mazy*.

Valère — Louis XVIII

M. Charles Joliet, deux pseudonymes au *Nain Jaune* et au *Club : Valère* et *Louis XVIII (Envoi du roi Louis XVIII)*. Le premier envoi est contre-signé de son nom.

Georges Fontenay, etc.

M. Paul Mahalin a travaillé très-activement au *Nain Jaune* sous son nom, sous les pavillons neutres, et sous le pseudonyme de *Georges Fontenay*, *Aimé Kienné*, *Mary Mercier*, et? de?

Desroncerets

Louis Pollet, qui a dit tant de choses renversantes dans la *Boîte du Figaro*, a signé au *Club : Desroncerets*, personnage de l'inventeur dans *Maître Guérin*.

Tels sont les principaux pseudonymes qui me reviennent en mémoire. D'autres, comme : *l'Inconnu* et *Henri de Tailhan* au *Nain Jaune*, *Deux de ces Messieurs* au *Club*, sont neutres.

LES DESSINATEURS

Les dessinateurs semblent affectionner les pseudonymes, ou plutôt les noms d'artistes.

Gavarni

Le nom de *Gavarni* est *Chevallier*.

Une anecdote à ce sujet :

Gavarni avait affaire à un fonctionnaire d'Auteuil, pour la vente d'une maison de campagne.

Le fonctionnaire lui demande son nom :

— Je m'appelle *Chevallier*, répond le Balzac du

crayon, mais je suis un peu plus connu sous mon nom d'artiste *Gavarni*.

— Gavarni?... attendez donc... en effet... je crois me rappeler... Ah! oui... c'est vous qui faites des caricatures... des bêtises... des drôleries... dans *le Charivari*, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Marcelin (voir *la Vie parisienne*).

Nadar s'appelle Tournachon.

Cham est le fils de M. de Noé. Comme particularité curieuse, Cham a été attaché au Ministère des finances (secrétariat général).

Talin, qui a longtemps dessiné au *Journal amusant*, est M. Henri Meilhac, auteur dramatique. Comme Cham, il a passé au Ministère des finances.

Strop est le pseudonyme de M. Louis Morel Retz que le *Journal amusant* a rendu populaire. Strop était un chien de chasse qu'il aimait beaucoup.

Crafty, dessinateur de *la Vie parisienne*, est M. G....... fils.

MONDE ILLUSTRÉ

Voici les noms et les pseudonymes du quadrige littéraire du *Monde illustré* :

Junior, — *M. Charles Yriarte.*
Alter, — *M. Lorédan Larchey.*
Neuter, — *M. Pierre Véron.*
Ego, — *M. Norbert Billiart.*

LES SERRURES A SECRET

Avant de terminer, je vais m'amuser à ouvrir quelques serrures à secret des journaux. En argot de coulisses, cela s'appelle : « *Débiner le truc.* » Donc, débinons les trucs.

Lorsque, dans les annonces des faits divers de *la Patrie*, vous verrez *un numéro*, l'annonce est payée.

Quand vous verrez ce signe : = l'annonce est gracieuse *(hoc signo nihil)*.

Deuxième truc :

Quand un secrétaire de la rédaction signe purement et simplement son nom dans un journal politique, l'article est de lui.

Quand il signe : *le Secrétaire de la Rédaction*, son nom devient pavillon neutre. C'est de règle pour ceux qui *sont du bâtiment*.

Chaque journal, d'ailleurs, a son pseudonyme neutre. Je résume.

Au *Figaro*, — *Monsieur Tout le Monde*.

Au *Nain jaune*, — *Henri de Tailhan*, *l'Inconnu*.

Au *Club*, — *Deux de ces Messieurs*.

A *la Vie parisienne*, — X *(Choses et autres)*.

Au *Charivari*, — *Paul Girard*.

A *la Revue de Paris*, — XXX *(Tablettes)*.

Enfin, *la Revue des Deux Mondes* a aussi son pavillon *café au lait* : F. de Lagenevais. — C'est même un calembour. Ch. J.

Et la garde qui veille... — Les journaux ont reproduit, après *le Figaro*, un billet de Proudhon à un de ses amis qu'il se reprochait de ne pas avoir invité à dîner. Dans le doute du dénûment de cet ami, il lui envoie la moitié de sa fortune : *cinq francs*.

Ce trait sent son pauvre, — mais n'en est pas moins de bon exemple pour les grandes maisons littéraires.

Un poète qui remue l'or à la pelle, comme les mots, a fini, lui, par perdre la tête au milieu de ses richesses de toute sorte, si bien que lorsqu'un ami, fût-ce un ami *de la Place Royale*, lui demande un service, il y a à parier qu'il le remplacera... par un autographe, orné de métaphores pénibles sur la Croix et le Golgotha.

La Golgothe, chanson satirique qui jouit d'une

grande vogue en ce moment, est une allusion à cette distraction persistante : — E. R.

LA GOLGOTHE

AIR : Un jour le bon Dieu s'éveillant.

Un jour V..... H... le grand
Se posa sur son Océan :
« Si je sondais les lueurs sombres
En faisant rayonner les ombres ?
L'univers serait épaté
De ma ténébreuse clarté !
Puis chez Lacroix ça grossirait ma note,
Car tout doucement, il faut bien qu'on *golgothe*,
Et tout doucement je *golgothe*. »

« Moïse eut le mont Sinaï,
Mahomet, Médine-el-Nabi ;
Napoléon eut Sainte-Hélène ;
Par un semblable phénomène
Mon ouragan s'est entassé
Sur le granit de Guernesey.
Vers l'horizon, je fais tonner ma glotte,
Car tout doucement, il faut bien qu'on *golgothe*,
Et tout doucement je *golgothe*. »

« Homère, Socrate, Platon,
Corneille, Shakespeare et Byron,
Combien mieux que vous je *golgothe* !
Je pince toujours la cagnotte !
Voyez ce que m'a rapporté
Le mot que Cambronne a lâché !
Cinq cents mill's francs, avec ça l'on boulotte !
Car tout doucement, il faut bien qu'on *golgothe*,
Et tout doucement je *golgothe*. »

« — Grand maître, prêtez-moi cent sous ?
— Ami ; je ne puis rien pour vous.....

Que de vous déclarer poëte,
Sous le crâne ayant la tempête...
Maintenant, tirez-vous de là...
Chacun gravit son Golgotha!
On ne peut pas me tirer de carotte!
Faites comme moi, cher ami, je *golgothe*,
Oui, tout doucement je *golgothe*. »

M. Théodore Vibert, avocat à la Cour impériale de Paris, auteur d'un poème en douze chants resté célèbre pour ses étrangetés : *les Girondins* (l'auteur ne demandait à être payé du volume que si le lecteur était satisfait), vient de publier : *les Quatre Morts*, poème, suivi d'une *Ode au Saint-Père*, parue dans *le Courrier du Canada*. — C'est M. Vanier qui édite. Les quatre morts sont : Jésus-Christ, Louis XVI, Voltaire, Napoléon. Quand le Christ meurt :

Les cèdres arrachés gémissent dans l'ornière...
Le soleil, atterré, tremble, pâlit, recule!

Louis XVI mourant dit :

... Bénissez-moi, mon père!
Puisse Dieu me lavant aux larmes du Calvaire
Recevoir à ses pieds son faible serviteur.

Napoléon mourant s'écrie :

... J'aurais soumis la terre,
Mais j'ai combattu Dieu, que pourrait mon tonnerre?
Dieu m'a vaincu, mon fils! S'il arrivait qu'un jour...
Du vicaire du Christ soutiens l'indépendance!

On voit le bout de l'oreille. Tous ces morts-là sont très-éloquents. Aussi ne soyons pas surpris de voir Voltaire à l'agonie,

Luttant contre la mort, se rivant à sa couche,
Fremissant *comme un daim* sous un tigre farouche.

Pour que Voltaire ne communie pas, Diderot et Dalembert, qui veillent pour éloigner « l'agneau de paix, » empoisonnent leur maître avec de l'opium. Mais en note M. Th. Vibert a soin de relater la rétractation de Voltaire, écrite au moment où...

— Son sang enflammé s'irritant dans ses chairs.
Jaillit en *tourbillons* qui *sillonnent* les airs (!!!)

A la fin du petit volume, une trentaine d'articles de journaux *panégyrisant* M. Théodore Vibert et ses *Girondins*. Il y en a un en allemand!!! — B. D. V.

Toujours les liqueurs. — Nous avons signalé, en leur temps, l'apparition de l'élixir Lamartine, de la liqueur de Rachel, du champagne Timothée-Trimm, etc. Nous ne pouvons omettre aujourd'hui l'annonce suivante qui, ces jours derniers, se pavanait à la quatrième page de *l'Opinion nationale :*

MÉDAILLE D'HONNEUR

EAU DE GEORGE SAND

Pour la toilette et le mouchoir

Quelques gouttes dans un bassin d'eau en font une lotion des plus agréables.

Employée pure sur le mouchoir, elle donne un parfum d'une délicatesse exquise et d'une distinction irréprochable.

La juste appréciation de cette Eau de Toilette ne peut être mieux faite que dans les quelques lignes adressées par notre célèbre auteur à l'inventeur H. RAFIN.

Monsieur,

... Le résultat en est très-fin et très-distingué, très-salutaire pour les personnes qui comme moi craignent les parfums trop concentrés...

Votre compatriote, George Sand.

Nohant, 13 décembre 1859.

LE FLACON : 2 FR.

Thérésa, décidément, aspire à toutes les gloires : aussi les marchands de vins du coin mettent-ils orgueilleusement dans leurs montres des bouteilles contenant la *liqueur Thérésa* stomachique, digestive, etc... — L'étiquette, grossièrement coloriée, représente la cuisinière dans son sanctuaire, et, sur une chaise près d'elle, le sapeur vidant jusqu'à la dernière goutte une bouteille de *liqueur Thérésa.* Pour légende, les deux vers célèbres :

Et puis i m' liche tout' la bouteille,
Rien n'est sacré pour un sapeur.

A propos de ses *Mémoires*, nous devons reconnaître que nous nous sommes trompés en les attribuant à M. Paul Mahalin : ils sont du chansonnier Housseau.

Comme un bonheur ne vient jamais seul, le hasard nous a fait découvrir, à la vitrine d'un distillateur du boulevart de Clichy, quelques élixirs qui s'appellent : liqueur de « *Fallait pas qu'y yaille! Élixir du pied qui r'mue,* » enfin faut-il l'écrire?... ma foi ! comme dit la chanson :

Ma foi, je le lâche...
Tant pis pour qui s'en fâche...

Qui s'appelle : « *Crème de pucelle!* » Ne trouvez-vous pas que cela fait bien après l'eau de toilette de George Sand et la liqueur Thérésa? — Ly-l.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

UNE BRASSÉE DE JOURNAUX

Illustration

Jules Claretie (Courrier des théâtres), *Abnot.*

Vous m'attendiez à Colombine, cher ami. Voilà le volant. Un coup de raquette au *Figaro.* Vous ne m'attendez pas, sans doute, à *Olivier de Jallin*, vous savez bien que c'est vous.

Grimm, *M. Amédée Achard*, qui a collaboré à l'ancienne *Epoque* sous ce pseudonyme *(Lettres parisiennes).*

Pierre Paget, pavillon neutre.

Universel

Le cavalier Jonas : Jules Janin.

Univers illustré

Gérôme : Albert Wolf.

Les vins du Rhin sont vins de France.

Charivari

Brémont : Adrien Huart, fils de Louis Huart, le rédacteur en chef de ce journal.

Grand Journal

Georges Raynal : Norbert Billiart (Courrier judiciaire), et ensuite *M. Baratin.*

Alpha : Philibert Audebrand (Bibliographie).

Louis Fix (la Semaine) : *Francis Magnard.*

L'Artiste

Lord Pilgrim : Arsène Houssaye (voir *la Vie parisienne*).

Gazette des Étrangers

Dorante, plume fine et élégante : *M. Georges Maillard* (?)

Figaro-Programme

D'Armentières : *Adrien Marx* (Courrier de l'*Époque*).
Marc-Gérard : *Théodore de Grave* (biographie d'Adelina Patti).

Tintamarre

Joseph Citrouillard, immortel pseudonyme de *Commerson*.
Mercier : *Edmond Martin*.
Prière au *Tintamarre* de dresser la suite des listes de proscription.

Diogène — Gaulois

Directeur : *Eugène Varner*, pseudonyme de *M. Charles Louveau*.
M. Charles Delvaille a été son co-rédacteur en chef au *Gaulois*, sous le pseudonyme de *Dell'Bricht*.
Le dernier directeur du *Gaulois* a été *Jean Dolent*, pseudonyme de *M. Antoine Fournier*.
M. Paul de Cassagnac a collaboré activement au *Diogène* sous le pseudonyme de *Paul Walter*.

Petit Journal — Journal illustré

M. Charles Monselet : *Rose Didier*.
Duallim est l'anagramme renversé du nom de *M. Millaud*.
M. Henri de Montaut a dessiné longtemps à *la Vie parisienne* sous le pseudonyme de *H. de Hem* (prononciation de sa lettre initiale).
Timothée Trimm??? *Inconnu*.
Tête de pipe, yeux d'émail, cravate rouge.
Défaut particulier : Toujours en voiture découverte.
Prière à *Léo Lespès* de nous dévoiler ce pseudonyme. — Récompense honnête.

JOURNAUX POLITIQUES

Siècle

Courrier des théâtres, *de Biéville, M. Desnoyers.*

Opinion nationale

Karl Star. Ce pseudonyme est attribué à *M. Charles Jouffroy*, fils du philosophe.

E. Pauchet, secrétaire de la rédaction. (Voir : *Serrures à secret*, pavillons neutres).

Débats

Camus, pavillon neutre ; ce qui a fait dire que tous les rédacteurs des *Débats* étaient *camus*.

Patrie

Sam (Causeries scientifiques), *M. Samuel-Henry Berthoud.*

Moniteur

L'hôte, pavillon neutre (tirez le bouton, et parlez à l'huissier).

On sait que le Courrier musical, signé *de Rovray*, était de *M. Fiorentino.*

Union

Gallois, pavillon neutre.

Revue des Deux Mondes

Old-Nick, M. Forgues, exécuteur testamentaire de Lamennais, traducteur d'Hawthorne.

Correspondant

M. Armand de Pontmartin a collaboré au *Nain jaune* sous le pseudonyme de *Marc-Pontin*, anagramme par à peu près. C'est *Madame Charbonneau* qui me l'a dit *jeudi* dernier. Tout le monde a bien de l'esprit dans cette maison-là.

JOURNAUX ÉTRANGERS

EUROPE

L'initiale G semble désigner son directeur, *M. Ganesco.*

L'initiale F, — *M. Floresco*, secrétaire de la rédaction.

Y, — *M. Castagnary* (Courrier de Paris).
D, — *M. Emmanuel Durand*, avocat et journaliste.
E. S., — *M. Spuller*, avocat.
LL, — les frères *Escudier* (?)
Omikron, — *M. Léon Cladel.*

INDÉPENDANCE BELGE

MANÉ	THÉCEL	PHARÈS
(de Pène)	*(Édouard Lemoine)*	*(Louis Ulbach)*

ÉRASTE : *Jules Janin.*

ANONYMES

Correspondance politique, *M. Paul Foucher.*
— judiciaire, *MM. Félix et Rocher.*
— théâtrale, *M. Edouard Lemoine.*

M. Edouard Lemoine administre le Gymnase avec son frère, qui a gardé son nom de théâtre : *Montigny.*

NORD

Les articles *High-Life*, nouvelles de la cour, du monde et du théâtre, ont été inaugurés sous le pseudonyme de *d'Avezac.*

M. de Girardin lui écrivit, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer dans son cabinet le chroniqueur de *la Patrie*, *M. Henry d'Audigier.*

M. Henry d'Audigier, sur les propositions de Émile de Girardin, abandonna sa position au *Nord* pour entrer à la rédaction de *la Presse*, où, trois mois plus tard, il reçut son congé, sans explications ni motifs.

Je tiens le fait de source pure et certaine.

On est donc prévenu qu'à *la Presse*, on ne donne pas les *huit jours*.

Au moins, du temps de M. Peyrat, c'est lui qui payait *la casse*.

Jurisprudence *en matière de pseudonymes*. — La Cour de cassation, dans un procès récent, a décidé que le nom patronymique constituait une propriété à laquelle nul ne peut porter atteinte, alors même que le nom n'a été pris qu'à titre de pseudonyme.

La Petite Revue donnera bientôt la *Galerie des dominos féminins*. Ch. J.

« *La Mort du Christ*, poème en quinze livres,
« en vers mesurés, à l'imitation des anciens, avec
« des remarques historiques, prophétiques et litté-
« raires, précédé d'un traité de l'orthographe consi-
« déré par rapport à la parodie, et d'observations sur
« la mesure du vers. par A. d'Orient, auteur des
« *Destinées de l'Ame*et des *Destinées des Prophéties.* »

Ouf! — Il y aura toujours des livres ennuyeux à lire; en voici un nouvel exemple. — Celui-ci se vend chez Ad. Lainé et les frères Delaroque. Il forme deux massifs volumes, grand in-8 de 478 pages chacun, à 15 fr. le volume. C'est pour rien! Ce poème bizarre est écrit en vers *blancs* (?) Plus de rime, mais une sorte de mesure quantitative résidant dans les limbes imaginatives de l'auteur qui, du reste, est un grand savant, car chaque page est accompagnée de notes historiques, critiques, littéraires, où le latin coudoie le grec, où l'hébreu et l'arménien, le chinois et le sanscrit fourmillent. L'orthographie est ramenée à la prononciation phonique; certaines diphtongues sont

remplacées par des voyelles trématées, ou des lettres cédillées. — C'est le comble du fantastique ; l'Évangile paraphrasé lourdement; çà et là, anges et démons prophétisant à tort et à travers : l'avenir se déchirant, le bon larron parlant de Louis XIV et de Napoléon, etc.

Bien que les citations en soient difficiles, voici cependant les premiers vers de l'Invocation :

Je veux chanter le Dïeu doux et humble, qui, né à Bethléem,
Dans une étable, ouvrit en vaïnqueur le ciel aux *veux* des *homes*;
Par une voie de douleurs, par ses abaïssemens profons,
Au plus haut comble de gloire, au bonheur de Dïeu les rétablit,
Du supplice a changé en trophée illustre l'instrument,
Et, mourant sur la croix, de la mort a détruit le cruel joug.

Ce sont des vers dans l'idée de M. d'Orient. S'amuse à compter les pieds qui voudra!

S'il y a amateurs pour ses œuvres précédentes, nous leur signalerons : 1° *Des Destinées de l'Ame* ou *de la Résurrection de la Prescience et de la Métempsycose*, un volume in-12, 4 fr. « On discute dans cet « ouvrage la question de l'origine des âmes et de « leurs expiations diverses, et on y explique par des « vies successives l'accord de la prescience de Dieu « avec le libre arbitre de l'homme (*sic*). »

2° *Accomplissement des Prophéties*, huit volumes in-12, se vendant séparément 5 francs chaque. Le tome I, publié en 1847, *explique l'Apocalypse*. « On « montre dans ce volume, par l'explication de l'Apo- « calypse, que toutes les prophéties sont aujourd'hui « accomplies et que nous sommes à la fin des « temps. » Les tomes II et III expliquent *le magnétisme animal* et prouvent qu'il est la réalisation de la

prophétie qui annonçait le déliement de Satan après le règne de mille ans (*sic*). — Le tome IV, *l'Antechrist*, le socialisme et la conjuration de Gog et la préparation au dernier Antechrist. — Les tomes V, VI, VII et VIII (publiés de 1855 à 1860). — ***Histoire de la Persécution révolutionnaire*** qui a mis fin au règne de mille ans, c'est-à-dire par laquelle la souveraineté de l'Église qui durait depuis Charlemagne a été détruite.

M. A. d'Orient doit être beaucoup parent de M. Gagne, de M. Adolphe Bertron, et *tutti quanti*.

B. D. V.

Toujours les annonces. — Lorsque les éléments comiques manquent dans la vie, quand les pièces de théâtre sont ennuyeuses ou vieillies, quand on est lassé du puff Thérésa ou des aventures de quelque grotesque qui a quelque temps occupé les oisifs de ses saugrenuités, quand le ciel est sombre et que l'on bâille irrésistiblement, il est un moyen simple de s'égayer l'esprit auquel peu de personnes pensent. C'est de lire des annonces, et cette lecture faite avec sagacité est toujours ou instructive ou amusante. En voici encore une dont nous proposons la solution à la sagacité de nos lecteurs.

AVIS

« Plus de danger d'explosions, incendies et fumées et ouvriers inoccupés par suite de l'emploi de la vapeur : *Après trente ans de recherches*, l'ingénieur de Lyon, AUBERT SCHWICKARDI, a fait la découverte la plus importante du siècle, vu qu'il a trouvé le moyen de donner aux hommes *quatre fois plus de force*, et plus que celle des chevaux de vapeur OU DE CHAIR

qui ne donne qu'une force de 50 à 60 kilos, lorsque l'homme sur la romaine Aubert, tout homme y produit à toute mécanique ou locomobile la force du poids de leur corps, sans fatiguer de 70 à 80 kilos en posant un pied sur cette romaine bascule, et si l'homme veut se servir de la force de ses bras étant droit au grand levier, il y produit de 20 à 40 kilos et *l'homme placé en face de lui autant ces deux hommes produisent* 200 *à* 220 *kilos*, force de quatre chevaux de vapeur, et permet aux vieillards, femmes et enfants d'être employés aux travaux mécaniques, ce qui exemptera la misère, source de crimes, vols et incendies, guerres et révolutions!

« La marine et les chemins de fer sont surtout appelés à recueillir les plus grands avantages de la substitution de l'emploi de cette nouvelle force, vu que celle de la vapeur, laquelle prend par son poids les 3 cinquièmes de sa force utile, lorsque le poids si léger de ce nouveau moteur réduira la dépense de plus de 3 cinquièmes, et il en résultera une économie proportionnelle dans les prix des transports, ce qui favorisera le commerce et l'exploitation. Tous ces avantages font que *l'inventeur désire céder son brevet à S. M. l'Empereur*, et aux autres souverains pour que les peuples soient exempts du paupérisme, *exclavage moderne, but de ses travaux!* pour la seule récompense qu'on voudra lui accorder; ce qui nous fait penser que tous les HOMMES HAUT PLACÉS ET AMBASSADEURS ET JOURNALISTES feront connaître aux souverains et au public cette si bienfaisante invention.

« Pour en être persuadé, on peut s'adresser chez l'ingénieur, douze fois breveté, médailles d'or et argent. Aubert Schwickardi, rue Saint-Maur, 220, à Paris, de 8 à 11 heures, ou en le prévenant par lettres affranchies. »

Éliacim Jourdain est mort le 3 mars courant, à six heures du soir, d'une fièvre typhoïde. Son vrai

nom était *Séraphin Pélican.* Il était secrétaire de la Mairie à Dieppe. Il était né à Angerville, près Évreux, et rima ses premiers hémistiches sur un pupitre d'expéditionnaire à la préfecture de l'Eure. Il avait quarante-six ans. Excellent homme, bon camarade et écrivain baroque, le catalogue de ses œuvres offre la nomenclature la plus variée et la plus bouffonne.

Théophile Gautier l'a promu au quarante et unième fauteuil; il était pour Emmanuel Des Essarts l'homme-cathédrale, pour Castagnary le Richard Wagner de la littérature contemporaine, et Charles Coligny lui a dédié la fameuse *Ballade d'Éliacim Jourdain :*

Connaissez-vous en Normandie
Un fils merveilleux d'Aladin,
Plus grand qu'aucune tragédie,
Le barde Éliacim Jourdain!

C'est un chef-d'œuvre d'esprit et d'affectueuse ironie.

Éliacim Jourdain a fait plus de quatre-vingts pièces de théâtre, impossibles à la scène, et sa colossale *Comédie normande,* mystère en trente actes, laquelle fut imprimée, mais dont l'édition fut conservée intacte par l'auteur dans son grenier, qui accordait à de rares visiteurs la permission de la lire *sur place, en sa présence. — La Comédie normande* va être une des raretés du jour, si les exemplaires sont mis en circulation à la vente de la bibliothèque de notre ami Éliacim. —B. D. V.

Les cabinets de lecture foisonnaient à Paris il y a trente ans et faisaient fureur. Aujourd'hui ils sont rares et disparaissent obscurément. Un fonds de

commerce de ce genre, qui se vendait alors haut la main de trente à quarante mille francs, se donne à l'heure qu'il est, — quand le cessionnaire ne demande pas du retour. On citait bien çà et là quelques maisons le long des grands boulevarts, — il y a de cela peu d'années; — une à une elles ferment pour ne plus rouvrir, et les cols-cravates s'élèvent sur leurs ruines. Celles qui ont le plus longtemps continué la lutte contre l'indifférence générale agonisent loin du bruit dans la partie la plus obscure de quelques passages. De rares visiteurs viennent à de longues distances réveiller la maîtresse du logis pour louer à vil prix les dernières œuvres de M[me] de Malarme ou du chevalier de Piis ou pour absorber un premier-Paris de *la Gazette de France* ou de *l'Union*. Beaux jours de la galerie de bois où êtes-vous! Ce n'est pas qu'on lise moins que sous le ministère de M. de Villèle; mais tous les cafés sont devenus de véritables cercles de lecture, et les plus fréquentés tiennent à honneur de mettre à la disposition des consommateurs les grands journaux du monde entier; mais la politique est remontée dans les hautes sphères, et le journal politique, devenu raison sociale, a perdu de l'intérêt. La grande masse des lecteurs se contente des feuilles littéraires. Puis les bibliothèques se sont multipliées, le prix des livres s'est avili et les conférences se mettent de la partie pour occuper l'esprit public. Le roman à quatre sous annonçait la débâcle, le journal à deux sous l'a réalisée; aujourd'hui il ne faut plus avoir qu'un sou dans sa poche pour se concéder les délices de l'esprit et du cœur. Rien n'était plus coûteux pour les cabinets de lecture

que certains recueils, les grandes revues par exemple. Le prix de la location ne couvrait pas les frais d'abonnement. Les journaux en double et quelquefois en quintuple d'exemplaire donnaient pour bénéfice... le papier. On gagnait quelque chose avec *la Gazette des Tribunaux;* un peu plus avec *l'Almanach du Commerce;* beaucoup avec *les Petites Affiches.* Chacun s'arrachait la demande des cuisinières; mais ni M. Taine ni Théophile Gautier n'attiraient un œil curieux. Les maîtres de ces établissements les mieux avisés vendent depuis longtemps des crayons Mengin, du papier ministre, des bâtons d'encre de Chine et les chansons de Thérésa; mais ils vivent si loin du monde des journaux, qu'ils écrivent encore tous les jours à *la Nation* pour se plaindre de ce que le numéro du jour ne leur est pas parvenu. — L-z.

Une critique des LETTRES SUR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE VAN ENGELGOM DE BRUXELLES (*Jules Lecomte*) (1). — Dans notre numéro du 17 décembre dernier (p. 67), nous avons parlé incidemment de ce livre, à peu près introuvable aujourd'hui, dont l'auteur a détruit, après son établissement à Paris, d'abord le fond d'édition, ensuite les exemplaires que le hasard des ventes amenait dans le commerce de la librairie d'occasion.

Ces *Lettres*, avant leur réunion en volume, avaient paru dans un journal belge, *l'Indépendant*, et leur succès, qui touchait au scandale, avait excité bien des animosités, — et peut-être aussi bien des jalousies.

(1) 1 vol. in-12 de 167 p. Bruxelles, 1837, sans nom d'imprimeur.

Jules Lecomte, dans la post-face de leur recueil, parle de réclamations et d'attaques très-vives soulevées dans la presse par les audaces biographiques de ses portraits littéraires, audaces, il faut le dire, que M. Jacquot, dit de Mirecourt, n'a pas depuis dépassées.

Un bibliophile nous communique une de ces pièces critiques, publiée à la date du 11 juin 1837, dans un journal de Bruxelles, *l'Émancipation*. Malgré ses neuf colonnes, en petit texte compacte, elle mériterait vraiment de figurer *in extenso*, dans quelque Revue rétrospective, mais tout ce que nous pouvons faire ici, c'est de la signaler, en constatant que son auteur, qui signe ***, reporte à M. Gustave Vaëz le mérite des indiscrétions qui firent le succès des *Lettres sur les Écrivains français;* — et en y prenant une anecdote assez gaie, relative à M. Alphonse Karr :

« Il y a quelques années, M. Alphonse Karr vivait dans les environs de Paris, entre quatre palissades, qui renfermaient une petite maisonnette et une pelouse terminée par un fourré d'arbres. Renfermé là avec son terre-neuve et son cheval passablement sauvage, le jeune écrivain, encore célibataire, vivait un peu comme les Numides, faisant la course au clocher dans son clos, s'endormant sur son hamac que balançait le vent, ou bien se jetant dans le canal qui bordait son logis et faisant des passes avec le célèbre Freyschutz, son beau chien de Terre-Neuve. M. Karr ne recevait personne, ou seulement quelques rares amis. Pourtant il ne vivait pas de racines, mais aussi n'y avait-il que le traiteur qui eût ses entrées

quotidiennes dans sa forteresse. Une des connaissances de M. Karr se plaignit un jour à lui de l'inexpugnabilité de sa retraite, dont la porte était toujours obstinément fermée, et dans laquelle l'ami n'était pénétré ce jour-là que par surprise : « Si je « n'ouvre pas, — dit M. Karr, — c'est que j'ignore « qui est-ce qui vient me voir, et je crains d'être « importuné, et puis il m'arrive quelquefois d'être « au travail, ou bien à courir les champs... Mais « quand tu viendras, crie ton nom par dessus la « porte... Je saurai que c'est toi, et alors je t'ouvrirai « sur-le-champ. »

« L'ami se conforma à la recommandation... Mais chaque fois qu'il entendait prononcer ce nom importun, M. Karr, qui aurait pu parfois, par désœuvrement ou par curiosité, se laisser aller à ouvrir, s'en abstenait avec joie.

« L'ami prétendit qu'il jouait de malheur et resta pénétré du plaisir que M. Karr eût trouvé dans ses visites. »

Les Lettres de Lesdiguières. — Par le temps d'exhumations littéraires et historiques où nous vivons, les érudits et les bibliophiles ne seront pas étonnés d'apprendre que l'on s'occupe de publier la correspondance d'un homme qui fut une des plus puissantes originalités de notre histoire, le connétable de Lesdiguières. Il sera assurément curieux de savoir ce que pensa, ce qu'écrivit, ce que fit cet homme remarquable, « toujours vainqueur et jamais vaincu. »

C'est à l'Académie *delphinale*, qui a son siége à

Grenoble, patrie du dernier connétable, que l'on doit l'initiative de cette publication. MM. Gariel, le savant bibliothécaire de la ville, éditeur du Dictionnaire historique de Guy-Allard, A. Macé, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, et Chaper, érudit sérieux et modeste, qui sont chargés de diriger cette édition. Ce sera certainement l'un des livres les plus curieux et les plus utiles de notre temps.

Ly-l.

Publications relatives à la Vie de César. — On annonce que M. Eug. Forcade va faire paraître séparément les articles qu'il a consacrés, dans *la Revue des Deux Mondes*, à l'examen de cet ouvrage. Cette brochure ne sera pas mise dans le commerce, et ne sera tirée qu'à cent exemplaires de format plus grand que l'édition in-4° du livre qu'elle examine. Elle aura de plus cela de particulier, que les marges, très-larges, seront séparées du texte par une ligne noire en dehors de laquelle sera placé le timbre, de sorte que les heureux possesseurs de cette rareté bibliographique pourront couper la partie maculée et avoir ensuite dans leur bibliothèque la magnifique brochure, exempte de toute souillure fiscale. *Se non è vero, e ben trovato.* — Ly-l.

Encore le sieur Fortuné Roustan. — M. Fortuné Roustan, l'auteur des *Subtilités de la librairie parisienne* est décidément infortuné. Le Tribunal correctionnel de Versailles vient de le condamner à 16 fr. d'amende et trois mois de prison pour avoir fait de l'excentricité quand même. Ne s'est-il pas ingéré d'apposer lui-même sur les murs de la ville

des affiches manuscrites reproduisant une pétition qu'il a adressée au Sénat touchant la loi de sûreté générale? — Ly-I.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

EN VENTE A LA LIBRAIRIE RENÉ PINCEBOURDE

Les Danaés, ménippée dialoguée en cinq parties et en vers, par Louis Michel. In-18. — 50 c. = Mémoires de Rigolboche. In-32, avec phot. — 1 fr. = Polichinelle aux champions de Rigolboche, par Barrillot. In-18. — 50 c. = A bas Rigolboche! In-32. — 50 c. = Ces Dames. In-32, avec phot. — 1 fr. = Une Dame, à propos de ces Dames, chanson. In-32. — 20 c. = Mémoires d'une Dame du monde. In-32. — 75 c. = La Gandinobichomachie, ou l'Art d'aimer, poème pas mal épique en vingt-quatre chants. In-32. — 25 c. = Petits mystères de l'Ecole lyrique. In-32 avec phot. — 50. = Les Femmes du demi-monde, par Alfred de Meilheurat. In-8. — 50 c. = Les Roses de Noël, par Edouard d'Anglemont. In-8, édition de luxe. — 2 fr. = Gustave Planche, par Eugène de Mirecourt, avec un portrait et un autographe. In-32. — 25 c. = Recueil des Factums d'Antoine Furetière, de l'Académie française, contre quelques-uns de cette Académie, suivi des preuves et pièces historiques données dans l'édition de 1694, par Ch. Asselineau. 2 vol. papier vergé. — 3 fr. 50 au lieu de 7 fr. = La Pucelle d'Orléans, poème divisé en quinze livres, par M. de V***. Lou-

vain, 1755, in-18, demi-chagrin, tr. rouge. — 6 fr. Première édition du poème de Voltaire, donné par La Baumelle et le capucin Maubert. Le faux titre manque. L'auteur désavoua cette édition, qui contient grand nombre de vers retranchés plus tard. =Victorine, par Gorgy. Nouv. éd., fig., 2 vol. in-32, demi-bas.—1 fr. 50=Saint-Alme, par Gorgy, nouv. éd., fig., 2 v. in-32. 1 fr. 50. = Les Capucins sans barbe, histoire napolitaine. A Naples, chez Barbu, à la Barbe d'or, près les Capucins. In-18. 1 fr. = Physiologie de l'Etudiant, par Louis Huart, nombreuses vignettes. In-32. — 75 c. = Vive l'Etudiant! In-32. — 50 c. = Encore un Mouton de Panurge, à propos de la brochure « A bas le quartier latin, » par un étudiant en droit. In-32. — 50 c. = La Double Conversion, par Alph. Daudet. In-32. — 1 fr. = Le Petit Almanach de nos grands hommes. 1788, frontispice gravé. In-32, rel. bas. — 2 fr. = Relation authentique de la conversion de M. A. Ratisbonne, par M. le baron de Bussières, suivie de deux lettres sur les derniers moments et sur les dernières années de M. le comte de Laferronays. In-32. — 75 c. = La Liste civile dévoilée. In-32. — 25 c. = La Centralisation, par Timon (Cormenin). In-32. — 75 c. = Etat de la Question, par de Cormenin. In-32. — 50 c.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J.-Rousseau, 15.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

Colombine. — Sur les affirmations de M. H. de Villemessant, directeur du *Figaro, l'Époque* et *l'Europe*, et, après eux, *l'International* et d'autres journaux, ont dit que les *Lettres de Colombine* étaient de Mlle *Peyrat*, fille du rédacteur en chef de *l'Avenir national.*

Mlle Peyrat parle trois langues, sait le grec et le latin, et écrit même le français. Ces connaissances variées font honneur à l'éducation qu'elle a reçue de Mme Desgranges.

M. Peyrat n'a publié ni rectification ni protestation, et nous savons de bonne source que Mlle Peyrat a dit à Jules Janin qu'elle ôterait son masque et révélerait, elle-même, ce secret si bien gardé dans le prochain Courrier de Paris qu'elle doit signer à *l'Avenir national.*

LAFONTAINE

M. *Lafontaine*, sociétaire de la Comédie-Française, s'appelle *Thomas.*

Son frère, *André Thomas*, a signé un feuilleton au début du *Nain Jaune* (1863) : *la Femme en sucre.*

LEFRANÇOIS (pavillon neutre)

M. *Louis Blanc* a signé de ce pseudonyme des

correspondances anglaises au journal *le Temps* : *(Lettres sur l'abolition de la peine de mort).*

Adrien Robert — Charles Newill

On voit ces deux pseudonymes signés au-dessous l'un de l'autre :

Charles Newill
(Adrien Robert).

Ils appartiennent à M. *Charles Basset.*

Nuitter

Nuitter est l'anagramme du nom de *M. Truinet*, avocat, traducteur du livret du *Tannhauser* (Richard Wagner) et de *la Flûte enchantée* (Mozart). Il a fait jouer, sous ce pseudonyme, des opérettes et des vaudevilles aux Bouffes et au Palais-Royal.

Les pseudonymes de Victor Hugo et un d'Alfred de Musset

Les billets de théâtre que *Victor Hugo* donnait à ses amis, au temps où ses premières représentations ressemblaient à des batailles, étaient signés par lui : *Hierro*, mot espagnol qui signifie : *Fer.*

C'est à M. Jules Claretie que je suis redevable des particularités suivantes sur Victor Hugo, et ce n'est pas la dernière fois que j'aurai recours à son érudition et à son obligeance bien connue :

« Dans un ancien recueil de 1819, *le Conservateur littéraire*, *Victor Hugo* signait *Victor-Marie Hugo* des satires, des fables, des traductions de Lucain. Il faisait des comptes rendus de vaudevilles et autres de MM. Bouilly, Pain, etc. Son frère, Eugène Hugo (E. Hugo) y a donné quelques traductions d'Horace.

« Quand *Victor Hugo* ne signait pas de son nom, il prenait le pseudonyme de *Victor d'Auverney*, qui est le nom du jeune premier, lieutenant de dragons, dans *Han d'Islande*. Sous ce pseudonyme, il a publié une fable : *l'Avarice et l'Envie*, réimprimée dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

« Il s'écrie, dans une satire intitulée : *l'Adelphe* :

O Molière, ô *Boileau*, pourquoi, *nobles esprits*,
Nous léguer des lauriers *que nous avons flétris !*

« *Alfred de Musset* a publié en 1828 un conte : *l'Anglais mangeur d'opium* (1) (Paris, Mame et Delaunay, 1828). Le livre, dit le titre, est traduit de l'anglais par A. D. M. (ses initiales). C'est plutô t imité qu'il faut dire, car Alfred de Musset y a mis beaucoup d'autobiographie. »

Ch. J.

Déménagement d'un culte. — M. Victor Hugo, lassé de « promener sur un roc où règnent les orages, sa pensée, orage éternel, » — ah! ah! ah! ah! — vient d'acheter à Bruxelles un hôtel sur le boulevart de Waterloo, — oh! oh! oh! oh! — il n'y aura donc plus de pèlerinage à Guernesey — eh! eh! eh! eh!

Pourtant, on allait dévotement à Guernesey, — dans un temps, — pour entendre sortir de la « bouche d'ambre » un de ces mots en pierre de taille qui assomment quand on ne sait pas les détourner à la volée, et les envoyer dextrement tomber parmi les pensées de Commerson, — célèbres sous le titre de *Pensées d'un Emballeur.*

« Faisons un pas de plus dans ces choses profondes. »

M. de Bougy, effectivement gentilhomme protestant, d'ailleurs bibliothécaire à la Sorbonne (2),

(1) Nous sommes curieux de savoir si l'éditeur Charpentier donnera cet opuscule si rare qu'il est à peu près introuvable aujourd'hui, dans l'édition nouvelle de cet auteur, dont nous avons déjà parlé. — R. P.

(2) M. de Bougy est en outre l'auteur d'un poëme mnémotechnique sur les départements de la France, publié dans *le Figaro*, et qui fait concurrence dans nos souvenirs à la chanson fameuse sur le carré de l'hypothénuse, joie des élèves de l'École polytechnique.

étant allé, il y a quelques années, à Guernesey, avec sa femme, voulut voir de près le dieu local, — car on n'a jamais assez d'une religion.

Le dieu était préoccupé. Il reçut le dévot entre chien et loup, — entre l'antichambre et le salon, — mais comme ledit dévot stationnait, prenant son parti, il lui lâcha en pleine poitrine, montrant l'Océan par la fenêtre :

« Vous le voyez, monsieur, je suis aux premières loges de l'immensité ! »

M. de Bougy ne se le fit pas répéter. Il sortit en deux et à reculons : « heureux comme un chien qu'on viendrait de lapider avec un os. »

On peut se souvenir d'avoir rencontré, il y a quelques années, sur le boulevart, quantité de pèlerins du genre de M. de Bougy, *retour de Guernesey*.

Ils étaient tous porteurs d'une phrase plus ou moins énorme proférée en leur faveur par M. Hugo. — D'anciens même en portaient deux, et en faisaient mystère ; semblables à cet Eucrate dont parle Lucien, qui prétendait que la statue de Memnon, non contente de rendre un son en sa présence, lui avait donné un oracle en sept vers — qu'il trouvait inutile de réciter.

Une pièce non réimprimée de Th. Gautier.—*La Petite Revue* ne peut se dispenser de donner à ses lecteurs la pièce suivante de M. Th. Gautier qui n'est pas comprise dans l'édition de ses œuvres complètes, publiées par M. Charpentier. Cette omission est regrettable, car ce morceau, composé à l'occasion de la naissance du Prince Impérial et publié dans *le Mo-*

niteur de 1856, eût été un bijou de plus dans l'écrin du grand poète qui, avec cette insouciance des riches, sème à tous les vents les productions de sa muse, sans assez s'inquiéter de leur sort. *La Nativité* ne peut pas se perdre, et nous nous félicitons d'avoir pu la sauver du naufrage. — Ly-l.

NATIVITÉ

16 mars 1856, midi.

Au vieux palais des Tuileries,
Chargé déjà d'un grand destin,
Parmi le luxe et les féeries,
Un Enfant est né ce matin.

Aux premiers rayons de l'aurore,
Dans les rougeurs de l'Orient,
Quand la ville dormait encore,
Il est venu, frais et riant,

Faisant oublier à sa mère
Les croix de la maternité,
Et réalisant la chimère
Du pouvoir et de la beauté.

Les cloches à pleines volées
Chantent aux quatre points du ciel;
Joyeusement leurs voix ailées
Disent aux vents : Noël, noël!

Et le canon des Invalides,
Tonnerre mêlé de rayons,
Fait partout aux foules avides
Compter ses détonations.

Au bruit du fracas insolite
Qui fait trembler son piédestal,
S'émeut le glorieux stylite
Sur son bronze monumental.

Les aigles du socle s'agitent,
Essayant de prendre leur vol,
Et leurs ailes d'airain palpitent
Comme au jour de Sébastopol.

Mais ce n'est pas une victoire
Que chantent cloches et canons;
Sur l'Arc de Triomphe, l'Histoire
Ne sait plus où graver des noms!

C'est un Jésus à tête blonde
Qui porte en sa petite main,
Pour globe bleu la paix du monde,
Et le bonheur du genre humain.

Sa crèche est faite en bois de rose,
Ses rideaux sont couleur d'azur;
Paisible en sa conque il repose,
Car : *Fluctuat nec mergitur.*

Sur lui la France étend son aile;
A son nouveau-né pour berceau,
Délicatesse maternelle,
Paris a prêté son vaisseau.

Qu'un bonheur fidèle accompagne
L'Enfant impérial qui dort,
Blanc comme les jasmins d'Espagne,
Blond comme les abeilles d'or!

Oh! quel avenir magnifique
Pour son enfant a préparé
Le Napoléon pacifique,
Par le vœu du peuple sacré!

Jamais les discordes civiles
N'y feront pour des plans confus,
Sur l'inégal pavé des villes
Des canons sonner les affûts.

Car la France, reine avouée
Parmi les peuples, a repris

Le nom de « France la louée, »
Que lui donnaient les vieux écrits.

Futur César, quelles merveilles
Surprendront tes yeux éblouis,
Que cherchaient en vain dans leurs veilles
François, Henri-Quatre et Louis!

A ton premier regard le Louvre,
Profil toujours inachevé,
En perspective se découvre;
Tu verras ce qu'on a rêvé!

Paris, l'égal des Babylones,
Dentelant le manteau des cieux
De dômes, de tours, de pylônes,
Entassement prodigieux,

Au centre d'une roue immense
De chemins de fer rayonnants,
Où tout finit et tout commence,
Mecque des peuples bourdonnants!

Civilisation géante,
Oh! quels miracles tu feras
Dans la cité toujours béante,
Avec l'acier de tes cent bras!

Isis, laissant lever ses voiles,
N'aura plus de secrets pour nous;
La Paix, au front cerclé d'étoiles,
Bercera l'Art sur ses genoux;

L'Ignorance, aux longues oreilles,
Bouchant ses yeux pour ne pas voir,
Devant ces splendeurs non pareilles
Se verra réduite à savoir;

Et Toi, dans l'immensité sombre,
Avec un respect filial,
Au milieu des soleils sans nombre
Cherche au ciel l'astre impérial;

Suis bien le sillon qu'il te marque,
Et vogue, fort du souvenir,
Dans ton berceau devenu barque
Sur l'océan de l'avenir!

THÉOPHILE GAUTIER.

Lettre de la défunte reine des Belges écrite à sa mère la reine Marie-Amélie, pendant les événements de février 1848. — Lorsque nous avons eu communication de cette lettre, en original, notre premier mouvement a été de la porter au journal *l'Autographe;* c'est tout dire sur sa curiosité. Notre second mouvement a été d'en offrir la primeur aux abonnés de *la Petite Revue.* — Nous ne doutons pas que M. de Villemessant soit d'avis que le premier était le bon. — R. P.

« Laeken (1), 24 février 1848.

« Nous sommes, chère maman, atterrés et désespérés des nouvelles d'hier, si déplorables, si imprévues. Le premier mouvement du *(sic)* Léopold était de voler auprès du malheureux, et s'il n'avait écouté que son cœur, il serait parti, mais il a craint *(sic)* de le faire, en mesure même des circonstances. Il envoie Van Praët (2) pour avoir de vos nouvelles à tous, et pense que sa présence pourra être utile au père. Il lui écrit par lui. Je vous écrirai aussi par lui. Il part ce soir, et je n'envoie que ce mot à la poste, afin que vous ne soyez pas inquiets, au moins sur nous, si Van Praët tardait à se présenter aux Tuileries. J'ai reçu, hier au soir, votre bonne lettre

(1) Résidence particulière du roi Léopold, aux portes de Bruxelles.

(2) Ministre de la maison du roi, aussi connu par son attachement à la dynastie nationale belge que par la galerie de tableaux modernes, la plus belle de l'Europe, qu'il a formée.

du 22 au soir, qui m'avait un peu calmée et me faisait espérer que les troubles seraient sans gravité, et ce matin celle du 23 qui a été pour nous un coup de massue. J'en suis encore abasourdie et je ne puis croire à la triste réalité de ce qui s'est passé. J'imagine que l'on a eu de bonnes raisons pour agir comme on l'a fait, et je suis bien convaincue que le père ne s'est rendu qu'à la nécessité, mais je ne saurais dire ce que me fait éprouver cette reculade devant l'émeute (1), la première depuis dix-sept ans, et ce que je ressens de douleur pour le pauvre père, pour vous, pour nous tous et pour le pays. Nous sommes navrés, c'est tout ce que je puis dire. Je vous remercie mille fois, chère maman, de m'avoir écrit si souvent et avec tant de détails, au milieu de si cruelles angoisses. Que Dieu vous garde ainsi que l'excellent père; pourvu que sa précieuse santé ne se ressente pas des événements. C'est encore ce qui m'inquiète le plus, et après ce qui est arrivé, je ne regrette plus *aucune absence*. Dieu a sûrement ses desseins, et il a rappelé ma pauvre bonne tante à temps (2). Ce qui est arrivé hier l'aurait tuée de douleur. Adieu, ma pauvre bonne maman, vous savez combien tout mon cœur est avec vous et souffre d'être loin de vous en ce moment. Le *(sic)* Léopold en souffre également; il vous offre ses plus tendres hommages, et est bien profondément affligé de ce qui s'est passé et du tour si tristement imprévu pris par les événements. Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que le malheureux père.

« LOUISE. »

La philatélie et les philatèles. — Ces deux mots ne

(1) La reine entend sans doute la démission de M. Guizot, donnée dans la journée du 22 février.

(2) Mme Adélaïde était morte le 1er janvier 1848. On sait que le roi Louis-Philippe prenait volontiers conseil de sa sœur, femme d'une intelligence virile.

cachent rien de suspect! Ce sont tout bonnement l'appellation nouvelle que les *timbromanes* ont donné à la science des timbres-poste, et le titre dont ils se sont affublés. Parmi les savants dévoués corps et âme à la *philatélie*, on compte : un sénateur, un membre de l'Institut (d'autres disent plusieurs), des administrateurs, des millionnaires, des orientalistes, quatre chefs de bureau, trois préfets, un consul, beaucoup de dames du grand, du moyen et du demi-monde, tous les collégiens, et mille sept cent quatre-vingt-douze fillettes et demoiselles à marier. Le journal des timbromanes, — pardon, des *philatèles*, — compte parmi ses collaborateurs, MM. A. Maury et G. Herpin, auteur de la réponse au *Monde Illustré* et des articles intitulés : *Timbres de Finlande; Essais du prince Albert; des Essais; Baptème; Essai de Connell'; la Triqueta; les Timbres de Buenos-Ayres; Classification des timbres de l'Australie occidentale (rivière des Cygnes)* (*le Collectionneur*, nº 6, page 30). Un collaborateur, « professeur de japonais à l'École impériale de langues orientales, » nous révèle que les timbres-poste n'existent pas au Japon.

Le Collectionneur nous apprend, en outre, que M. R....., l'un des plus célèbres *philatèles* de la capitale, vient de vendre 5,000 fr. sa collection de timbres-poste. Comme M. R..... est un grand musicien, il a employé le produit de sa vente à l'achat d'un magnifique piano; bientôt, espérons-le, on achètera des châteaux, des maisons et des rentes sur l'État, avec un album *philatélique*. Avis aux industriels! — L. S.

Une réponse ironique.— Mme F... est la femme d'un des plus illustres savants de notre siècle; elle réunit dans ses salons toute la fleur des orientalistes, publicistes, journalistes, botanistes, etc. Tout dernièrement, elle a offert à ses invités un divertissement théâtral : on joua donc *les Précieuses ridicules* de Molière. La maîtresse du logis remplissait le principal rôle, comme il va sans dire. Lorsqu'elle eut recueilli tous les bravos frénétiques d'un public idolâtre de ses charmes et de son talent, Mme F..... s'approcha d'un vieux savant morose qui n'avait pas semblé partager l'ivresse générale : « Eh bien! cher monsieur! comment ai-je rempli mon rôle! — Au naturel, madame! » répondit le vétéran des lettres.

Mme F..... a fait la grimace et a juré de ne plus l'inviter chez elle. — J. L.

Nouvelle traduction de la Vie de César. — Il paraîtra prochainement une traduction de la *Vie de César* en arménien. La traduction grecque du même ouvrage se poursuit de deux côtés différents : à Athènes et à Paris. Un imprimeur arabe du Caire se propose d'éditer aussi une traduction de ce livre dans l'idiome de Mahomet. — V. L.

La Société de secours mutuels des commis-libraires parisiens. — La première réunion a eu lieu samedi dernier au Cercle de la librairie; le résultat a été de nommer une commission de dix-huit membres chargés d'élaborer les statuts, qui seront discutés dans une prochaine réunion qui aura lieu sous la présidence de l'honorable M. Delalain. — R. P.

M. Rogeard à Bruxelles. — L'auteur des *Propos*

de Labienus est, comme les journaux l'ont imprimé, réfugié dans cette ville, et paraît décidé à s'y établir.

C'est un homme de peu d'apparence, d'attitude modeste, dont la toilette est fort négligée.

Ce que son visage offre de plus remarquable, c'est d'être pustuleux. — Soit dit, d'ailleurs, sans comparaison avec celui de Mirabeau.

M. Rogeard était professeur au lycée de Pau lors du coup d'État.

Il est démissionnaire pour refus de serment.

Il a vécu à Paris de 1852 à 1865, en donnant des leçons de latin, — d'une vie plus que modeste.

Le pamphlet qui a attiré sur son nom l'attention publique, — et plus encore celle de la magistrature, — paraît être une œuvre de longue méditation et aussi de laborieuse exécution.

L'homme a le travail pénible, et ses amis sont d'avis que s'il a fait *les Propos de Labienus*, il serait fort empêché d'en faire les *Apropos*.

Le Cercle de la librairie, de l'imprimerie et de la papeterie a mis à l'étude le projet d'acheter un vaste immeuble, dans lequel auraient lieu les réunions habituelles, les cours spéciaux du soir pour les commis-libraires, et enfin les ventes de livres qui se font à la maison Sylvestre. Cette idée est excellente sous tous les rapports. On ne fera, au reste, que suivre l'exemple de l'Allemagne qui possède à Leipsig, on le sait, un superbe monument appelé : Bourse des libraires allemands. Cet édifice sert aussi d'exposition aux produits des industries de la foire annuelle de cette ville. — R. P.

Singulières définitions de l'existence. — Dans un volume récemment publié par un vétéran du feuilleton théâtral : *les Épaves*, par Charles Maurice, nous glanons ce distique dont le laconisme en dit gros : Ch. Maurice

LE POÈME DE LA VIE

On s'éveille, — on se lève, — on s'habille, — et l'on sort ;
On rentre, — on dîne, — on jase, — on se couche, — et l'on dort !

Nous lui préférons de beaucoup le quatrain suivant de M. Edmond Texier :

On entre, on crie
Et c'est la vie,
On crie, on sort
Et c'est la mort.

M. Émile de La Bédollière vient de recevoir un exemplaire de la traduction d'Horace de M. Jules Janin.

Cet exemplaire était précédé de l'envoi suivant :

A M. DE LA BEDOLLIÈRE

Voici, confrère, un bon garçon,
Compagnon de notre jeunesse !
Il nous chantait à l'unisson
Le vin, l'amour et la paresse.
Il fut votre maître en chanson ;
Il est votre émule en sagesse.

Avec toutes les actions de grâce de son obéissant et tout dévoué

JULES JANIN.

Passy, le 25 mars 1863.

F. M.

LIVRES NOUVEAUX

(expédiés franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Les Chasses aux Lions, par Chassaing (in-18, 3 fr.). —Voilà le lion d'un brave et honnête chasseur qui repose des autres et rafraîchit la pensée au milieu des productions fiévreuses de notre temps. Il n'y a peut-être pas là grand art ni style choisi, mais il y a de l'émotion vraie, des récits intéressants et émouvants dans leur simplicité, et surtout un grand parfum de vérité. = ***Mirabeau et ses Œuvres***, par Vermorel (5 vol. in-32, 5 fr.). — M. Vermorel a voulu nous faire connaître complétement cette grande figure qu'ont souvent dénaturée les travaux de fantaisie des historiens qui l'ont précédé. M. Vermorel a donc publié les œuvres politiques de Mirabeau et les a fait précéder d'une étude sur sa vie et ses œuvres dans laquelle le parti pris du panégyrique se fait peut-être trop sentir, mais où l'on trouve néanmoins des aperçus nouveaux et ingénieux.

LIVRES D'OCCASION RARES OU CURIEUX

EN VENTE A LA LIBRAIRIE RENÉ PINCEBOURDE

La Question romaine, par Edmond About, troisième edit. In-8. — 2 fr. au lieu de 4 fr. = Études sur les Réformateurs ou Socialistes modernes, par Louis Reybaud. 2 in-12. — 5 fr. au lieu de 7 fr. = Le Rabelais de poche, avec un dictionnaire pantagruélique tiré des œuvres de Rabelais. In-12, papier de Chine.

tiré à quatre ex. — 5 fr. = Théophile Gautier, par Charles Baudelaire, notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo. In-18 avec eau-forte, papier vergé. — 4 fr. (rare). = Traité de la Vénerie, par feu M. Budé, conseiller du roi François I, traduit du latin en français, par Levys le Roy dict Regius, suivant le commandement qui lui en a este faict à Blois par le roy Charles IX, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de l'Institut, par Henri Cheneuil. Paris, Aubry, in-12. — 2 fr. 50. = De l'ancienne Chevalerie de Lorraine; documents inédits publiés par Victor Bouton, peintre héraldique et paléographe. In-18. — 1 fr. = La Religion naturelle, poème en quatre parties, — au roi de Prusse,— par M. V***. Genève, 1752, 24 p. in-18.— 2 fr.= L'Anti-Naturaliste, ou examen critique du poème de la Religion naturelle. Berlin, 1756, 21 pages in-18 (critique du précédent en prose). — 2 fr. = Les Portiers de Paris, esquisse parisienne (facétie). in-32. — 50 c. = Voyage autour de Pomaré, reine de Mabille, princesse du Ranelagh, grande duchesse de la Chaumière, par la grâce de la Polka, du Cancan et autres Cachuchas, par G. Malbert; illustré de son portrait, de sa jarretière, de son cachet et d'une approbation autographe. Vignette représentant une jarretière autour de laquelle on lit : *Au-dessus et au-dessous, pas au delà.* In-32. — 1 fr. 50 (curieux et rare). = Les Poésies de Saint-Pavin, les unes revues sur les éditions précédentes, les autres publiées pour la première fois, d'après les manuscrits contemporains, par Pachin. Paris, Techener, grand in-8. — 2 fr. 50. = L'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres, poème en quatre chants, suivi de la biographie des auteurs morts de faim, par Colnet. In-18. — 25 c. = Plus de Femmes! opérette, par René Lordereau, musique de Bovery, représentée pour la première fois au théâtre des Folies-Nouvelles, le 8 novembre 1857.— 1 fr. 50 c.= Bon Nègre, opérette, par René Lorderau, musique d'Alfred Musard, représentée pour la première fois au théâtre des Folies-Nouvelles, le 26 février 1858. In-18. — 1 fr. 50 (ces deux pièces n'ont pas été mises dans le commerce).= Œuvres de M. et Mme Favart, leur vie, par lord Pilgrim; Mme Favart, et le maréchal de Saxe, par Léon Gozlan. In-12. — 2 fr. = Les Philippiques de la Grange-Chancel; mémoires pour servir à l'histoire de la Grange-Chancel et de son temps en partie écrits par lui-même, avec des notes historiques et littéraires par M. de Lescure. Paris, Poulet-

Malassis, in-12. — 2 fr. = Petite Encyclopédie poétique. — *Poèmes badins :* Vertvert et le Lutrin vivant, par Gresset; la Journée champêtre, par Parny, Caquet-Bombec, par Junquières, etc., etc. 1 vol. — *Poésies légères :* épigrammes, madrigaux, épitaphes, inscriptions, pensées, rondeaux et triolets. Paris, Capelle, 1804, 2 vol. in-32, demi-rel. bas. — 3 fr. (très-curieux). = Les Murailles révolutionnaires, collection complète des proclamations, professions de foi, affiches, bulletins de la République, fac-simile de signatures, etc. Paris et les départements depuis février 1848 jusqu'à ce jour. 2 vol. in-4°. — 8 fr. au lieu de 12 fr. (complétement épuisé).

AVIS

Les premiers volumes de *la Petite Revue* étant presque épuisés, nous engageons les abonnés qui tiennent à en faire la collection à nous les demander au plus tôt.

Il est certain que dans quelque temps ces premiers volumes atteindront un prix relativement élevé, ainsi qu'il en est aujourd'hui pour ceux de *la Revue anecdotique* dont le premier seul se paie une vingtaine de francs. Le prix de la première année de *la Petite Revue* est de 10 fr. seulement, les quatre volumes, pour les abonnés. — R. P.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J.-Rousseau, 15.

La critique de la Vie de César *à l'étranger.* — Les savants en *us* d'au delà du Rhin, et d'au delà de Quiévrain, — qui n'est pas un fleuve, — se sont mis à regarder la *Vie de César* de très-près, et au microscope.

Le premier fruit de la collaboration de ces érudits étrangers avec leurs loupes diverses a vu le jour à Bruxelles le 9 courant. — Retenons cette date.

Nous le présentons sans hésitation aux lecteurs de *la Petite Revue*, quoique son père réel ou putatif, M. Hymans, membre de la Chambre des députés de Belgique, ait imprimé : qu'on serait *mal venu de publier en France* de pareilles observations.

Nous les produisons pourtant sans haine et sans crainte en prenant la liberté littéraire, aussi française que belge, de faire observer à M. Hymans que quatre pages d'erreurs de détail dans un ouvrage, tel que la *Vie de César*, c'est vraiment trop peu. — Lorsque Crévier se mêla de relever les bévues et contre-sens de Montesquieu dans *l'Esprit des Loix*, il en fit un volume. — M. Hymans a lu *l'Esprit des Loix;* a-t-il lu Crévier?

« Les latinistes de l'étranger s'occupent en ce moment d'éplucher au nom de la science la *Vie de Jules César*, et j'ai sous les yeux une étude dans laquelle on relève des erreurs de l'écrivain empereur. J'en citerai quelques-unes parmi les plus frappantes.

« Les citations des auteurs latins et grecs, tou-

jours faites en français, sont, en général, inexactes.

« Ainsi l'auteur parle de la fermeture du temple de Janus pendant la paix. Cette confusion est aussi vieille que Plutarque, qui parle d'un temple à deux portes qu'on appelle les *portes de la guerre*. Tous les professeurs enseignent que le Janus avait une porte et traduisent dans ce sens le passage du 1er livre, chap. 19, de Tite-Live. — On trouve un peu plus loin un autre spécimen de cette négligence dans la traduction des auteurs latins.

« Tite-Live, parlant de l'interrègne consulaire, s'exprime ainsi au sujet des dix sénateurs élus par les décuries :

« *Decem imperitabant*, unus cum insignibus imperii
« et lictoribus erat; quinque dierum spatio finiebatur
« imperium. ac per omnes in orbem ibat..... Fremere
« deinde plebs, *multiplicatem servitutem*, centum pro
« uno dominos factos; nec ultra nisi regem, et ab
« ipsis creatum, videbantur passuri. »

« Voici comment ce passage est traduit dans la *Vie de César :*

« *Le pouvoir était collectif :* un seul en portait les
« insignes, et marchait précédé des licteurs. La du-
« rée de ce pouvoir était de cinq jours, et chacun
« l'exerçait à son tour... La plèbe ne tarda pas à
« murmurer. On n'avait fait *qu'aggraver sa servitude :*
« au lieu d'un maître, elle en avait cent. Elle pa-
« raissait disposée à ne plus souffrir qu'un roi, et à
« le choisir elle-même. »

« Certes, *le pouvoir était collectif* n'est pas la traduction du *Decem imperitabant*. Tite-Live dit très-clairement que le pouvoir n'était pas collectif, mais passait à tour de rôle entre les mains de l'un des dix élus. — Les mots *aggraver sa servitude* ne rendent pas non plus le sens précis et énergique de *multiplicatam servitutem*.

« L'auteur,—et c'est un grand crime aux yeux des latinistes, — ne suit pas une règle invariable et déterminée dans l'énonciation des noms propres ro-

mains. Parfois il les cite en entier, parfois il les abrége à la façon française. Tantôt il parle d'Emilius, tantôt de Paul-Emile; dans Cæson et Cæpion, il maintient la diphtongue; il la supprime dans Melius. — Parmi les femmes, il donne la désinence latine à Cornelia, Annia, Antistia; il donne la terminaison française à Julie, à Emilie, fille de Sylla et femme de Pompée. — De même il parle tantôt de la loi Manilia, tantôt des lois juliennes. Ces contradictions font dresser les cheveux sur la tête chauve des grammairiens. Mais voici une erreur plus grave.

« L'auteur parle de la loi romaine de l'*exsilium*. Il oublie que la république romaine ne connaissait pas la transportation et que la *deportatio in insulam* date de l'Empire. Deux fois dans le discours de son héros en faveur de Catilina, il est question de l'*exsilium*, et deux fois la pensée de l'orateur est travestie par le biographe. L'*exsilium*, le *jus exsulandi* était un droit du citoyen romain. L'auteur en fait un châtiment. César parle de lois qui *exsilium permitti jubent*, des lois qui ordonnent de permettre l'exil, et son biographe en fait des lois qui prescrivent l'exil. Il parle une seconde fois des lois *quibus exsilium damnatis permissum est*, et il en fait des lois « qui n'autorisent *que* l'exil contre les condamnés. »

« Napoléon raconte très-succinctement les guerres de la République. Il connaît peu les relations de Rome avec le Latium. La grande guerre latine, une des plus redoutables luttes que Rome ait eu à soutenir, se résume pour l'auteur en cette seule phrase : « Rome eut, en 416, à réprimer une dernière insur- « rection des Latins. »

« Immédiatement après, nous trouvons cette réflexion :

« En faisant du droit de citoyen romain un avan- « tage que chacun était heureux et fier d'acquérir, « le sénat donnait un appât à toutes les ambitions, « et c'est un trait caractéristique des mœurs de l'an- « tiquité que ce désir général, non de détruire le

« privilége, mais de compter au nombre des privi-
« légiés. »

« L'historien devrait savoir que ce désir n'est pas spécial à l'antiquité, qu'il est aussi l'un des traits caractéristiques des temps modernes.

« Ailleurs l'auteur parle des Romains disséminés *dans les provinces*, quand Rome n'en avait qu'une seule.

« Plus loin, nous trouvons une contradiction.

« Fabius Rullianus, vainqueur dans tant de ba-
« tailles, dit l'auteur, ne reçut le nom de très-grand
« *(Maximus)* que pour avoir, lors de sa censure,
« annulé dans les comices l'influence de la classe
« pauvre, composée d'*affranchis*, qu'il distribua
« parmi les tribus urbaines (154), *où leurs votes se*
« *perdaient dans le grand nombre.* »

« Ainsi les affranchis possédaient le droit de suffrage (p. 89), et à la page 206 nous lisons qu'ils ne le possédaient point.

« Plus singulière est la façon dont l'auteur comprend les affaires de la Grèce. Au commencement de la première guerre punique, il nous dit (p. 109) « que le Péloponèse était partagé entre les Achéens, le *tyran de Sparte* et des villes indépendantes. » Qu'est-ce que le tyran de Sparte, 264 ans avant J.-C.? Nous lisons en outre qu'à cette époque la ligue Achéenne comprenait l'Argolide, Corinthe et Zacynthe qui, d'après une chronologie plus exacte, n'y entrèrent que trente à quarante ans après. Un peu plus loin l'histoire du dernier Philippe donne lieu à une confusion de faits et de dates. Démétrius de Pharos devient, après la défaite des Illyriens, le tuteur de leur roi; il se réfugie chez Philippe « tandis que le jeune roi devenait l'allié ou le sujet de la République. » — Or Démétrius se rendit chez Philippe pendant la guerre sociale, avant qu'il y eût aucune hostilité entre la Macédoine et Rome, Démétrius se faisant lui-même le principal négociateur de l'alliance entre Philippe et Annibal.

« Plus loin, après la proclamation de Flaminius aux jeux isthmiques, nous voyons que les Romains avaient affranchi la ligue achéenne prise ici par les Achéens Phthiotiques.

« Vient ensuite un passage, dont le sens est difficile à comprendre.

« Alors, comme autrefois, les Athéniens, les Spar-
« tiates, les Béotiens, les Etoliens, puis les Achéens,
« s'efforçaient chacun de constituer une ligue hellé-
« nique à son avantage; et chacun, aspirant à do-
« miner les autres, se tournait alternativement vers
« ceux dont il espérait dans le moment l'appui le
« plus efficace. »

« Le meurtre de Nabis par les Etoliens est représenté comme *une tentative contre le Péloponèse* (?). La carrière de Philopœmen est indiquée d'une façon non moins étrange :

« La ligue Achéenne s'était agrandie, et Philo-
« pœmen y avait fait entrer Sparte, la Messénie et l'île
« de Zacynthe; mais ces contrées, impatientes de la
« domination achéenne, avaient bientôt cherché à
« s'en affranchir. »

« En ce qui concerne Zacynthe, nous n'avons aucune idée des sentiments de ses habitants à l'égard de la ligue achéenne, attendu que l'invasion romaine ne lui donna pas le temps de les manifester.

« Le passage suivant, relatif à la Lycie, prouve que l'auteur ne sait pas précisément qu'était la ligue lycienne?

« Tour à tour indépendante ou placée sous une
« domination étrangère, la Lycie, province com-
« prise entre la Carie et la Cilicie, possédait quelque,
« villes riches et commerçantes. L'une surtout,
« renommée par son antique oracle d'Apollons
« aussi célèbre que celui de Delphes, se faisait re-
« marquer par son port spacieux : c'était Patare, qui
« put contenir toute la flotte d'Antiochus, brûlée
« par Fabius en 565. Xanthus, la plus grande ville
« de la province, jusqu'où remontaient les navires,

« ne perdit son importance qu'après avoir été pillée « par Brutus. Ses richesses lui avaient valu anté- « rieurement le même sort de la part des Perses. « Sous la domination romaine, la Lycie vit gra- « duellement décliner sa population, et de soixante « et dix villes qu'elle avait eues, elle n'en comptait « plus que trente-six au septième siècle de Rome. »

« A un autre endroit de l'ouvrage, nous lisons cette phrase : « Opimius, dans sa lutte avec Caïus « Gracchus, renvoya de la ville tous les citoyens qui « n'étaient pas Romains. » Comme si l'on pouvait être citoyen romain sans être Romain.

« Il est dit aussi que Marius enrôla « plus de prolétaires que de citoyens. » Or les prolétaires étaient des citoyens, et n'en formaient pas même la dernière catégorie. Au-dessous d'eux se trouvaient les *capite censi*, parmi lesquels Marius, d'après Salluste, choisit ses soldats.

« Nous voyons encore que Servilius, qui dompta les pirates, reçut le nom d'*Isauricus* pour s'être emparé d'*Isaura*, leur principal repaire. — Il faut lire de l'*Isaurie*.

« Dans les premiers temps de la guerre punique, les Romains se trouvèrent dans un grand embarras, par suite du manque de galères à *trois rangs de rames*. L'auteur nous dit à ce propos :

« Nous avons vu, p. 70, que Rome, après la prise « d'Antium *(Porto d'Anzo)*, avait déjà une marine, « mais elle n'avait pas de galères *à trois rangs* ou à « cinq rangs de rames. Rien de plus vraisemblable « alors que le récit de Tite-Live, qui avance que les « Romains prirent pour modèle une quinquérème « carthaginoise naufragée sur leurs côtes. Malgré « l'état avancé de la science, nous n'avons pu re- « trouver qu'imparfaitement la construction des « anciennes galères, et, encore aujourd'hui, le pro- « blème ne serait complétement résolu que si le « hasard nous offrait un modèle. »

« Or, comprend-on qu'immédiatement après

avoir écrit ce passage, il nous dise tout juste le contraire :

« Les Romains *employèrent les trirèmes* de Ta-« rente, de Locres, d'Elée et de Naples pour traverser « le détroit de Messine. L'usage des quinquérèmes « était tout à fait inconnu en Italie. » (Polybe, I xx).

« Voici un dernier spécimen de la manière dont les textes latins sont rendus dans la *Vie de César*. L'auteur cite Tite-Live, livre 38, ch. 36 :

« De Formianis Fundanisque municipibus et Ar-« pinatibus C. Valerius Tappo tribunus plebis pro-« mulgavit, uti iis suffragii latio (nam ante sine « suffragio habuerunt civitatem) esset. Huic roga-« tioni quattuor *tribuni plebis*, quia non ex auctori-« tatesenatûs ferretur *quum intercederent*, edocti, po-« puli esse, non senatûs jus, *suffragium*, *quibus velit* « *impartiri*, destiterunt incepto.....

« Le tribun du peuple C. Valerius Tappus pro-« pose de conférer le droit de suffrage aux muni-« cipes de Formies, de Fondi et d'Arpinum, qui « jusque là n'avaient eu que le droit de cité. Cette « proposition fut combattue par quatre autres tri-« buns du peuple, parce qu'elle n'avait pas eu l'aveu « du Sénat : mais il leur fut démontré que c'était « au peuple et non au Sénat qu'appartenait le droit « de conférer à qui bon lui semblait le droit de « suffrage ; et ils se désistèrent de leur opposition. »

« Or voici comment l'écrivain impérial rend le texte de Tite-Live.

« *Quatre tribus s'en remettent au Sénat* pour accor-« der le droit de suffrage à Formies, Fundi et Arpi-num, mais on leur répond qu'au peuple seul *appar-tient le droit de suffrage.* »

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

LES DOMINOS FÉMININS

GEORGE SAND. — Le premier roman de *George Sand* a été écrit en collaboration avec *M. Jules Sandeau*. Il a pour titre *Rose et Blanche*. M. ~~Henri~~ Delatouche, leur ami, consulté par les deux jeunes débutants sur le choix d'un pseudonyme, leur proposa : *Jules Sand*, qui fut adopté. Depuis, l'illustre femme, que Henri Heine appelait le premier écrivain en prose de son temps, prit cette première syllabe du nom de Sandeau, y ajouta le prénom de *George*, et le grava sur la carte de visite qu'elle laissera à la postérité.

J'ai remarqué sur la couverture de *la Revue des Deux Mondes*, que le titre de ses romans est suivi de ces mots : par M. GEORGE SAND et non : Mme. Le génie n'a pas de sexe.

Ont été déjà nommées :

Colombine. — Mademoiselle Peyrat.

Claude Vignon. — Madame Noémie Constant.

Suzanne. — Mademoiselle Augustine Brohan (Figaro).

Jacques Reynaud. — Madame d'Ash.

HENRI DESROCHES. — *Madame d'Ash*, née *vicomtesse de Saint-Mars*, a écrit au *Constitutionnel* des courriers sous le pseudonyme d'*Henri Desroches*.

CAMILLE BERNARD, BARON STOCK, VICOMTE D'ALBENS *(Madame Urbain Rattazzi)*. — *Marie Studolmine*, fille de sir *Thomas Wyse*, décédé ministre d'Angleterre à Athènes, et de *Lætitia Bonaparte*, fille de *Lucien Bonaparte*, épousa, en décembre 1848, ~~le comte~~ *Frédéric de Solms*, et se remaria, en février 1863, avec *M. Urbain Rattazzi*, ministre d'Italie.

Exilée en 1852, elle se fixa à Aix-les-Bains, où elle publia *les Matinées d'Aix*, revue hebdomadaire. Elle signait *Marie Bonaparte Wyse de Solms*, et quelquefois *Camille Bernard*.

Rentrée en France en janvier 1861, elle publia simultanément, de janvier à octobre 1862, une série de Courriers de Paris :

La Semaine au *Constitutionnel*, sous le pseudonyme de *Baron Stock*,

Et des *Lettres parisiennes* au *Pays*, sous celui de *vicomte d'Albens*.

Les ouvrages de Mme Rattazzi parus, sont *Nice* (à Turin et à Nice, 1855), — *la Réputation d'une Femme*, — *Mademoiselle Million*.

Sous presse : *Chants italiens* (poésies) ;

Les Soirées d'Aix, réunion de ses pièces représentées à Aix au profit des pauvres;

Et enfin *les Mariages d'une Créole*, dont la préface, publiée par *l'Indépendance belge*, fit interdire la vente de la voie publique au *Figaro-Programme* qui l'avait reproduite.

Les écrivains et les artistes regrettent le salon choisi et hospitalier de Mme Urbain Rattazzi.

JULIETTE LAMBERT. — *Juliette Lambert* est le pseudonyme de *Madame La Messine*. Parmi ses productions littéraires, il faut citer sa *Réponse à Proudhon*, qui, dans son livre : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, avait assommé, à coups de massue, le sexe fragile en général, et George Sand en particulier.

Madame Juliette Lambert a publié un recueil de récits et nouvelles : *le Village*.

ÉLISA DE MIRBEL, — JULIETTE CUVILLIER. — Dans une revue intitulée : *la Révolution littéraire*, et fondée en 1849 par Mme la baronne D......, qui a publié des romans à *la Revue des Deux Mondes*, sous le pseudonyme d'*Elisa de Mirbel*, la fille du célèbre peintre *Bouton* a signé de nombreux articles de son pseudonyme *Juliette Cuvillier*.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE. — *Madame la vicomtesse de Renneville* est *Madame Paul de Lascaux*.

CH. J.

Deux impromptus. — On prête l'impromptu suivant, adressé à une jeune demoiselle dont la broche représentait peu artistiquement l'animal symbole de la fidélité, à l'illustre et ancien Méry. Il faut toujours se méfier des attributions, à cause du proverbe que l'on sait :

Ayez un chien, un chien couchant,
Un chien de garde, un chien de poche,
Mais gardez-vous, la belle enfant,
De jamais le mettre à la broche.

Peuh! la rime n'est pas riche, et le tour en est vieux.

A propos d'impromptu, n'oublions pas la seule épigramme à laquelle ait donné lieu, à notre connaissance la dernière élection à l'Académie. Encore cette épigramme est-elle un compliment; elle est encomiastique, dirait l'écolier limousin, et comme impromptue, rien n'empêche de l'attribuer au chevalier de Mascarille. Toussons, et citons :

Comme dans toute Académie
On a besoin d'un bon prévôt,
Notre savante compagnie
A nommé Paradol-Prévost.

Première lettre de l'abbé Xavier Cotton (de Bedouin) au sujet de L'IDÉE PRIMORDIALE DU CHRISTIANISME *envisagée et proposée comme* LOI VITALE DE TOUTE ASSOCIATION PHILANTHROPIQUE ET CHARITABLE. — *A Son Altesse impériale Madame la princesse Clotilde.*

Tel est le titre d'une sorte de prospectus, beaucoup trop long malheureusement pour pouvoir le

reproduire *in extenso*, car c'est un chef-d'œuvre de ridicule. Voici comment débute M. l'abbé Cotton (de Bédouin) :

« Madame,

« Rien n'est beau, rien n'est enivrant, rien n'est désirable pour un prêtre, si ce n'est d'être la consolation des vieux jours de sa pauvre mère survivante et la couronne de son défunt père dans le ciel ! en rendant les plus grands services à la religion, à son empereur, à la patrie... »

Il continue ainsi :

« Or sus, Madame la Princesse, je dois aux épreuves héroïques de ma vie de prêtre, peintre et poète (car à quelque chose malheur est bon !!!), je dois, dis-je, aux sublimes et profondes et longues et fécondes méditations d'une captivité toute royale, toute simple dans ses motifs, ses incidents et ses résultats, d'avoir su dégager L'IDEE PRIMORDIALE du Christianisme de l'ensemble des faits évangéliques, et de savoir désormais démontrer avec une dialectique, il paraît bien sans rivale, que cette IDEE PRIMORDIALE du Christianisme dont le FAIT PRIMORDIAL de l'Eglise primitive se trouve tout divinement l'expression adéquate ; c'est-à-dire la mise en pratique splendidement lumineuse, est, Madame, le complément nécessaire de toutes les idées napoléoniennes et césariennes, ou mieux la raison d'Etre suprême très-vaguement, très-*insuffisamment* entrevue jusqu'ici par les penseurs les plus célèbres, des aspirations magnanimement révolutionnaires des peuples chrétiens et des rois catholiques en mal entendu vis-à-vis des Souverains-Pontifes, dominateurs à l'instar de leurs devanciers les Pontifes romains.

Oui, *Madame la Princesse Clotilde*, maintenant que j'en ai très-longuement entretenu verbalement et par écrit mon éminent archevêque, Mgr Du-

breuil, et mon professeur vénérable, le Père Marcel d'Aiguebelle, ainsi que tant d'autres autorités littéraires et judiciaires toutes également désarçonnées par les *aperçus transcendantalement primordiaux de ma logique très-cavalièrement chevaleresque*, je sais de *science certaine* qu'en dégageant **L'IDEE PRIMORDIALE** de Notre-Seigneur Jésus-Christ de la masse bourbeuse, de l'amalgame pestilentiel des **IDEES** pas du tout **PRIMORDIALES** qui forment présentement plus que jamais un nuage épais et ténébreux, un bourbier nauséabond et sans fond ni rives autour de la **VERITE PRATIQUE**, j'ai fait un travail incomparable! un travail de chimiste du langage, un travail de machiniste moralisateur, un travail d'ingénieur des génies qui doit incessamment, à la jubilation de ma vieille mère, me signaler à l'admiration de l'Eglise anxieuse, et à la reconnaissance de l'Etat fébricitant et enfiévré. Eureka! Eureka! Je sais, oui, désormais je sais que je peux courir *nu* à travers les cités *encycliquées*, en criant Archimède, plus, qu'Archimède lui-même : Eureka! Eureka! je l'ai trouvé! je l'ai trouvé *le secret divin de la Conciliation* des esprits et du ralliement définitif des cœurs au cœur paternellement magnanime de notre auguste et grand et providentiel Empereur!!! Je l'ai décrit enfin, le voilà *chiffré*, *coté*, *détaillé*, *modelé*, *fondu*, *monté*, *mis en train*, fonctionnant sous les yeux écarquillés des idéologues, *le mécanisme céleste* de la sagesse inviolable des pasteurs des peuples, monarques, pontifes, législateurs, grands capitaines, hommes d'Etat, prélats, magistrats!... »

Plus loin il dit que *Dieu ne voulant plus servir de savate à tout pied criminel*, il va « fonder sur la pierre angulaire et le roc inébranlable, l'œuvre, l'institut, l'ordre des *Frères éclusiers*, ayant pour caractère principal, exclusif de donner à l'encontre de tous les autres ordres et instituts tant bien que mal religieux,

un corps attrectable, palpable et toujours abordable pour tous à l'IDÉE PRIMORDIALE du Verbe fait chair, envisagée et proposée comme loi vitale de toute association philanthropique ou charitable. »

Après cette lettre vraiment abracadabrante et qui détrône les plus excentriques productions de M. Gagne, M. l'abbé Cotton (de Bedouin) annonce :

Pour paraître prochainement au profit des pauvres : L'IDÉE VIVANTE ET RÉGÉNÉRATRICE *(droit absolu de l'autorité sortielle), ou ce que tous peuvent savoir se dire et redire sur le* DROIT ABSOLU *qui est* DIEU *enfin bien entendu pour avoir été parfaitement bien médité par un brave homme* SUI POTENS *capable de synthèse, et ce que chacun doit vouloir refaire et parfaire pour* L'AUTORITÉ SORTIELLE *qui est* L'HOMME *enfin bien compris pour avoir été parfaitement bien étudié par un bon prêtre* SUI CONSCIUS *capable d'analyse.*

Voici quelques passages du sommaire de cet ouvrage sous forme d'épître :

« Quant au DÉVELOPPEMENT NORMAL d'une idée primordiale, *s'extériorisant primordialement* dans et par un *Fait primordial*, ce qui le constitue *essentiellement* NORMAL, c'est *uniquement* la CONTINUATION, la *conservation* de cette Idée primordiale dans toutes ses *extériorisations* subséquentes, dans tous ses développements secondaires ; dans toutes les ramifications de sa permanente application à l'humanité... »

Et enfin voici comment se termine tout ceci :

« AVIS. — Le Serviteur du Serviteur des Serviteurs de Dieu... *Jésus le Verbe* fait chair... se fait un devoir, un honneur et un plaisir de fournir, soit verbalement, soit par écrit, tous les éclaircissements

désirables sur l'*Idée primordiale du Christianisme*... tant aux hommes de désirs et de bonne volonté qui se croiront appelés à devenir les amis de l'époux dans l'Institut des Frères éclusiers, qu'aux filles d'Eve, douées d'un cœur... de Marie Madeleine qui brûleront d'être un tant soit peu... les amies de l'épouse dans la congrégation des bonnes jardinières du jardinier divin. Il n'est pas de rigueur d'écrire *franco*... et pour trouver l'éclaircisseur de la grande chose il faut se présenter, 9, rue Férou, 9, de 6 h. du soir à 6 h. du matin, plutôt que de 6 h. du matin à 6 h. du soir... comme Nicodème... *la nuit convenant mieux*... aux fervents entretiens... »

Et l'auteur de cet incroyable factum est prêtre, est curé ! et il n'est pas à Charenton !!!

La Nouvelle Revue de Paris a cessé de paraitre depuis trois semaines. C'est avec une peine bien sincère que *la Petite Revue* enregistre la mort d'une sœur qui lui a souvent donné des preuves de la plus cordiale sympathie. — R. P.

M. Louis Perrin. — La typographie et les lettres françaises viennent de faire une grande perte. Le célèbre imprimeur lyonnais que tous les lettrés connaissent, a succombé récemment à la maladie dont il souffrait depuis plusieurs années, mais qui n'avait pu l'arracher à ses chers travaux. Louis Perrin, âgé d'une soixantaine d'années, a vu, comme un grand nombre de natures d'élite, la lame user le fourreau. C'était un travailleur infatigable, et d'une honorabilité reconnue de tous. Il a été emporté par une maladie nerveuse déterminée par un labeur incessant et des luttes de toutes sortes, vaillamment soutenues. Il en était arrivé à un degré de sensibilité

tel, qu'un jour, causant avec ses amis du mal de mer, il avait été obligé de cesser la conversation, ressentant lui-même les symptômes de l'étrange maladie dont il parlait. Ses magnifiques éditions resteront à côté des œuvres des Elzévir, des Pierre Didot, et des illustres typographes de notre pays.

Ly-l.

L'histoire littéraire de France des Bénédictins, dont le premier volume vient de paraître, est digne des érudits auxquels elle est destinée. Cette édition, qui formera douze volumes in-4° sur papier vergé, est dirigée par M. Paulin-Paris et publiée par l'éditeur Palmé. — Nous y reviendrons.

Périodiques nouveaux. — Le Courrier du Monde littéraire, artistique, scientifique, industriel et financier. (Numéro spécimen, 19 mars, 4 pages, petit in-folio.) — Les fondateurs n'hésitent pas à déclarer que « le besoin d'un journal se faisait vivement sentir. » Nous en doutons fort, surtout en présence de toutes les malheureuses tentatives de ces derniers temps. Pour mener à bien une entreprise pareille, il faut ou un talent hors ligne, ou des noms connus. Or, les signataires des articles du premier numéro du *Courrier* sont parfaitement inconnus; quant au talent, il y en a sans doute, mais ce journal contient trop de choses pour que tous les sujets soient également bien traités. Ajoutons que cette feuille donne en prime à ses abonnés de « magnifiques médaillons en argentéides. » — Succès douteux. = *L'Escholier* (4 pages in-4°, premier numéro, 31 mars). — Feuille éclose au pays latin sous l'influence des premiers

soleils; les rédacteurs sont des jeunes gens pleins d'illusions : puissent-ils les conserver longtemps! Il y a dans ce journal, purement littéraire et qui ne veut pas même aborder les questions philosophiques ou sociales, un certain parfum de verdeur juvénile qui n'est point déplaisant du tout. Il est imprimé en lithographie sur papier teinté, et est illustré de dessins qui ne manquent pas de caractère. — Ly-I.

Le Prompt Rôtisseur. — Rien ne vaut, — littérairement parlant, — ce nouveau four de campagne, breveté s. g. d. g., avec cinq couplets. Les deux premiers feront juger des autres.

Il faut laisser à chacun son mérite,
Tout Inventeur contribue au Progrès,
Et quand Papin inventa sa marmite,
Ce n'était pas pour cuire des navets : *(bis)* (1)
Tout en rendant justice
A ce grand inventeur,
Moi, pour entrer en lice,
J'ai mon Prompt Rôtisseur. (2)

Francklin un jour a dirigé la foudre,
Et si Fulton vogue en dépit du vent,
Il est plus d'un, sans inventer la poudre,
Qui mieux que lui, sut gagner de l'argent. *(bis)*
Pommade ou cosmétique
Du plus grand parfumeur,
N'a pas l'effet magique
De mon Prompt Rôtisseur.

(1) Air de Béranger : *Je suis Français, mon pays avant tout.*
(2) Et du *Carillon de Dunkerque*, pour le refrain.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

LES DOMINOS FÉMININS

ANDRÉ LÉO. — Nous détachons du prochain volume de Tony Revillon, *les Contemporaines*, les lignes suivantes :

« *André Léo*. — *André* est le nom d'un enfant, *Léo* celui d'un autre. C'est une mère de famille qui signe ses livres du nom de ses deux fils. Son nom à elle est *Champceix*. Elle est veuve depuis un an. Son mari, une notabilité du parti démocratique, a longtemps habité Limoges, puis il a vécu dans l'exil; il est revenu mourir à Paris. Mme Champceix, sans être pauvre, demande à sa plume de l'aisance pour ses enfants; elle mène la vie retirée et régulière de province; elle est fière, un peu sauvage; elle passe ses journées à travailler, ne voit que quelques anciens amis de son mari, et redoute toute autre publicité que celle de ses œuvres. On m'a dit qu'elle avait trente ans et qu'elle était brune. Je sais qu'elle a publié trois volumes et qu'elle en prépare un quatrième, qui paraîtra dans le feuilleton du *Siècle*. Voilà tout ce que je sais. Pour le public, ce n'est guère; Mme Champceix trouvera peut-être que c'est trop. »

Champceix

Trois romans : *Un mariage scandaleux*. — *Les Filles de M. Plichon*. — *Une Vieille Fille*.

JUDITH WALTER. — LA DAME DE TRÈFLE. — Les articles signés *Judith Walter* à *l'Artiste* sont de la fille de *M. Théophile Gautier*.

La chronique de *l'Artiste* signée : *la Dame de Trèfle*, est de *Madame de Saint-Amé*.

Le pseudonyme est charmant, — l'esprit aussi.

COMTESSE D'ORR. — *La Comtesse d'Orr*, qui écrit les Courriers de modes et d'arts à *l'Artiste*, est *Madame Cousin*.

MIE D'AGHONNE. — *Mie d'Aghonne* est *Madame*

Louise Lacroix, *Mie* est son nom de jeune fille. Elle a deux pseudonymes : *Mie d'Aghonne* et *Lardin*.

Eiluj Nixarpa. — *Madame la comtesse Batthyani-Apraxin (Julie)* a signé *Eiluj Nixarpa*, anagramme renversé.

Marie Sax. — *Marie Sax*, artiste de l'Opéra, femme de *M. Castelmary*, a été dernièrement invitée par M. Adolphe Sax à quitter ce nom. Le nom de *Madame Marie Sax* est *Marie Sasse*.

Thérésa. — *Mademoiselle Thérésa*, l'étoile de l'Alcazar, qui appartient par ses mémoires à la littérature française, s'appelle *Thérésa Valladon*.

Un Témoin de sa vie? — *Un témoin de sa vie (Victor Hugo raconté par)*. — L'ouvrage est de *Madame Victor Hugo*.

C'est surtout pour les lecteurs de *la Petite Revue* que la vie privée doit être murée.

Les murs sont en cristal, voilà tout.

Frantz Durentzen, — Comtesse de Rouvières. — *Madame de Mouzay*, qui a signé tant de nouvelles, d'articles, de scènes, de feuilletons et de proverbes dans tant de journaux, *Musée des Familles*, *Abeille impériale*, etc., etc., et dont le salon est cher aux artistes, a deux pseudonymes qui méritent une mention très-particulière :

Frantz Durentzen et *comtesse de Rouvières*. *Eugène Guinot (Pierre Durand)* mit à la mode les courriers de Paris; *Madame de Mouzay* vint, et,

« . . . . La première en France,
« Inventa le *Sommaire* et montra sa puissance. »

Un peu plus tard elle passa du *Pays* à *la Gazette de France* avec armes, plumes et sommaires, et enfin à *l'Écho de la Presse* et à *l'International*, dont elle rédigea le courrier de Paris depuis sa fondation.

Mme de Mouzay prépare un roman qui paraîtra dans un de nos grands journaux politiques.

MAX VALREY. — *Max Valrey*, l'auteur du roman : *les Filles sans dot*, est *Madame Miller*.

DANIEL STERN. — On ne lira pas sans intérêt la courte notice suivante qui nous est communiquée par M. Marie de Saint-Germain, qui va publier prochainement une étude biographique complète sur *Daniel Stern* :

« Le nom de *Daniel Stern* est connu de tous ceux qui s'occupent d'œuvres littéraires. Nul n'ignore qu'elle a l'un des noms illustres dans les castes nobiliaires de la France : elle s'appelle *comtesse d'Agoult*, née *Marie de Flavigny*.

« La Révolution poussa la famille de Flavigny vers l'exil. C'était alors un moyen d'éviter l'échafaud, dont le fatal couperet pourrait écarteler les armes de tant de familles aristocratiques. Née à Aix-la-Chapelle en 1817, elle rentra à Paris pour terminer ses études au Sacré-Cœur.

« A vingt ans, elle sortait du couvent pour épouser le comte d'Agoult, dont la famille tient le premier rang en Provence. La jeune comtesse avait trouvé, dans sa corbeille de noces, un titre de dame d'honneur à la Cour.

« Orgueilleuse de son intelligence beaucoup plus que de ses parchemins, elle renonça à ce privilége, et se créa une cour à elle dans son charmant palais de l'avenue de l'Impératrice, renversé, il y a quelques années, par les démolitions.

« La noble dame aspirait à la démocratie oligarchique de l'intelligence. Son salon devint *la jeune Académie*. C'est chez elle que Ponsard fit la première lecture de *Lucrèce*. C'est chez elle que vingt ans après, un exilé d'un grand talent trouvait un refuge et, plus tard, le moyen de se rendre à Jersey.

« Daniel Stern a écrit des romans, des nouvelles, des œuvres philosophiques, des études historiques, des pièces de théâtre : *Nélida*, *la Boîte aux Lettres*, *les Lettres républicaines*, écrites en 1848 et 1849 au fort de la lutte, les *Maximes et Pensées* qui accusent un esprit virilement trempé, *l'Histoire de la République en 1848*, *l'Histoire de Hollande*, *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, forment le bagage d'un écrivain qui n'est que célèbre, parce que George Sand s'est réservé la qualification d'illustre. »

CH. J.

Une lettre de M. Feydeau. — La lettre suivante représentera à nos lecteurs M. Feydeau, au lendemain de la publication de *Fanny*, c'est-à-dire en plein enivrement de succès.

On l'y voit se sentir, — et même se toucher.

Cette lettre a été trouvée dans une des boites du quai, servant de sinet à un livre de Thomas Hood, célèbre poète anglais.

Récompense honnête au destinataire, s'il vient la réclamer dans nos bureaux.

Cette lettre avait été adressée à Charles Baudelaire

« Paris, 15 juin 1858.

« Cher Monsieur,

« Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. Je tenais à votre opinion comme à celle d'un penseur sincère et d'un écrivain délicat qui connaît tous les secrets de la langue. Je vois que vous avez compris mon petit livre, et cela me rend fier. C'est pour vous autres que j'écris, et non pas pour cette tourbe de méchants et d'imbéciles, qui redoute si fort de regarder la peinture de la vie.

« Laissez, je vous prie, l'hypocrisie me déclarer immoral. Elle m'adresse indirectement assez d'invectives pour que dorénavant, je marche avec confiance dans ma voie. Elle en dira bien d'autres à la lecture de mes autres livres. Je prétends la retourner, comme Guatimozin, sur un gril ardent.

« Vous tenez à connaître l'opinion de Mme Sand. Je vous la donne, en vous priant d'excuser un auteur encensé qui trouvait lui-même ses louanges.

« Voici ce qu'elle m'a écrit :

« C'est un très-remarquable et très-beau livre que
« vous m'avez envoyé. Quand on y a mis le nez, il
« faut le lire d'un trait. C'est un récit à faire événe-
« ment dans la mémoire du lecteur. Le sujet est
« excellent, *moral*, profond, vrai, navrant. Les ty-
« pes, on les voit, on les connaît, on les craint ou on
« les plaint. Ils sont originaux et nature en même
« temps. Le cadre est bien fait et bien ciselé. Enfin,
« je vous fait mon compliment de cœur, parce que
« c'est une lecture où le cœur se sent vivre d'un bout
« à l'autre. La passion du narrateur, son désespoir,

« sont dits avec une vérité déchirante, etc., etc. »

« Sans doute, tout cela, comme tout ce que vous avez bien voulu m'écrire, comme ce que Sainte-Beuve a dit hier dans *le Moniteur*, est trop flatteur. Je ne mérite pas tant. Mais en ne prenant que la moitié des éloges qu'on m'adresse, et en tenant compte de la qualité de ceux qui me louent, j'ai de bien grands sujets d'être content.

« Une bonne étude, c'est celle des minauderies des femmes qui ont lu le livre et auxquelles on me présente. Elles me fournissent, avec trois paroles, la matière de dix romans. Moi, j'examine et je retiens. « Quelle calotte vous nous avez appliqué sur la joue! m'a dit, hier, une des plus fines. » — « Avouez que vous ne l'avez pas volé, » ai-je répondu.

« Mais je m'aperçois, à mon tour, que je vais faire un article. Permettez-moi de vous quitter en vous remerciant cordialement. Faites circuler le livre. Faites des livres. Défendons-nous les uns les autres. Nous ne sommes pas très-nombreux. On nous attaque. Prenons-nous par les mains. Faisons tête aux hypocrites, et, sacrebleu! serrons nos rangs.

« Adieu, cher Monsieur, je vous serre les mains.

« E. Feydeau. »

Une raison aristocratique pour laquelle on n'aime pas un tableau. — « Le sujet de ce tableau ne me plaît pas, » dit-on généralement. Mais pourquoi le sujet ne plaît-il pas? Voilà qui est difficile à faire confesser à l'amateur du commun. L'amateur riche, mettons-le à son maximum de valeur, de dignité, — disons mieux, de densité, — l'amateur richissime seul peut s'exprimer à ce propos sans vergogne: il a le cynisme de l'énorme argent.

Un des quatre grands peintres vivants dont les œuvres ne peuvent être acquises que par des millionnaires, racontait, l'autre jour, que ce qui choquait le

plus l'amateur en question dans une œuvre peinte, c'était... que la composition fût contradictoire avec ses idées sur la hiérarchie sociale, et en ce qui le concerne, il donnait de cette observation les trois exemples suivants :

Il avait vendu à un marchand de tableaux de Londres l'esquisse d'une fresque représentant Charles-Quint jurant les franchises d'une ville flamande avant d'y faire son entrée. La composition pyramidait; le fameux empereur, à tête de brochet, prêtait son serment sur une estrade, au bas de l'escalier de laquelle étaient assis deux héros portant des banderolles et appuyés, l'un et l'autre, sur un écusson héraldique. — Le marchand dut renvoyer son acquisition sur le continent, *parce que* les nobles amateurs anglais ne pouvaient admettre que dans une scène de ce genre, on eût fait l'honneur de la place de devant à des subalternes. La composition était, à leurs yeux, subversive.

Le même artiste, de tout premier ordre, comme talent et comme vérité, avait deux petites toiles dans la galerie Demidoff; l'une excellente à son gré, l'autre inférieure. A la vente de cette galerie, la meilleure de ces deux toiles atteignit le prix de 13,000 fr.; la moindre, celui de 19,000 fr. La meilleure, il faut le dire, avait le défaut grave de représenter tout d'abord une servante portant un plat à des convives que leurs costumes et l'apparat du festin signalaient comme gens titrés. Cela fut trouvé inconvenant.

Troisième exemple, et le plus signalé ;

Le premier des barons de ce temps-ci, qui n'est pas un baron chrétien, visitant l'atelier du peintre en

question, y trouva en train un tableau qu'il admira beaucoup. « Je voudrais, dit-il, que ce tableau vînt chez moi; mais je suis offusqué de voir au premier plan ces deux personnages qui me tournent le dos. »

Société des gens de lettres. — Il y a eu banquet le 6, présent mois, chez Deflieux. Cotisation : 7 fr. — Dîner pitoyable, bien que le *champagne Timothée Trimm* fût offert par un vigneron, ami des lettres. — Cent vingt confrères, dont six sœurs. — M. Paul Féval a fait un discours applaudi. — M. le baron Taylor (deuxième discours) a appelé le champagne « *breuvage.* » — Timothée Trimm, notre voisin de table, a porté, dans un troisième discours, un toast à Jules Janin. Ce jour-là même, la candidature de Jules Janin échouait à l'Académie. C'est un discours de moins pour la France. M. Michiels a prononcé un quatrième discours perdu dans le bruit.

Assemblée générale. — L'Assemblée générale a eu lieu dimanche, 9, pour nommer la Commission, chargée de la *révision générale des statuts.* Voici la liste des vingt-quatre noms proposés :

A. de Bougy, — C. Caraguel, — A. Challamel, — M. Champion, — J. Claretie, — Commerson, O. Comettant, — E. Daudet, — C. Expilly, — G. de Genouillac, — C. Guéroult, — E. Hamel, — C. Joliet, — B. Maurice, — E. Moret, — C. de Mouy, — North Peat, — Marquis de Pomereu, — J. Rouquette, — T. Revillon, — L. Stapleaux, — D. de Thézan, — H. Vattemare, — P. Zaccone.

La Société n'ayant pu se constituer, faute de six membres, l'assemblée générale extraordinaire est ajournée au dimanche 30 avril, et la Société sera

constituée, quel que soit le nombre des membres, à moins cependant qu'il n'y ait personne. — Ch. J.

Lettre inédite de Durand-Maillane. — Cette lettre va paraître dans le second volume de *l'Histoire de Robespierre*, par M E. Hamel; nous en offrons la primeur à nos lecteurs.

Le jurisconsulte Durand-Maillane, un des signataires de la Constitution de 1793, est l'auteur d'une prétendue *Histoire de la Convention nationale*, publiée en 1825, c'est-à-dire plus de dix ans après sa mort, et qui n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de noires calomnies contre Robespierre. Il est donc fort curieux de connaître l'opinion que professait ce membre de la Convention sur son célèbre collègue, alors qu'on n'avait pas encore imaginé de faire de Robespierre le bouc émissaire de la Révolution, suivant l'expression de Napoléon. La lettre qu'on va lire a été adressée par Durand de Maillane à Robespierre dans le courant de nivôse an II. Voici cette lettre, que le député Courtois s'était bien gardé de publier dans son rapport, comme une foule d'autres émanant d'hommes qu'on avait tout intérêt à ménager, lettres dont un certain nombre conservées par le représentant Portiez (de l'Oise), heureusement pour l'histoire! sortent enfin de leur cachette après soixante-dix ans, et vont être mises sous les yeux du public.

Je m'adresse à toi, mon cher et ancien collègue, avec la confiance que je n'ai cessé un seul instant, depuis 1789, d'avoir en tes lumières, en ta droiture et surtout dans la pureté et l'intrépidité de ton patriotisme, pour te confier, comme en dépôt, l'acte ci-joint. C'est à toi à le juger, et à décider, en le jugeant, de sa destinée, car si tu ne trouves pas à propos de le communiquer au

Comité de salut public, ou si tu veux attendre, pour le faire, je te laisse à cet égard entièrement le maître, et je le dois, parce que je ne peux être au courant de la législation politique et révolutionnaire comme toi et tes collègues, membres de ce comité qui nous gouverne si bien.

Tu sais ou tu dois savoir que sans que je te voie, sans que je te parle, je te suis entièrement attaché. Tes principes ont toujours été les miens. Passe-moi quelques dissonnances dans certaines opinions. Je t'assure que mon patriotisme n'a jamais perdu de vue les enseignes du tien, et j'ai quelque mérite d'avoir su m'y tenir et m'y rallier dans un temps où j'ai été vivement sollicité d'en suivre d'autres. Dès le 6 de juin, j'ai écrit au Comité de salut public pour l'engager à presser la Constitution. A la même époque, lorsque les faux républicains de Marseille entraînaient tout un département dans la révolte, j'ai écrit contre eux, en faveur de la Convention, au maire de Marseille et à Sollier, l'ex-constituant, ton frère, Ricord, Olbite et Nioche. Nos commissaires représentants ont eu mes lettres sur les lieux, et en ont rendu témoignage à leur venue, ainsi que des preuves qu'ils ont recueillies de ma persévérance dans le vrai chemin de la liberté. Je dis plus alors, car je ne voyais de salut que dans la prochaine constitution, je pressai Jac et d'autres députés du Gard, dont les troupes étaient au Pont-Saint-Esprit, que l'on avait perfidemment répandu le bruit que la Montagne ne voulait pas de Constitution; je leur fis écrire le contraire, comme j'avais écrit, et nous avons su depuis que mes lettres n'avaient pas peu servi à désarmer les troupes fédéralisées et à grossir l'armée de Cartaux.

Tu ignorais peut-être cela quand tu as si bien parlé en faveur de ceux du côté droit qui n'ont eu qu'une erreur de suffrage à se reprocher. J'ai toujours été aussi bien content de toi dans toutes les occasions où tu as parlé *religion*, et cela me fait espérer que tu m'entendras sans peine, si ce n'est avec plaisir, dans l'écrit que je te soumets sur cette matière; enfin, mon cher collègue, continue à défendre le faible, l'homme trompé, en n'épargnant ni les chefs des complots contre-révolutionnaires, ni les traîtres bien accusés. Tu ne voulais pas de la première guerre, et j'étais bien de ton avis; je l'écrivis à Péthion dans le temps en 1792, et je lui parlais de toi, dans ma lettre, avec bien de l'affection, le priant de te la communiquer. Tu m'as appris qu'il n'en fit rien.

Oh! que ton caractère était supérieur au sien; que ton désintéressement, avec la fermeté, la glorieuse indépendance qu'il te donne, te donne aussi d'avantage sur tous les ambitieux, sur tous les républicains à grandes et petites places et pour eux et pour leurs amis. C'est ma pierre de touche, car si, dans mon obscurité, je ne parle pas, je juge, et je juge sans partialité et sans flatterie. J'ai des principes à moi qui ne tiennent ni aux événements ni aux premières formes. J'ai toujours été, et je suis encore sans liaison comme sans prétention; je n'ai eu absolument en vue dans une députation, que le bien, que le triomphe de la vérité, de la liberté, de l'égalité, par les moyens qui m'ont paru les plus propres à cette belle fin. Bien des victoires m'ont consolé, m'ont réjoui. Mais qu'il serait triste, après tant de combats, de traverses inutiles contre nos efforts, contre les tiens, d'échouer au port! Après avoir donc terrassé les rois en France, les nobles, le haut clergé, les parlements, la féodalité, etc., craignons de nous en prendre à Dieu même qui nous a aidé dans ces merveilleuses conquêtes. Lis cet écrit, et fais moi réponse, si tu le juges à propos.

Salut et fraternité.

DURAND-MAILLANE, député,
rue Neuve-de-l'Égalité, cour des Miracles.

Paris, le 9 ventôse l'an IIe de la République une et indivisible.

Une dédicace incongrue. — L'éditeur d'une série de ces jolis livres de curiosité qui s'impriment à petit nombre sur des papiers de choix, a eu l'idée d'offrir la collection à un prince bibliophile que nous croirons désigner assez clairement en disant qu'il a fait quadrupler sur le marché de la librairie ancienne le prix des volumes aux armes de Condé.

L'éditeur en question n'a rien épargné pour rendre son hommage digne en tout point de l'auguste destinataire. Non-seulement les exemplaires choisis feuille à feuille étaient irréprochables, papier et impression, mais encore il les a fait habiller, par un de nos premiers artistes, d'une de ces belles et

simples reliures en maroquin plein, dites à *la janséniste*, qui assurent à la fois contre la destruction et la lecture les chefs-d'œuvre aussi bien que les inepties de l'esprit humain.

Rien n'y manquait, pas même une dédicace en lettres d'or, sur les plats des volumes, ainsi conçue :

Z..... Z....

A SON ALTESSE ROYALE LE DUC D'A......

Comme les belles actions doivent porter avec elles leur récompense, Z. Z., préalablement à l'envoi, crut devoir se faire complimenter et de son attention et des frais dans lesquels il s'était mis. Il montra en secret, comme par faveur personnelle, à ses principaux clients, ces reliures et la dédicace qui les ornait, sans tirer d'eux, à sa grande surprise, que des compliments embarrassés, jusqu'à ce que le baron P..... se fit un cas de conscience de lui dire :

« — C'est très-bien, mon cher M. Z. Z. Pourtant, vous qui vendez des livres depuis votre enfance, devez avoir remarqué que les dédicaces imprimées et manuscrites remontent et ne descendent pas. Vous n'avez pas eu l'intention de *décerner* votre collection au duc d'A...... sans doute, mais celle de la lui *offrir*, et vous espérez qu'il *daignera* l'accepter. Retournez-moi donc votre dédicace, et mettez, s'il vous plaît, ainsi qu'il convient, à la suite et à distance de *A son altesse royale le duc d'A.....* votre *Z. Z.*, au moins irrévérencieux, permettez-moi de vous le dire, à la place que vous lui avez donnée. »

Z. Z., d'abord un peu troublé, se remit, et répondit : — « Je ne contesterai pas sur la forme de la

dédicace. Il se peut, monsieur le baron, que vous ayiez raison, et même je n'en doute pas. Vous savez que sous peine de ruine, un libraire ne doit pas lire. Je n'ai jamais ouvert un livre que pour en vérifier la *condition*. C'est pourquoi j'ignorais ce qui en était des dédicaces, et pourquoi aussi, par compensation, je n'ai pas trop à me plaindre de mes petites affaires.— Quant au reproche d'irrévérence, je proteste; je suis révérend, vous le savez, très-révérend, et je ne peux croire qu'un aussi bon prince que le duc d'A...... doute du respect d'un commerçant qui tire quatre cents francs de sa poche pour le lui prouver. Ma dédicace peut être irrégulière... mais quatre cents francs!... »

Et Z. Z. mettant fin, après cette conversation, à l'exhibition secrète de son *hommage*, s'est hâté de l'envoyer tel quel.

La Bibliothèque originale publiera bientôt un nouveau volume qui, par son intérêt et sa curiosité, ne le cédera en rien aux précédents. L'auteur, M. Jules Claretie, s'est proposé de faire revivre une des physionomies les plus attachantes et les plus bizarres du romantisme, Pétrus Borel. Le nom de l'homme qui a écrit *Champavert*, *les Rapsodies*, *Madame Putiphar*, est fort connu; mais les particularités de sa vie, mais ses œuvres mêmes sont ignorées.

Ce volume contiendra plus d'une pièce de vers inédite et les divers articles que Borel a semés de tous côtés, et il formera un résumé complet d'une œuvre et d'une existence sans équivalentes. « Il y avait dans les écrits de M. Pétrus Borel, a dit Ch.

Monselet, mieux et autre chose que ce qu'on a voulu y voir. » C'est justement ce *mieux* et cette *autre chose* que nous donnerons. — R. P.

Le père Joseph. — Bien des gens s'imaginent être célèbres, parce qu'ils ont une certaine notoriété, mais le sont-ils plus que le « père Joseph » qui fut, lui aussi, célèbre dans son rayon et « grande personnalité » parmi ses pairs. Son convoi passait l'autre jour dans le quartier du Luxembourg; magnifique voiture de deuil, chevaux empanachés, voiture au chiffre du défunt, etc., enfin enterrement de deuxième classe au moins, et qui semblait celui d'un grand personnage. Cependant ceux qui suivaient le char funèbre était très-loin d'appartenir à la « haute ». — Un passant intrigué du contraste, s'informe et demande le nom du mort : « — Mais, c'est le père Joseph! » — Quel père Joseph? — « Vous savez bien, le fameux père Joseph. »

Le passant ne put en obtenir davantage, comme s'il était permis d'ignorer quel était « le père Joseph. » — Informations prises, on sut que le père Joseph était le *roi* des chiffonniers et des marchands de peaux de lapin, leur Rothschild et leur grand maître. Il laisse une fortune colossale, gagnée en faisant en grand le commerce des peaux de lapin. Il envoyait des représentants jusqu'au fond de la Russie. Lui aussi fut un grand homme dans sa sphère, mais nous doutons fort qu'on en parle autant que de certains morts de notre temps, qui, peut-être, n'ont pas fait dans leur spécialité, ce qu'il sut faire dans la sienne : *Vanitas vanitatum!...* — Ly-l.

Lettre-circulaire du sieur Fortuné Roustan aux critiques. — Cet excentrique tient absolument à occuper le monde de lui et de ses œuvres. Dans la crainte que son livre *la Bande noire* soit dédaigné des critiques, voici la lettre-circulaire que le « Mameluck moral de Napoléon III » vient d'adresser aux principaux journaux de Paris. 50 fr. pour un article d'une grandeur convenable! Franchement c'est peu, mais au moins M. Roustan n'exige-t-il pas absolument que son livre soit loué pour ce prix : il lui suffit qu'on en parle. Nous n'avons pas encore lu le plus petit compte rendu de *la Bande noire.*

« M. Roustan, ancien receveur de l'enregistre-
« ment et des domaines, rue d'Anjou, 12, à Ver-
« sailles, offre cinquante francs pour le compte
« rendu à faire de l'ouvrage ci-joint, *la Bande noire.*
« Il paiera dès qu'on voudra, contre quittance. Le
« compte rendu devra avoir une étendue convenable;
« il devrait avoir lieu avant la fin de mars 1865, et
« le plus tôt possible. »

« *L'auteur de l'ouvrage :*

« FORTUNÉ ROUSTAN,
« Homme de lettres, ancien receveur de l'enregistrement
et des domaines, rue d'Anjou, 12.

« Versailles, 3 mars 1865. »

Rancune de femme. — Mme de B. a été conjointe de très-bonne heure à un mari disgracié par la nature, et elle lui a toujours tenu rancune de cette surprise.

Un de ces soirs, à l'instant où ce couple peu uni allait monter en voiture pour se rendre à un raout officiel, les chevaux font mine de s'emporter à la vue du maître.

Et Mme de B. de mettre la tête à la portière en

gourmandant son cocher, avec un accent inimitable :

« Quelle imprudence, Joseph ! Pourtant, je vous avais bien ordonné de ne jamais allumer les lanternes avant que mon mari fût monté. Vous savez que la vue de Monsieur suffit pour effrayer les chevaux. »

Ceci nous remet en mémoire un autre mot de femme peu unie avec son légitime époux. Dieu leur fasse paix à tous deux, car ils sont morts hier. Le bonhomme s'appelait Hivert, et Mme Hivert ne manquait jamais de dire quand on parlait d'âge :

« Pour moi, j'ai trente-six printemps et un hiver de trop. »

Théâtres. — La Comédie-Française joue un petit acte en prose, *l'Œillet blanc*, de MM. Alphonse Daudet et Ernest Mannell. Ce *Mannell* est le pseudonyme de M. Ernest Lépine, ancien secrétaire de M. de Morny, à présent auditeur de seconde classe. M. Lépine croit ne plus pouvoir signer de son vrai nom ses productions dramatiques, même à la Comédie-Française. Peut-être ce scrupule est-il exagéré.

Les Enfants de la Louve sont un gros drame de MM. Théodore Barrière et Victor Séjour, représenté sans trop de succès à la Gaîté. Il y est question de la Rose blanche et de la Rose rouge, d'Édouard IV et de Marguerite d'Anjou, de Glocester et de la Tour de Londres. Voilà la première fois, croyons-nous, que M. Victor Séjour consent à accepter un collaborateur ; il fait d'ailleurs les choses très-galamment pour son début : il cède à M. Barrière la place d'honneur sur l'affiche.

Il paraît certain que Mlle Thérésa va se produire aux Bouffes-Parisiens dans une pièce dont on lui a

pris mesure. Elle n'en continuera pas moins de chanter tous les soirs à l'Alcazar ou aux Champs-Élysées jusqu'à dix heures. A dix heures, une voiture, — peut-être *sa* voiture, qui sait? — la transportera au théâtre. L'étoile des cafés-concerts joue là une partie imprudente. — M-t.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

PSEUDONYMES AU CONCOURS

Quel est le nom de femme qui se cache sous le pseudonyme *Camille Selden?*

Quel est l'auteur anonyme du *Péché de Madeleine* publié dans *la Revue des Deux Mondes?*

Le Figaro, par la plume de M. Jules Claretie, prétend que les lettres de *Colombine* ne sont pas de *Mademoiselle Peyrat.* Il ne suffit pas de dire : « Vous vous trompez. » Il faut le prouver. Nous maintenons.

MUSICIENS

Ernest Reyer, l'auteur de *la Statue*, s'appelle *Ernest Rey.*

GEORGES STERNE. — *M. Lecoq.*

Les Chansons populaires, publiées sous le pseudonyme de *Alain de Pont-Croix*, sont d'un jeune compositeur déjà connu, rédacteur de *la Gazette des Etrangers*, *M. Armand Gouzien.*

GARCIA. — *Garcia* est un nom d'artiste. Le fameux chanteur des Italiens qui le rendit célèbre, père de la Malibran et de Mme Pauline Viardot, s'appelait *Rodriguez.*

Presque tous les artistes du Théâtre-Italien portent des noms pseudonymiques.

L'INTIMÉ. — *M. Alfred Busquet* signait ainsi la chronique parisienne de *la Semaine*, journal illustré fondé vers 1844 et qui disparut en 1852.

Anecdote. — Hier, *M. Philibert Audebrand* s'est battu en duel avec *M. de l'Isle-Adam.*

Les témoins de Philibert Audebrand étaient *MM. Bogdanoff* et *Henri Plassan.*

Ceux de son adversaire *MM. Michael et Alpha.* Le docteur *Maxime Parr* assistait au combat.

L'arrivée d'une escouade de trente autres pseudonymes de Philibert Audebrand arrêta l'effusion du sang.

J. Graham (Salon de 1863). — *M. Arthur Stevens,* frère des deux peintres célèbres, Joseph et Alfred Stevens, lui-même très-connu comme homme de vie artistique et de mœurs élégantes.

Ce Salon a été remarqué, et méritait de l'être. L'auteur y avait très-heureusement intercalé des lettres de peintres de notre temps, qui rendaient compte, tellement quellement, à des amis, de leur sentiment de la nature et de leurs idées sur l'art. En tant qu'écrites par des peintres, ces lettres pouvaient passer pour des chefs-d'œuvre, ce qui arriva.

Les articles de M. Arthur Stevens sur le Salon de 1863 sont du très-petit nombre de ceux à réunir en volume, — et nous ne croyons pas qu'ils l'aient été. — *(Communication.)*

Les Tablettes d'un Sourd-Muet signées : *le Sourd-Muet des boulevarts,* sont de *MM. Constant Laurent fils* et *Frédéric Voisin.*

M. Constant Laurent fils a signé *Laurent Constant* et signe actuellement *L. Constant.*

Autant d'esprit au *Figaro* que le père au *Corsaire.*

Asvell. — Un feuilleton sous ce pseudonyme : *les Mémoires d'un Saltimbanque. Asvell* est l'anagramme de *M. Jules Vallès.*

Minimies. — *M. Charles Desolme,* ex-rédacteur en chef de *l'Europe artiste.*

D'Erquar. — Dans le tome XI de *la France littéraire,* l'article consacré à *M. Quérard,* le savant

bibliographe des *Supercheries littéraires*, est signé : *d'Erquar*, son anagramme.

C'est peut-être le seul pseudonyme que Quérard ne dévoilera pas.

ANONYME. — *M. Louis Lacour* est l'annotateur et le commentateur du volume de Sébastien Mercier, *Paris pendant la Révolution.*

ROBERT STUCY. — Les études publiées sous ce pseudonyme dans *la Nouvelle Revue de Paris* intitulées : *Londres misérable*, *Nathaniel Hawthorne*, sont de *M. A. Vermorel.*

LY'ONELL. — *(L'Art de relever sa robe.)* — *M. Émile Daclin.*

N. B. Le tour de *la Petite Revue* viendra-t-il?

VICTOR LUCIENNES. — Les articles de critique et de philosophie publiés dans *la Presse* sous ce pseudonyme sont de *M. Paul Laffitte.*

JEAN POPULUS. — Pseudonyme de *Jules Viard.*

ACHILLE DE LAUZIÈRES, — MARQUIS DE THÉMINES. — Il a longtemps écrit des articles d'art musical, signés *Aldino Aldini*, pseudonyme qu'il avait pris en Italie où il a publié des romans et des études littéraires fort appréciés.

Plus tard il collabora au *Courrier franco-italien* où il signa *Ralph.*

Maintenant, il signe *M. de Thémines* les articles sur les beaux-arts, et *A. de Lauzières* les articles politiques qu'il publie dans *la Patrie.*

Nous omettons d'autres pseudonymes encore qu'il prit dans différents recueils littéraires. — *(Communication.)*

SUPPLÉMENTS. — En même temps que nous publierons des séries de pseudonymes, nous compléterons ainsi les séries précédentes.

RECTIFICATIONS. — Mlle Thérésa ne s'appelle pas *Thérésa Valladon*, mais *Emma Valladon.*

La chronique théâtrale de *l'Indépendance belge* est de *M. Alexandre de Lavergne.*

Juliette Lamber (dominos féminins) n'est pas un pseudonyme. C'est le nom de jeune fille de *Madame la Messine.*

Ce n'est pas à la suite de la publication du remarquable livre de Proudhon : *De la Justice dans la Révolution*, que cette dame a fait paraître ses idées anti-proudhonniennes, mais, en 1860, à l'époque où Proudhon traitait si rudement M[me] Jenny d'Héricourt, et toutes les dames qui formaient le cénacle de *la Revue* dirigée par M. Fauvety, qui, si la chronique n'est pas menteuse, a travaillé à ladite brochure, ainsi que le savant docteur Lamber, père de M[me] la Messine. (*Petite Revue* du 8 avril.)

Enfin cette dame a publié, en 1859, dans *la Libre Recherche*, un article très-remarquable à propos de l'affaire du petit Mortara. Ch. J.

Un procès à propos d'une vague. — L'exposition de peinture de cette année va donner lieu à un procès en contrefaçon assez curieux. M. F., peintre de marine, recevait, il y a quelques jours, la visite d'un amateur, se disant, lui aussi, peintre de marine. Avec un zèle qui l'honore, M. F. montre à son visiteur, non-seulement toutes les études qu'il venait de rapporter de Bretagne, mais aussi l'esquisse d'un grand tableau de marine qu'il destinait au Salon de 1865. Comme on le comprend, M. D., c'est le nom de l'amateur, loua la peinture de celui qui le recevait si poliment et se retira avec forces félicitations. Le dernier jour de délai donné aux artistes pour apporter leurs toiles au Palais de l'Industrie étant arrivé, M. F. aperçoit M. D. avec un tableau repré-

sentant une vague roulant un noyé sur une plage de Normandie.

— Comment, s'écrie M. F., vous avez fait une vague... c'est la mienne.

— Mais, répond l'amateur, allons donc! lorsque je suis allé chez vous, ma vague était faite... — J'ai pris date à Étretat, et c'est mon concierge qui a posé pour le naufragé.

— C'est ce que nous verrons, crie furieux M. F., passant sa main dans sa grande barbe blonde. Vous auriez dû me dire que vous étiez un amateur sérieux. Peintre amateur ça veut dire qu'on ne sait rien, qu'on ne peint pas. Nous plaiderons.....

Nous tiendrons les lecteurs de *la Petite Revue* au courant de ce procès curieux. — D. P.

Les bons Gascons. — Cette brave Mme Dianous qui invoque, par le prospectus ci-après, le ciel et Dieu pour vendre ses aunes de toiles, est une Gasconne pur-sang. Qu'on en juge!

Mes bons Gascons,

Ce n'est pas en solliciteuse que je viens à vous par des offres de marchandises plus ou moins avantageuses, comme le fait la généralité des négociants. C'est un appel que je viens faire au cœur de mes amis dont je suis fière à bon droit. Vous êtes *si bons et si généreux*, qu'il me suffira de vous faire savoir qu'on cherche à me faire du mal afin de m'empêcher d'organiser les maisons que, *pour vous*, j'ai créées. Aidez-moi à détourner ces orages : avec vous je peux vaincre mes ennemis! Que notre union soit notre force, notre courage nous fera triompher, notre travail *sera béni de Dieu;* et la France entière saura que je suis flattée de ce que la plupart de vous, en

m'honorant de leur confiance, m'ont appelée : *la bonne mère des bons Gascons.* Venez vers moi, *mes enfants*, puisque je ne puis aller au pays, cet hiver, et que je veux vous dire que tant que je vivrai, je ne vous abandonnerai pas :

Je resterai toujours votre bonne mère!

Ve HONORÉ DIANOUS.

Lith. Ad. Aubert, rue de l'Etrieu, 11.

M. Baudelaire, poète de circonstance. — On ne dit pas que M. Baudelaire ait ajouté à l'étranger au bouquet de fleurs maladives (le mot est de lui), qui l'a rendu un si célèbre jardinier toxicographe poétique. Il semble absorbé par la composition du livre déjà annoncé sous le titre exclamatif de *Pauvre Belgique!* Ce livre sera un gros livre, un beau livre, et aussi un livre à surprises, l'auteur ayant étudié son sujet avec des conserves d'une couleur inconnue jusqu'ici.

Par diversion à ce labeur, M. Baudelaire rime bien encore quelquefois, mais alors, comme faisaient nos pères, sans prétention et à la bonne franquette, à propos d'une visite faite, d'une invitation refusée, de l'injustice du public bruxellois envers Mme Boschetti, et de bottes.

Dans ce genre, il ne disputerait pas la palme au divin Loret, oh! non vraiment :

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine,
Comme un, qui, parmi les Papous,
Chercherait son ancienne Athène.

Puisque chez les Topinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous
Dont je suis, chose, hélas! certaine.

Topinambous! Papous! est peut-être excessif. Papous a quelque chose d'un accent moins circonflexe dans la légèreté, s'il est possible.

SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI A NAMUR

Puisque vous allez vers la ville
Qui bien qu'un fort mur l'encastrât,
Défraya la verve servile
Du fameux poète Castrat.

Puisque vous allez en vacances
Goûter un plaisir recherché,
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-Malperché (1),

(Comme je le ferais moi-même)
A dire là bas combien j'aime
Ce tant folâtre Monsieur Rops,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops.

Un peu trop d'effort; le poète lève le grain de sable de l'air dont il lèverait cinquante kilos. Il y a de l'hyperbole à comparer M. Félicien Rops au monument du haut duquel quarante siècles nous contemplent, quoiqu'en vérité, M. Rops soit le seul dessinateur satirique de la génération nouvelle à la taille des Daumier et des Gavarni.

(1) Pseudonyme transparent de M. Poulet-Malassis.

Les Galeries Frascati.—Un nouveau magasin vient de s'ouvrir avec cette enseigne sur le boulevart Montmartre. On y voit des tableaux de Courbet à côté d'un bocal de poissons rouges, etc. Voici l'épigramme qui circule à ce sujet :

Voulez-vous une écumoire,
Une plume, une écritoire,
Un tableau de genre ou d'histoire,
Même un vase à faire... pipi?
Venez, on trouve tout ici.

D. P.

La nouvelle traduction de Shakespeare. — M. Victor Hugo fils vient de terminer sa grande traduction du poète anglais, à laquelle il travaillait depuis plus de dix ans, et nous ne pouvons que le louer de ce magnifique labeur si patiemment soutenu. A cette traduction il y a une préface de Victor Hugo, le vrai, le grand, le père. Cela est fort bien de prendre ainsi son fils par la main et de le présenter au public enveloppé dans sa gloire. Mais était-ce une raison pour... disons le mot, pour *débiner* tous les traducteurs précédents de Shakespeare? Voyez comme est arrangé ce pauvre Letourneur, et vous serez pris de pitié pour lui en entendant Hugo — le Grand — lui prodiguer les épithètes non moins énergiques que peu aimables d'idiot, de stupide, de misérable, etc. — Misérable surtout, voilà un mot qui sonne bien à l'oreille de M. Hugo — le Grand — et cependant avant que M. François-Victor Hugo eût entrepris cette traduction, Shakespeare était connu et admiré en France. Tous ceux qui connaissaient et admiraient déjà ce mâle et rude génie ne savaient cer-

tainement pas l'anglais. Les traductions d'autrefois avaient donc du bon, et M. Hugo — le Grand — nous paraît avoir manqué aux lois du bon goût en écrivant cette préface à un travail que l'on aurait assez apprécié sans elle. — Ly-l.

Une mystification littéraire. — La Belgique est, par excellence, le pays des gaîtés de ce genre.

On se rappelle celle relative à une prétendue bibliothèque d'un comte de Fortsas, laquelle était composée de livres uniques, à vendre dans la ville de Binche. Elle fut colossale : la plupart des libraires et bibliophiles de l'Europe furent pris au piége du catalogue, œuvre d'un érudit facétieux, M. Octave Delepierre.

En voici une autre toute récente, qui ne prendra pas les mêmes proportions, mais qui a sa drôlerie.

Un M. Édouard Grégoir a publié à Anvers, en un gros volume in-8, une *Histoire de l'Orgue.* Pour composer son ouvrage, il avait fait un appel, par circulaire, aux archivistes, marguilliers, etc., par des extraits des pièces confiées à leurs soins, et relatives à son sujet.

Un paléographe en bonne humeur a imaginé là-dessus de fabriquer un extrait de compte en flamand des *premières années du treizième siècle.* Ce compte renferme des détails sur la construction d'un orgue dans la chapelle de Notre-Dame-aux-Rayons, de l'église du village de ***, lequel orgue en remplaçait un autre hors de service, *datant du onzième siècle.* Le facteur était un certain Étienne de Hollebeke, d'Ypres.

La supercherie était sensible, car, d'une part, les

détails techniques de l'extrait se rapportent à une époque relativement moderne; d'autre part, il n'existe pas de comptes flamands antérieurs au quatorzième siècle; enfin l'orthographe flamande dudit extrait est celle du seizième siècle.

Cependant, sans y regarder de si près, — ou plutôt incapable d'y regarder de plus près, — l'auteur a inséré textuellement cet étrange document dans son gros livre, sous ce titre, **Stevin Van Hollebeke,** *facteur d'orgues au seizième siècle,* — en le faisant suivre de considérations sur sa **haute importance!**

Le plus plaisant de l'affaire, c'est que, comme le mystificateur s'était contenté de jeter sa pièce d'érudition narquoise à la boîte d'une station voisine de Louvain, sans la faire précéder d'un nom de lieu, M. Grégoir, voyant sur l'enveloppe le cachet postal de Bierbeck, n'a pas hésité à en conclure que cet orgue fantastique avait été fabriqué au treizième siècle dans ce village du Brabant.

« *Quoniam bestia in foveam cecidit, obruatur.* » — « Puisque la bête est tombée dans le piége, qu'on l'assomme. » C'est Cicéron qui l'a dit.

Le cœur de M. Lorentz mis a nu par lui-même. — La pièce suivante que nous avons sous les yeux en original nous rappelle le temps où Barthélemy se défendait en vers devant les tribunaux, imité, en ce point, par le fameux Destigny (de Caen) :

Heureux qui peut unir la rime à la raison!

Cette pièce est à la fois, comme on va voir, une poésie énergique, une profession de foi, un examen de conscience et la protestation d'un homme de

cœur, contre les excès d'une presse qu'on ne qualifie pas trop sévèrement en la traitant de certaine, disons donc d'une *certaine* presse.

Un des coryphées d'une *certaine* presse y est pris à partie, à la satisfaction, nous osons le croire, de tout le grand parti des honnêtes gens. Que Monselet le railleur soit Monselet le raillé, et tout le grand parti des honnêtes gens est ivre de joie, car rien n'est sacré pour ce sap..., pardon, pour ce Monselet.

Nul n'ignore que M. Lorentz est également célèbre comme peintre de troupiers et comme mystificateur; cependant son nom ne se trouve pas dans Vapereau. Trop souvent Vapereau sommeille. Vapereau se réveillera, peut-être à l'éclat de ces rimes.

A Charles Monselet

Son serviteur très-humble,

A.-J. Lorentz.

Monselet, le sang me démange
D'avoir vu qu'en plein *Figaro* (1)
D'un jugement assez étrange
Tu me chatouilles le garrot.

Et tout franchement je m'étonne
O Monselet, dit le gourmand,
Que ma fort modeste personne
Ait mérité ton châtiment.

Si mon étrangeté te choque,
Lorsque de moi tu ne sais rien,
Que tu me trouverais baroque
Si tu me connaissais très-bien.

(1) Article sur le Divan Le Pelletier, *Figaro* de 1860.

Je te trouve étrange toi-même,
De m'accuser d'étrangeté,
Mais saches au moins ce que j'aime
Puisque tu m'as si bien traité.

J'aime Dieu, j'aime la nature,
Le beau soleil et les beaux champs;
Mais je n'aime point, je te jure,
Les sots, les fats ni les méchants.

Aussi, marchands de toute espèce,
D'amours, de lettres, de beaux-arts,
Malgré l'éclat de leur richesse,
N'éblouissent pas mes regards.

J'aime et je respecte la femme
Autant que j'aime les enfants,
Mais je hais, du fond de mon âme,
Les faux amis, les faux amants.

Et devant les ténors eux-mêmes,
Malgré leurs *uts* si fulgurants,
Et leurs appointements extrêmes,
Je plains les humbles figurants.

En tout je hais le fanatisme
(De tel nom qu'on l'ait déguisé),
Par sottise ou patriotisme,
C'est sot d'être tyranisé.

Aimant la liberté quand même,
La liberté pour tout et tous,
J'entends que l'Empereur lui-même
Soit tout aussi libre que nous.

J'aime les sergents, les gendarmes,
Car je n'aime pas les voleurs;
J'aimerais la gloire des armes,
Si j'en oubliais les douleurs.

Je n'aime pas que la lorette
Qui vend — un bon prix — ses amours,

Soit courtisée en femme honnête
Par ses acquéreurs troubadours.

Je n'aime point que de folie
On me tane d'un air moqueur,
Quand je dis — sans anomalie —
Que la misère... est une erreur.

Mais aussi pour le misérable,
Pour le pauvre mourant de faim,
Si pauvre, moi, je suis sans table!...
Oh!... je ne serai pas sans pain.

J'aime les brillantes étoffes
Autant que je hais l'habit noir,
Les faux dieux, les faux philosophes
Créateurs de tout faux devoir.

J'aime les mères de famille
Tout aussi saintement que Dieu,
Aussi, je plains la pauvre fille
Ouvrière... de mauvais lieu.

Je crois au progrès, aux conquêtes
Du véritable esprit humain,
Ce pourquoi je sais que les bêtes
N'y prêteront jamais la main.

Et telle est ma monomanie,
Que mon orgueil respectueux
Aime les hommes de génie,
Car je sais que tout nous vient d'eux.

Mais quand le génie est despote,
Quand rien n'est bon que son *ego*
Salve, marteau, plume ou calotte,
A tout écho... je crie Hugo!!!

Je sais encor que la fortune,
Déesse de l'antiquité,
Que Scribe traite d'importune,
De nos jours est la liberté.

Mais la capitale du monde
Paris (et pas très-loin encor),
Sans eau !... dans une fange immonde,
Vivait, — comme l'on vit, sans or.

Donc, je voudrais voir des fontaines
Où tout esprit pourrait puiser,
L'argent qu'il faut aux turlutaines
Des fous... fous de civiliser.

Tes bons articles me ravissent
Et je les lis avec ardeur.
Mais ils me choquent, ils m'attristent
Quand ils sont tachés de fadeur.

En un mot, j'aime toute chose
Quand elle est bien, en vérité.
Voilà, Monselet, tout ce qu'ose
Lorentz, dit cette *étrangeté*.

Le mois d'avril et les femmes. — Voici une statistique assez curieuse :

Le mois d'avril, si connu par le fameux poisson mystificateur, est le mois le plus funeste aux femmes célèbres.

Jeanne de Navarre est morte un .	2	avril
Élisabeth, reine d'Angleterre, un .	3	id.
Mlle de Montpensier, un	5	id.
La belle Laure, un	6	id.
Gabrielle d'Estrée, un	7	id.
Mme de Sévigné, un	14	id.
La duchesse de Longueville, un . .	15	id.
Mme de Maintenon, un	15	id.
Mme de Caylus, un	15	id.
Mme de Pompadour, un	15	id.
Judith, reine de France, un . . .	17	id.
Christine, reine de Suède, un . .	19	id.
Diane de Poitiers, un	26	id.

Ne serait-ce pas là le vrai sens du vers fameux :

Desiriit in piscem mulier formosa superne ?

D. P.

Les critiques de détail de *la Vie de César* reproduites dans notre numéro du 15 avril sont traduites d'un article du *Saturday Review*, de Londres, par M. L. Hymans, député belge, qui en a informé ses lecteurs dans la causerie hebdomadaire qu'il fait au journal *l'Étoile belge*.

Saisie d'autographes. — Il n'est bruit dans le monde des curieux que de la saisie, chez un marchand très-connu, de soixante cartons d'autographes provenant du ministère de la guerre. Avis aux amateurs et surtout aux marchands, car il paraîtrait que ledit propriétaire des autographes n'a pas été indemnisé.

AUTOGRAPHES ET LIVRES RARES OU CURIEUX

En vente par *unité*

A LA LIBRAIRIE RENÉ PINCEBOURDE

Autographes à 1 fr. la pièce : A. de Caumont, archéologue ; 4 p. pleines, signées. — Louis Desnoyer, auteur de *Jean-Paul Chopart ;* lettre signée, 2 p. — Violet Le Duc, architecte-archéologue ; 2 p. signées. — Pitre-Chevalier, littérateur ; lettre signée, 1 p. — Mme Simon Candeille, femme de lettres ; billet signé d'initiales. — Alexandre Desgoffe, peintre ; billet signé. — Dutacq, publiciste ; billet signé. — Camille Faix, secrétaire de Louis-Philippe ; billet signé. — Eugène Grangé, dramaturge ; billet signé. — Le général Philippe de Ségur ; billet signé. — Signature du prince de Kaunitz, pièce coupée.

Autographe à 1 fr. 50 c. : Le baron Sylvestre de Sacy, orientaliste ; lettre signée, 1 p. — Gérôme, peintre ; billet spirituel, signé. — E. Renan ; billet signé. — Guernon-Ranville, ministre de Charles X ; billet très-spirituel, signé.

Mme de Souza, lettre au docteur Bieff ; 1 p. signée. — 3 fr.

Suard, littérateur, secrétaire perpétuel de l'Académie française; billet spirituel au marquis de Cubières, signé. — 3 fr.

Frédéric de Schlegel, littérateur allemand, belle lettre de 3 p. signée, datée de 1809. — 4 fr.

Guillaume de Schlegel, belle lettre de 3 p., signée, datée de 1796. — 4 fr.

Henri III, roi de France, signature à une ordonnance de paiement, datée de 1578, parchemin. — 5 fr.

Henri de Bourbon, prince de Condé; quittance autographe signée de sa pension quartier d'octobre 1620, montant à 37,500 livres, curieuse et belle pièce, parchemin. — 12 fr.

Louis XIV, signature à une ordonnance de paiement de 1644. — 5 fr.

Précis historique sur l'arme de l'artillerie, par Louis-Napoléon Bonaparte. Paris, Pagnerre, 1849, in-12 de 68 p. = *Édition originale*. — 2 fr. = *Han d'Islande*, — Seconde édition. Paris, Lecointe et Durey, 1823, 4 vol. in-12 brochés non rognés. C'est la seconde édition originale de ce livre de M. Victor Hugo. Dans les impressions faites depuis, M. Hugo a supprimé la première épigraphe du premier chapitre de son livre empruntée à un poème du général H. (Hugo?) : *la Révolte des Enfers*. — Il est presque impossible de trouver en bon état ce livre de cabinet de lecture. — 12 fr. = *Les Ruines de Paris*, par Monselet. — 2 vol. in-32. — 2 fr. 50. — Non publié en France. = *Les Abbés galants*, par un ancien enfant-de-chœur. In-32.— 1 fr. = *Les Roués innocents*, par Théophile Gautier. Bruxelles, 1846, in-18. — 5 fr. = *Le Mérite des Femmes*, poème, par Gabriel Legouvé, membre de l'Institut national. Paris, Renouard, an XI (1803), in-8, fig. — 8e édition originale, bel ex., grandes marges. — 3 fr. = *Poésies du chevalier de l'Isle*, capitaine de dragons, mort à Paris en 1783. Bruxelles, 1782, in-32. — 4 fr. — Très-rare. = *Œuvres choisies de Boufflers*, précédées d'une notice biographique et littéraire. Paris, 1832, bel in-8, fig., papier vergé. — 4 fr.

Chaque demande doit être accompagnée d'un mandat ou de timbres-poste, et sera expédiée FRANCO.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

PETIT BULLETIN HEBDOMADAIRE, LITTÉRAIRE

ARTISTIQUE ET ANECDOTIQUE

— M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, est nommé sénateur.

Les journaux ont raconté que le 29 avril, jour où sa nomination lui a été annoncée par M. Rouher, ses collaborateurs au *Constitutionnel* lui avaient fait un accueil enthousiaste. Cet accueil eût été le même pour lui dans toute réunion de gens de lettres.

Poète, romancier, historien, biographe, original ou plutôt singulier dans tous les genres où il s'est essayé, M. Sainte-Beuve a été surtout l'éducateur *spirituel* par excellence de ce temps-ci. On a toujours bénéficié de sa pensée, sans qu'il semblât obligatoire de penser comme lui.

— *La Revue des Deux Mondes* publie depuis quelque temps des études sur les États-Unis, signées Langel, qui sont attribuées au comte de Paris.

— *Les Parisiennes*, nouvelle feuille quotidienne à cinq centimes, est rédigée entièrement par des femmes. Ses chroniques sont signées tour à tour des noms des trois Grâces, Aglaé, Thalie, Euphrosine. Ne fût-ce que pour l'amour du grec, on s'abonnerait à ce journal.

— *La Revue de Paris* a bien décidément disparu

de la scène littéraire. Un libraire a acheté 1,800 fr. les exemplaires en magasin de ce recueil qui méritait la longévité.

— Le livre de M. Alfred Sirven, *les Vieux Polissons*, a été saisi. L'auteur et son éditeur sont renvoyés devant la police correctionnelle, sous prévention d'outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs.

— Le procès intenté à M. Maurice Joly pour avoir distribué un volume intitulé : *Dialogue aux Enfers, Montesquieu et Machiavel*, s'est terminé le 28 avril, par sa condamnation à quinze mois de prison et 200 fr. d'amende. Si nous sommes bien informés, ce volume a atteint à Bruxelles un tirage de trois mille exemplaires.

— A partir de la semaine prochaine, le journal *la Rive gauche*, qui a fait tant, — disons mieux, — trop... parler de lui dans ces derniers temps, paraîtra à Bruxelles.

— *L'Africaine* a reçu le baptême de la rampe le 28 avril. Commencé à sept heures et demie, l'opéra de Meyerbeer s'est terminé à une heure du matin. A la fin du spectacle, on a couronné le buste du maître, au son d'un morceau que tous les instruments à cordes exécutent à l'unisson au quatrième acte. La couleur historique, faculté saillante de Meyerbeer, fait défaut à sa dernière œuvre, qui brille d'ailleurs, comme ses aînées, par la science dans l'orchestration et la puissance dans les masses chorales.

— La malignité française a déjà fait plusieurs mots sur *l'Africaine*, pas bien drôles :

« On devrait appeler cet opéra *Fiasco* de Gama,
« c'est un succès *à Naudin*. »

— La comédie de M. Émile de Girardin : *Le Supplice d'une Femme*, a obtenu un vif succès. A la fin de la pièce, l'acteur Regnier est venu annoncer, au grand étonnement du public, que l'auteur désirait garder l'anonyme. On attribue cette détermination à ce que les changements de la pièce ont été faits par M. Dumas fils.

— Le Salon de peinture est ouvert depuis le 1er mai. La commission des récompenses a décerné la grande médaille d'honneur à M. Cabanel, après vingt-huit tours de scrutin entre lui et M. Corot. La médaille d'honneur, dans la section de sculpture, a été donnée à l'unanimité à M. Paul Dubois. Le nombre des œuvres admises cette année au Salon est d'un tiers plus élevé que l'année dernière.

— Il vient de se fonder à Paris une *Société française de numismatique et d'archéologie*. Cette société libre se propose d'encourager, dans chaque département, les collectionneurs de monnaies locales, et de centraliser à Paris tous les documents de nature à intéresser les nombreux adeptes de la science des médailles.

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

SUPPLÉMENTS

LA VIE PARISIENNE

FRANCISQUE S. — *Francisque Sarcey*.
Les intiales J. C. — *Jules Claretie*.

Alfred B. — *Alfred Bougeart*, auteur de *Danton* et de *Marat*, a publié une série de maximes et de pensées sous le titre : *Observations.*

Halbeer. — *Albert Delasalle*, qui signe la Chronique musicale du *Monde illustré.*

Émile V. — *Émile Villars*, auteur de *la Question des Biches.* — De la prose élégante, des vers charmants.

Un Spahis. — Tour à tour marin et spahis, après avoir fait le tour du monde et séjourné dix ans en Afrique, *Ernest Razoua* est venu planter sa tente à Paris, jeune encore. Il a publié sous ce pseudonyme, et sous son nom au *Jockey*, une série d'articles militaires très-originale et fort remarquée.

Denis Dupuy. — Émile L. — Sous le pseudonyme de Denis Dupuy, *Emile Lamé*, auteur de *Julien l'Apostat*, a publié des articles et des nouvelles d'une finesse exquise. Emile Lamé a été enlevé aux lettres au début de sa carrière. Tous ceux qui l'ont connu ont gardé de lui le plus cher souvenir, ceux qui l'ont lu regretteront un des écrivains les plus charmants de la jeune génération littéraire.

Manuel. — Une scène dialoguée : *Un peu d'ambition*, publiée dernièrement sous ce pseudonyme, est de *M. Ernest Lépine*, autrefois secrétaire de M. le duc de Morny, actuellement auditeur à la Cour des Comptes.

Henri Rochefort, dans un Courrier de Paris du *Figaro*, a plaidé avec indépendance la cause des lettres, en protestant contre le pseudonyme de M. Ernest Lépine sur l'affiche de la Comédie-Française, et contre les scrupules mondains en matière de littérature.

Un article de *la Petite Revue*, signé M-t, signale ce pseudonyme : « M. Lépine croit ne plus pouvoir « signer de son vrai nom ses productions dramati- « ques. Peut-être ce scrupule est-il exagéré. »

Trafalgar. — Le moment est favorable pour glis-

ser que deux articles du *Figaro : Tablettes d'un Fou*, signées *Trafalgar*, sont de *Ch. Monselet* (M-t). — *La Petite Revue* le compte avec orgueil en tête de son état-major.

Daniel. — *Félix Mornand*, nom trop connu pour entrer dans une énumération.

Christophe. — XX. — Les Compte rendus de théâtre signés *Christophe* et divers articles signés *XX* sont de *M. le baron Th. D....es.*

G. — Les articles signés de cette initiale sont de *Gustave Droz*, le *Z* longtemps mystérieux de *la Vie parisienne.*

Albéric Second l'a fait naître d'un fils de peintre, membre de l'Institut. Nous croyons savoir que son père est sculpteur.

R. N. — Il a paru deux articles sous ces initiales : une satire, *Révision de la Carte du Tendre*, et une pièce de vers, *le Confiteor de Frou-Frou.* Ils sont de *Madame Raoul de Navery (Madame David).*

Voici quelques notes sur sa personnalité littéraire :

Raoul de Navery est née près de Mi-Voie, où se dresse la colonne des Trente. Elle fut élevée au couvent. Restée libre à l'âge de dix-neuf ans, après une union qui dura deux années, elle commença dès lors à se livrer à son goût pour l'étude. Après avoir voyagé en Allemagne, Espagne, Italie, Russie et Danemarck, elle passa encore deux ans au couvent, et revint à Paris où elle publia deux volumes signés *Marie David : la Crèche et la Croix, Souvenirs du pensionnat*, qui furent son début dans la littérature.

Dès lors elle signa ses ouvrages Raoul de Navery. Elle emprunta ce prénom de Raoul à son grand-père maternel, avocat au Parlement de Bretagne, puis au Parlement de Paris, le vicomte des Essarts.

Elle a signé de nombreux articles du pseudonyme de *Louis Manuel.*

Outre les deux volumes ci-dessus mentionnés, Raoul de Navery a publié de nombreux ouvrages dont nous donnerons la nomenclature dans un travail plus complet, entre autres *le Bonheur dans le mariage.*

Elle a collaboré à *la Patrie, la France, la Revue de Paris, la Gazette des Etrangers*, etc., etc., et dirige *les Veillées chrétiennes illustrées.*

Mme Raoul de Navery a en portefeuille un volume de *nouvelles poésies.*

M. — Tous les dessins et les articles signés de cette initiale sont dus à la plume de *Marcelin*.

Nous croyions terminer par son nom cette galerie, quand un pseudonyme royal vient de surgir :

THILDA,

au bas d'un fragment intitulé : *Un Bout de lettre*. Quelques lignes, signées M, annoncent que, cette année, le *Salon* de *la Vie parisienne* sera écrit avec une plume d'aigle, taillée par l'artiste que *le Marquis de Villemer* appelle : *la Bonne Princesse*.

Les lecteurs de *la Petite Revue* n'avaient pas, d'ailleurs, besoin de ces explications, et ce serait leur faire injure que de souligner un pseudonyme qui a l'éclat, la sonorité et la transparence du cristal.

NAIN JAUNE

NÉRESTAN. — *Nérée-Désarbres*, ancien secrétaire de la direction de l'Opéra.

L'INCONNU. — (Pavillon neutre.) Il a paru, sous ce pseudonyme, des séries théâtrales dues à la plume de *MM. Alphonse Royer*, *Théodore de Langeac*, *Paul Mahalin*, *Jules Prével* et *Victor Koning*. (Indications du *Figaro-Programme*.)

La première de ces séries a été réunie en volume sous ce titre : *La Comédie-Française* jugée par *un Témoin de ses fautes*. Elle est de *Théodore de Banville*.

XXX. — Les Tablettes de *la Revue de Paris* signées de ce triple incognito étaient de *MM. Fages*, *Paulo* et *Philibert Audebrand*, qui aujourd'hui les signe seul dans *le Nain jaune*.

L'ARTISTE

LÉON CHARDIN. — Les articles d'art publiés sous ce pseudonyme sont de *MM. Charles Coligny* et *Emile Cantrel*.

Hérand. — *M. Hérand*, qui a signé un certain nombre d'articles d'art, de comptes rendus de ventes ou d'expositions de céramique dans le journal *l'Artiste*, est *M. Jules Troubat*, secrétaire de M. Sainte-Beuve aujourd'hui sénateur.

Pierre Dax. — (Chronique.) Pavillon neutre.

Lord Pilgrim. — Avant *Arsène Houssaye, Gérard de Nerval* a écrit à *l'Artiste* sous ce pseudonyme.

UNIVERSEL

Le Cavalier Jonas. — *Jules Janin.*

Il faut ajouter aussi le nom de *Léon Gozlan.*

UNIVERS ILLUSTRÉ

Gérôme. — *Albert Wolf.*

Il faut ajouter le nom de *M. Félix.*

GAZETTE DES ÉTRANGERS

M. d'Arpantigny, rédacteur de *la Gazette des Étrangers* et du *Moniteur artistique*, n'a rien de commun avec le capitaine d'Arpentigny, auteur d'études sur la *chiromancie*. C'est, comme on l'a déjà dit dans *la Petite Revue*, M. Lecoq, ancien rédacteur du *Journal de Rouen*, fondé par MM. Veuillot, Dupanloup, Gaume, etc.

FIGARO-PROGRAMME

Joseph Passepartout. — *MM. Jules Prével* et *Émile Cardon.*

Polichinelle. — *(Mes Petits Secrets.) Victor Koning.*

LE PAPILLON

Dans *le Papillon*, dirigé par Mme Olympe Audouard :

Snor-Luce. — *Louis Enault.*

Tire-Cuir. — *Mademoiselle Jenny Sabatier* a publié des poésies sous cet étrange pseudonyme.

JOURNAUX POLITIQUES

SIÈCLE

PEREGRINUS. — *M. Edmond Texier.*

COURRIER DE PARIS

WELLER. — (Correspondance anglaise). *M. Louis Blanc.*

DOMINOS FÉMININS

A la suite de la revendication judiciaire de M. Adolphe Sax, *Madame Marie Sax*, dont le nom est *Marie Sasse*, a ajouté un E à son nom d'artiste : *Marie Saxe.*

Pourvu maintenant que l'Allemagne ne réclame pas.

RECTIFICATIONS. — Nous avons dit (nº 74) que Victor Hugo signait, dans *le Conservateur littéraire* (1819 et non 1849, — erreur d'imprimerie), du pseudonyme de *Victor d'Auverney*, personnage de *Han d'Islande*. C'est *Bug-Jargal* que nous avons voulu dire.

Dans l'article consacré au *Marquis de Villemer* (nº 70), une erreur nous a fait dire que les articles signés C. Y. ne devaient pas être attribués à Charles Yriarte. Les articles signés (C-Y) sont de Champfleury. Les initiales C. Y., sans trait d'union, sont celles de Charles Yriarte, qui a signé d'un simple Y (1) *Frou-Frou la Parisienne* et d'un ? *la Princesse Ustuberlukoff.*

Ch. J.

(1) Gustave Droz a également signé des articles Y.

Notes biographiques sur M. A. Rogeard. — Les quelques lignes de notre numéro du 8 avril, sur ce pamphlétaire, nous ont valu de nombreux reproches.

Entre autres, celui ci :

« Que l'homme condamné et en exil avait droit à des égards de toute sorte, et, par conséquent dire que M. Rogeard avait le visage bourgeonné—comme Mirabeau, — n'était pas décent. »

O critiques plus dégoûtés que Sophie, marquise de Monnier, nous voudrions être Commerson et vous dire :

« Il faut autre chose que des pustules pour empêcher l'entrelacement des myrtes de l'alcôve aux épines de la police correctionnelle! »

Oui, M. Rogeard est pour nous un cas réservé, mais en tant que politique seulement.

De même que nous avons parlé naguère de la personne physique de l'écrivain avec une liberté entière, nous allons donner aujourd'hui sur sa vie professorale, littéraire et politique, quelques notes d'une impartialité déterminée.

Nous pouvons garantir l'exactitude de ces notes. Nous les devons à un de ces biographes convaincus qui, le lendemain du jour où un homme s'est singularisé, arrivent à sa porte, à droite, pour compléter leurs renseignements patiemment accumulés, — cependant qu'à la gauche s'allonge et frétille la queue impatiente des photographes surexcités.

Rogeard (Louis-Auguste) est né le 25 avril 1820, à Chartres (Eure-et-Loir). Il a été à l'École normale en 1840 et 1841, puis professeur successivement à Obernai (Bas-Rhin), Libourne (Gi-

ronde), Blaye (Gironde), Angoulême (Charente), Brives (Corrèze et Pau (Basses-Pyrénées),

M. Rogeard professeur

A Obernai (1842), M. Rogeard refusant d'aller à la messe, le recteur lui fit demander un congé de six mois.

A Blaye (1844), il connut particulièrement M. Haussmann, aujourd'hui préfet de la Seine, alors sous-préfet. Ce fut par sa protection qu'il passa, au collége de Blaye, de quatrième en rhétorique.

1846-1848. — Professeur de troisième à Angoulême, M. Rogeard se permit des observations contre l'emploi que Mgr Regnier, actuellement archevêque de Cambrai, faisait du produit des quêtes pour les pauvres. Cela le fit mal noter.

En 1849, il passa une année de congé à Paris, y prit part à des manifestations, signa des pétitions révolutionnaires.

Les notes défavorables s'étant accumulées contre lui au ministère, à l'expiration de son congé, M. Rogeard fut envoyé, en disgrâce, professeur de quatrième à Brives-la-Gaillarde, où il ne resta que trois mois, grâce à la protection de M. Guillemin, recteur dans la Corrèze.

En 1849, 1850 et 1851, il professa la troisième à Pau.

Quatre mois après le coup d'État, il fut démissionnaire pour refus de serment.

M. Rogeard, revenu à Paris, a depuis été successivement précepteur en Angleterre, pendant cinq mois, dans une famille du comté de Kent, précepteur à Paris pendant deux ans, puis professeur libre.

Journaux et écrits où M. Rogeard a donné des articles

1853. — Dans *l'Avenir*, une étude *Du rôle de la littérature dans les sociétés*.

1861. — Dans *la Jeunesse*, journal littéraire du quartier latin : *les Deux Bouillet*, étude comparative de la première et dernière édition de Bouillet, celle-ci corrigée et approuvée par l'Index.

1862. — Dans *le Travail*, journal littéraire du quartier latin : *la Jeunesse de l'Esprit*, satire contre ceux qui jeunes sont révolu-

tionnaires, et changent ensuite d'opinion; — *l'Esprit mystique*, contre l'esprit religieux opposé à l'esprit scientifique,

1863. — Dans *la Réforme littéraire : Encore M. About*, fantaisie satirique à propos de *Gaëtana*; — *Catherine II et M. Sainte-Beuve*, contre la critique que venait de faire M. Sainte-Beuve, des *Mémoires de Catherine*, publiés par Hertzen; — *Projet d'un Congrès universel des sciences morales*. Idée d'une assemblée libre où l'on discuterait les questions morales, critique des congrès actuels patronés par les gouvernements. Le congrès conçu par M. Rogeard devait être une sorte de protection permanente de la science indépendante contre la science officielle.

1864. — Dans *le Phare de la Loire* : *la Démocratie maculée*, réponse à une attaque de *l'Opinion nationale* sur la question des concessions politiques du journalisme contemporain.

1865. — Dans *la Rive gauche*, journal du quartier latin : *les Mots de César*, deux articles; — *les Propos de Labienus*.

Livres et brochures publiés par M. Rogeard

Pauvre France ! 1862, petit volume de poésies.

L'Abstention, brochure pour l'abstention aux élections de 1863. Elle a été imprimée à l'étranger.

Cours de versions latines, 1864, chez Hachette. Ce recueil de morceaux choisis a été très-favorablement apprécié dans les journaux d'instruction publique, entre autres par M. Saint-Marc Girardin.

M. Rogeard préparait, au moment où il a dû quitter la France, une traduction de *la Vie du second César*, par Sinclaire, historien philosophe allemand du dix-huitième siècle, membre de l'Académie d'Iéna. Ce travail a été écrit en latin, la traduction doit paraître avec une préface et des notes.

Procès de M. Rogeard

1855. — Arrêté en février pour les troubles de la Sorbonne, au cours de M. Nisard, sous la prévention d'outrages à un fonctionnaire public, M. Rogeard fut condamné, lui quinzième, à six mois de prison, réduits en appel à quatre mois. Le jugement d'appel ayant été cassé, il fut jugé à Rouen en dernier ressort, et

acquitté. MM. Andral, Bethmont, Hérold, Émile Ollivier, l'avaient successivement assisté dans ces quatre jugements.

1856. — Arrêté en février chez lui, la nuit, sous la prévention de société secrète, conjointement avec MM. Lefort, A. Morin, etc., M. Rogeard resta trente jours au secret à Mazas. Il y eut ordonnance de non-lieu.

1865. — Condamnation des *Propos de Labienus*.

AUTOGRAPHES CURIEUX ET INÉDITS EXTRAITS D'UN ALBUM

Suite de la série de notre numéro du 14 janvier dernier.

L'ŒIL DE FOURRIER

Air de la Sentinelle

Le grand Fourrier, fourrant son nez partout,
Et de Dieu même improuvant la sagesse,
Dit qu'une queue avec un œil au bout
Doit un beau jour compléter notre espèce.
    Le bon Dieu, sans être savant,
    Fit tout d'une sage manière,
    Car c'est pour marcher en avant
    Que l'homme a deux yeux par devant
    Et qu'il n'en a pas par derrière,
        Par derrière.

Antoine Clesse.

Février 1859.

I

Un mari sage
Est en voyage;
Il se prépare à revenir.
La prévoyance,
La bienséance
Lui font un devoir d'avertir.

Sa femme est prête
Et se fait fête
De le recevoir tendrement.
Et voilà comme
Un galant homme
Évite tout désagrément.

II

Si par mégarde
Il se hasarde
A rentrer chez lui tout à coup.
Il est le maître,
Mais c'est peut-être
Imprudent et de mauvais goût,
Car il s'expose
A... triste chose.
Rentrer dans un mauvais moment.
Et voilà comme
Un galant homme
Éprouve du désagrément.

Ludovic Halévy (*la Belle Hélène*).

Le goût des livres — nécessité; le goût des autographes — luxe; le goût des albums — superflu que devraient atteindre les lois somptuaires. Je propose au fisc de frapper chaque feuille d'album d'un timbre proportionnel au mérite et à la renommée des signataires. Et si l'excellent Théo préside un jour le jury de répartition, que de centimes additionnels dans ce nouveau chapitre des recettes de l'État.

Louis Lacour.

Chères fleurs! à vous du moins le riche et le pauvre sont indifférents. Que vous naissiez dans la demeure des rois ou près du chaume de l'indigent, votre parfum est le même pour tous!

E. Mestépès (*Christophe Colomb*, prologue).

On a souvent reproché à la France d'être une nation de Don Quichottes, tant mieux; ce reproche est une gloire. La famille du vieux chevalier est une famille noble après tout, elle a deux mille ans de sacrifice derrière elle. Un des aïeux de Don Quichotte s'appelait Caton, un autre Colomb, un autre Galilée, et ses petits-fils marchaient pieds nus à la frontière au seul nom de la patrie, ses petits-fils, les volontaires de 92!

JULES CLARETIE (*Souvenirs d'une conférence*).

. . . . Il n'est que le poète
Pour pénétrer au cœur de la création,
Et pour dire au mortel : Voici ta mission!
Aussi quand tout se rompt sous le pas de la vie,
Quand la vile fortune, aux méchants asservie,
Paraît narguer les bons et prouver que le sort
Ne connaît, ici-bas, que le droit du plus fort,
Le poète vengeur se lève et prend la lyre.
Il a vu l'infini, la nuit dans son délire
Un baiser l'a brûlé, quand il fut endormi.
Son âme a tressailli, ses lèvres ont frémi!
Le feu s'est infiltré goutte à goutte en ses veines,
Il est gonflé de Dieu, ses fibres en sont pleines,
Son chant libérateur touche au ciel en ses bonds
Et retentit de haut, par les vaux et les monts.
Les puissants et les grands, à sa voix cadencée
Tremblent dans leurs palais, vaincus, par la pensée.
Les pauvres innocents, par les riches volés,
Dans tous ses chants d'amour, se trouvent consolés.
La veuve et l'orphelin, courbés par la souffrance,
Voient poindre à l'horizon le jour de délivrance.
Puis d'un accent plus calme et d'un ton de langueur,
Une larme dans l'œil et plongeant dans son cœur,
Il attendrit son luth, dont il change la gamme
Et se fond de douleur, au doux nom d'une femme.

ALEXANDRE WEILL.

Vouloir contenter l'univers
Est folie; il faut que l'on glose,
L'un me dit : Faites de la prose; —
L'autre me dit : Faites des vers. —
J'aurais bien dû faire autre chose!

P.-J. BARBIER.

Je dis en sortant à mon portier : Si on venait me chercher pour être roi de France, vous direz que je ne rentrerai pas de la journée.

H. DE VILLEMESSANT.

Une carte de visite. — Dès que l'on possède un grade ou un titre quelconque, on aime assez généralement à l'étaler pompeusement sur ses cartes de visite. Cette manie peut atteindre aussi bien les bacheliers ès-lettres ou ès-sciences que les garçons coiffeurs. On peut en juger par la carte suivante, laquelle nous est tombée par hasard entre les mains et dont nous garantissons la parfaite authenticité :

LÉON HUGOT

PROFESSEUR DE COIFFURE

Collaborateur du *Moniteur de la Coiffure*

rue de Larochefoucauld, 43.

Deux mots de la semaine. — Une grande dame aux dents jaunes, coquette incorrigible qui fut jolie, dit la légende, alors qu'elle était vertueuse, s'obstine, malgré tout, à se croire la plus belle d'entre les belles. Apercevant un soir dans le monde M. de R***, gentilhomme d'un esprit quelquefois un peu vif et jadis le plus séduisant des cavaliers :

— Oh! très-cher, lui dit-elle, comme vos cheveux blanchissent!

— Hélas! lui répondit M. de R*** avec un charmant sourire, ils étaient noirs quand vos dents étaient blanches.

Mme X. avait eu autrefois pour M. de M***, homme politique distingué, certaines complaisances, et comme un jour on vantait devant elle l'énergie et le courage avec lesquels M. de M*** avait toujours soutenu ses opinions politiques :

— Oh! ne parlez pas ainsi, s'écria-t-elle, je l'ai vu tour à tour royaliste, légitimiste, bourbonien, républicain, impérialiste, jacobin, et enfin je l'ai vu sans... culotte. — F. M.

Le 14 mai courant expire l'abonnement du premier semestre de la troisième année de notre petit recueil. Nous prions nos abonnés de bien vouloir nous en demander le renouvellement au plus tôt, afin d'éviter des interruptions dans le service.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15

ANONYMES ET PSEUDONYMES (suite)

Emile Colombey s'appelle *Émile Laurent*, né à *Colombey (Meurthe)*, secrétaire des archives du Corps législatif.

M. Colombey a signé de ce nom plusieurs volumes d'histoire littéraire, des articles de revue, des compilations judicieuses et d'un goût délicat publiées dans la collection Hetzel : *les Duels célèbres*, *l'Esprit au théâtre*, *les Originaux de la dernière heure*, etc.

George Bell. — Son nom est *George Belz.* Il a changé la dernière lettre en *l* pour donner plus d'harmonie à ce nom d'origine basque.

G. B—O. D. — Les frères **Gébéodé** (G. B—O. D.), à qui les bibliophiles doivent de savantes dissertations et des réimpressions de livres introuvables, sont de *MM. Gustave Brunet* (de Bordeaux) et *Octave Delepierre.*

Judex. — Dicastes. — Sous le pseudonyme de *Judex*, *M. Galimard* loua ses tableaux dans les comptes rendus du Salon de *la Patrie.* Sous le pseudonyme de *Dicastes*, il admira, dans les petits journaux d'art, ses tableaux et les appréciations du critique *Judex.*

Marquise d'Ormsay. — *Madame la marquise de Mannoury* a signé de ce pseudonyme des courriers de Paris dans quelques publications.

Charles Mozan. — *M. Knopflin.* — Divers travaux sur *l'Assistance publique.* Une pièce : *l'Espion de la Reine.*

De Vaimar. — Sous ce pseudonyme, *M. Gustave Marx* a publié : *le Code et la Grammaire de l'amour.*

MUSICIENS

Théodore Ritter. — Pianiste très-connu, s'appelle *Bonnet*. Il a fait jouer à l'Opéra-Comique *Marianne*, livret de *Jules Prével*.

Henri d'Aubel. — *M. Henri Lebeau* (anagramme).

DESSINATEURS

Bertall. — Le célèbre dessinateur s'appelle *Albert d'Arnoult*. *Bertall* est l'anagramme renversé de son prénom. C'est Balzac qui, paraît-il, l'a engagé à prendre ce pseudonyme pour des raisons de famille.

COMÉDIENS ET CHANTEURS

(NOMS DE THÉATRE)

Dormeuil. — *M. Dormeuil* qui, après avoir été comédien, comme *M. Montigny*, a dirigé longtemps le *Palais-Royal*, puis fut un des triumvirs du *Vaudeville*, s'appelle *Contat des Fontaines*.

OPÉRA

Belval. — *M. Gaffiot.*

ITALIENS

Mlle Cambardi. — *Mademoiselle Chambart*. Elle a épousé *M. Badoche*.

Morini. — *M. Schumpf.*

Mlle Trebelli. — *Mademoiselle Gillebert.*

OPÉRA-COMIQUE

Marie Cabel. — Le nom de Marie Cabel est *Marie Dreullette*. Elle a épousé *M. Georges Cabu*.

ODÉON

Villeray. — *M. Ernest de Rhéville* (anagramme renversé).

GYMNASE

Delval. — *M. d'Aubigny.*

Ch. J.

Encore la question des Œuvres complètes d'Alfred de Musset. — Nous passons condamnation sur la typographie des *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*, éditées par M. Charpentier. Qu'il ait plu à ce bibliophile, à décorer, ou non, de donner une édition de lutrin d'un poète à lire d'une main légère, cela le regarde; mais enfin sera-t-elle vraiment complète, cette édition? Nous voyons bien sur le prospectus une division des volumes par matières, mais la table des matières de chaque volume nous ne la voyons pas. Au surplus, pour en finir avec cette question d'Alfred de Musset complet, voici la liste des morceaux, prose et poésie, non réimprimées jusqu'à aujourd'hui dans ses œuvres. Elle servira de *memento* aux amateurs, et la propriété de M. Charpentier n'est pas perpétuelle.

PROSE

L'Anglais mangeur d'opium, brochure signée A. D. M. Chez Mame et Delaunay-Vallée, 1828.

Le Tableau d'église; Revue de Paris, t. XVIII, numéro de septembre 1830.

Préface des *Contes d'Espagne et d'Italie*, 1 vol., chez Levavasseur et Urbain Canel, 1830.

Sur Victor Hugo. feuilletons critiques, 183., dans *le Temps*. Ils n'ont pu encore être retrouvés, faute d'une collection complète du *Temps*.

Préface du *Spectacle dans un fauteuil*, 2e livraison, prose, 2 vol., 1833.

Un Mot sur l'art moderne, dans *la Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1833.

Salon de 1836, — dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1836.

De la Tragédie, à propos des débuts de Mademoiselle Rachel dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1838.

Bajazet. — Mademoiselle Rachel, dans *la Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1838.

Concert de Mademoiselle Garcia, dans *la Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1839.

Théâtre-Italien. Débuts de Mademoiselle Garcia. — Revue des Deux Mondes du 1er novembre 1839.

Les Frères Van Buck (nouvelle, avec une lettre), *Constitutionnel* du 27 juillet 1844.

Discours de réception à l'Académie française, Didot, 1852.

Discours prononcé au Havre pour l'inauguration des statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, le 9 *août* 1852, dans le *Recueil dès discours de l'Académie*, 1850-59, chez Didot.

Une nouvelle (?) dans *la Gazette de la Noblesse*, n° 1, octobre 1856.

PROVERBES

La Matinée de Don Juan, dans *la France littéraire* de décembre 1833.

Faire sans dire, dans *le Dodécaton*, ou *Livre des Douze*, 2 vol., 1836.

L'Habit vert, brochure, 1849. — Ce proverbe n'est autre que *la Montre*, annoncée successivement dans *la Revue des Deux Mondes* et *le Constitutionnel*. Il fut terminé et retouché par Emile Augier.

POÉSIES

Derniers moments de François I (réimprimé dans *le Monde dramatique* et dans *l'Artiste*, sous le titre *d'Ango). — Keepsake français*, chez Giraldon. — Bovinet, 2e année, 1831.

Le 3 *mai* 1814, dans *le Magasin de Librairie* du 10 décembre 1859 (la pièce est datée de 1831).

Le Songe du Reviewer, donné par fragments dans *la Revue anecdotique* du 15 août 1857. — Date de 1833.

On ne badine pas avec l'amour. — Introduction en vers, 1834. — *Revue nationale* du 25 novembre 1861.

Impromptu, dans *la Revue nationale* du 25 novembre 1861.

La Loi sur la Presse. — Revue des Deux Mondes du 1er septembre 1835.

Sur une Morte, dans *la Revue des Deux Mondes* de 1842, 1er octobre. — Voir relativement à cette pièce l'article de Philibert Audebrand sur Chandesaigues, dans *la Revue de Paris* du 16 février dernier. Il y donne la raison qui détourna Musset de la réunir à ses œuvres.

Sur l'album de Mademoiselle Taglioni, dans *la Presse* du 24 octobre 1858.

A Mademoiselle Anaïs, dédicace du proverbe de *Louison*, première édition de cette pièce, chez Charpentier, 1849.

Le Chant des Amis, cantate pour Lille, dans *le Pays* du 23 juin 1852.

Promenade au Jardin des Plantes, 1852, dans *le Monde illustré* du 9 mai 1857.

Quatrain à Augustine Brohan, dans l'album Offenbach, 1855. — Se vendait au *Ménestrel*, rue Vivienne.

Venise, variantes pour la musique de Charles Gounod, chez Choudens, rue Saint-Honoré.

L'Académie française, publiée dans *la Revue anecdotique*, 185., moins une strophe relative à M. Hugo, reproduite dans *le Parnasse satirique du dix-neuvième siècle*, 1863.

A une Muse, publiée dans *le Figaro*, n° 84, 1855. — Reproduite sans atténuation dans *le Parnasse satirique du dix-neuvième siècle*, 1863.

Les notes suivantes se rattachent au sujet qui nous occupe.

Le Voyage où il vous plaira, signé A. de Musset et Stahl (Hetzel), est de ce dernier écrivain, moins un sonnet reproduit depuis dans les poésies de Musset.

Denise, nouvelle de M. Paul de Musset, a été attribuée à tort à son frère dans diverses réimpressions de journaux reproducteurs.

La première version en *deux* actes de *la Quenouille de Barberine* (*Revue des Deux Mondes* du 1er août 1835) est absolument différente de celle qui vient d'être publiée, *sans variantes*, dans le premier vo-

lume des œuvres *dites* complètes. Nous sommes obligé de constater, contre *l'assertion* de M. Paul de Musset, que deux scènes entières sont *supprimées*. Il fallait faire suivre le titre de *Œuvres complètes* de la restriction *et expurgées*.

Enfin, comment dans une édition annoncée comme *définitive* autant que complète, se fait-il qu'on intervertisse l'ordre chronologique en mettant à la fin de ce premier volume *Barberine*, publiée en 1835, alors qu'on devait donner *Lorenzaccio*, paru en 1834 dans la première édition du *Spectacle dans un fauteuil?* C'était même dans cette édition la seule pièce inédite, toutes les autres ayant paru déjà dans les *Revues de Paris* et *des Deux Mondes*. — Ceci nous rappelle qu'on a parlé cet hiver de la représentation de *Lorenzaccio* à l'Odéon. Faut-il trouver la cause de cette interversion dans une question d'intérêt matériel? Il nous répugne de le supposer.

M. Baudelaire, poète de circonstance (suite et fin). — Aux pièces publiées dans notre avant-dernier numéro, nous pouvons ajouter aujourd'hui, le sonnet vengeur de Mme Boschetti, peu goûtée des Bruxellois, dignes en cela du dernier supplice :

A MADEMOISELLE AMINA BOSCHETTI

Amina bondit, fuit, puis voltige, et sourit.
Le Welche dit : — Tout ça, pour moi, c'est du pràcrit :
Je ne connais, en fait de nymphes bocagères,
Que celles de Montagne-aux-Herbes-Potagères (1). »

(1) Rue de Bruxelles bien connue.

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,
Amina verse à flots le délire et l'esprit.
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères!
Mon épouse n'a pas ces allures légères. »

Vous ignoriez, sylphide au regard triomphant,
Qui voulez enseigner le rire à l'éléphant,
Au hibou la gaîté, la valse à la cigogne,

Que sur la grâce en feu le Welche crie « Haro! »
Et que le doux Bacchus lui versant le bourgogne,
Le monstre répondrait : « J'aime mieux le faro. »

Dans les deux derniers vers l'indignation du poète s'élève jusqu'à la vertu de la diffamation. Il faut dire que la Belgique a les meilleures caves du monde, spécialement en bourgogne. La question œnophile est dominante en ce pays, comme consommation; si bien que lorsqu'on rencontre un Belge abîmé dans une de ces douleurs bibliques qui ne veulent pas être consolées, il est inutile de l'interroger, on sait de quoi il s'agit : ses 54 ou ses 46 sont malades.

Théâtres. — Le Grand-Théâtre-Parisien, situé au delà de la Bastille, et dont les représentations sont à chaque instant troublées par les sifflements... du chemin de fer, va passer, prétend-on, aux mains de M. Alexandre Dumas père. Ce ne sont plus seulement des lectures qu'il veut y donner; c'est son répertoire presque tout entier qu'il aurait l'intention d'y faire reprendre. On commencerait par *Antony.* Il ne manque qu'une troupe; mais est-ce que cela arrête un homme tel que les président de la Société des Sauveteurs de Naples?

L'Ambigu joue *la Voleuse d'enfants*, un drame où

sont mises toutes les ficelles dehors, comme des voiles. Une scène d'ivresse est remarquablement jouée par Mme Marie Laurent. Nous ne sommes pas des enthousiastes, nous, à *la Petite Revue;* on peut nous croire.

La légende du *Supplice d'une Femme* promet de devenir la chose la plus divertissante du monde. La pièce a paru imprimée, avec une préface de M. Émile de Girardin. Le fameux publiciste est très-mécontent de son succès. « Le succès, dit-il, est une idolâtrie que je n'ai pas. »

Il tombe à bras raccourcis sur son collaborateur, que tout le monde sait être le fils Dumas. « Au lieu, dit-il, de se borner à des coupures et à des remaniements de scènes, conditions restreintes dans lesquelles j'avais accepté l'offre de son concours, le collaborateur *qui ne peut se nommer et que je ne puis nommer*, mit trois semaines à faire rentrer dans le moule usé de la vérité factice les personnages dont j'avais demandé l'empreinte au moule toujours neuf de la vérité humaine. »

Trois semaines! voilà ce qui passe M. de Girardin, lui qui n'a mis que trois matinées à écrire le drame primitif. Ces jeunes gens sont d'une lenteur!

On lit de bonnes phrases dans la préface du *Supplice d'une Femme*, celle-ci entre autres : « Il y a longtemps que je n'ai plus l'âge où les illusions que je caraissais *me le rendaient* en me portant mollement sur leurs ailes pendant des heures entières. »

Naturellement, la lettre datée de Hauteville-House ne s'est pas fait attendre. Il n'y a pas de bonne fête sans lettre de M. Victor Hugo. « Votre succès est

éclatant, écrit-il à M. Émile de Girardin. J'en suis heureux. Je le contre-signe. »

Bon! les voilà trois, maintenant! — M-t.

PETIT BULLETIN HEBDOMADAIRE, LITTÉRAIRE

ARTISTIQUE ET ANECDOTIQUE

La nomination de M. Sainte-Beuve au Sénat a donné lieu dans les correspondances françaises à l'étranger à diverses considérations qui se réfèrent toutes à ces deux principales : qu'elle était attendue depuis longtemps, et qu'elle ne coïncide pas avec un article de cet écrivain sur *la Vie de César*. En outre, quelques pauvres diables de gens de lettres, plus en règle, sans doute, avec l'état civil qu'avec la postérité, ont jugé bon de regretter que cette dignité ne fût pas attribuée à un auteur, père de famille, et que M. Sainte-Beuve semblat décidé à continuer d'écrire, quoique sénateur. Ne riez pas; on lit dans la correspondance de *l'Écho du Parlement*, journal belge : « M. Sainte-Beuve a soixante et un ans! il recevait 15,000 fr. par an au *Constitutionnel*, pour ses articles du lundi. On dit *qu'il va les continuer*, en les *cumulant*, avec les 30,000 fr. de dotation du Luxembourg. Pour un *vieux célibataire*, la situation n'est pas mauvaise. » Allons, dans ce temps-ci, Épaminondas laissant pour toute postérité Leuctres et Mantinée, passerait pour un citoyen insuffisant.

⁂

M. Aylic Langlé, rédacteur du *Moniteur* et auteur de *la Jeunesse de Mirabeau* et d'*Un Homme de bien*, un des succès du Vaudeville, vient d'être nommé chef du bureau de la presse au Ministère de l'intérieur.

⁂

La sixième Chambre a condamné l'auteur des *Vieux Polissons*, M. Alfred Sirven, à 1,000 fr. d'amende et six mois de prison, et l'éditeur Cournol, à un mois de la même peine.

⁂

On dit merveilles d'une pièce de vers adressée par M. Victor Hugo à la commission organisatrice des fêtes préparées à Florence en l'honneur du Dante.

⁂

Mme Libri, fille du célèbre chirurgien M. Double, et femme de l'académicien bibliophile, est morte à Paris le 1er mai. Cette dame avait remporté à l'Académie française une médaille d'or pour un *Éloge de Pascal*, resté inédit. Elle passait pour bien connaître l'histoire du Jansénisme au dix-septième siècle.

***

L'autorité a refusé d'admettre dans une bibliothèque populaire récemment fondée dans un des arrondissements de Paris, *le Conscrit de* 1813, de MM. Erckmann-Chatrian.

***

Le conseil privé et le conseil des ministres, réunis le 8 mai, ont décidé d'interdire l'entrée en France du journal *l'Europe* de Francfort, à cause d'un article intitulé *Pierre Patient*, dans lequel se trouve développée la théorie de l'assassinat politique.

***

Huit cent seize poètes, pas un de moins, se sont présentés cette année aux Jeux Floraux, pour y disputer les fleurs métalliques de Clémence Isaure.

***

La Société des gens de lettres, en attendant qu'elle se donne le luxe d'un cercle, vient de fonder un dîner mensuel qui aura lieu le premier lundi de chaque mois, chez Notta, à 5 fr. 50 par tête pour ses trois cents membres. Il va sans dire que pour la plupart d'entre eux, ce dîner est un *extrà sancta aurea mediocritas !*

Dimanche 30 avril dernier a eu lieu l'assemblée générale de cette Société pour nommer la *Commission de révision générale des statuts*. La liste des vingt-quatre noms proposés que nous avons publiée dans le no 76 de *la Petite Revue* a été votée à une grande majorité.

C'est mercredi 10 mai que les vingt-quatre membres de la Commission ont été installés par le président.

Le bureau s'est ainsi constitué :

Président : Pierre Zaccone.

Vice-Présidents : Oscar Comettant, Gourdon de Genouillac, B. Maurice.

Secrétaires : Charles Joliet, Eugène Moret, Jules Claretie, Léopold Stapleaux.

***

M. Victor Cousin vient d'instituer un prix de 3,000 fr. à décerner tous les trois ans par l'Académie des sciences morales et politiques. Le sujet du concours devra toujours être emprunté *à la philosophie ancienne.*

*
* *

Le lundi 1er mai a eu lieu, à Borgerhout, l'inauguration de la statue du général Carnot, qui, chargé de la défense d'Anvers en 1814, préserva ce faubourg de la destruction, contre l'avis de ses collègues du comité de défense. La famille de M. Carnot assistait à cette cérémonie.

*
* *

Par l'organe de M. Emmanuel Arago, la famille Arago a décliné l'invitation à elle faite par le préfet des Pyrénées-Orientales, d'assister à l'inauguration de la statue de François Arago, considéré en tant que savant seulement. Cette cérémonie aura un caractère uniquement gouvernemental.

*
* *

Si l'on en croit une correspondance de *l'Indépendance*, M. Émile de Girardin a consacré le prix de son manuscrit du *Supplice d'une Femme* à faire un cadeau à Mlle Favart qui peut s'attribuer une part dans le succès de cette pièce, et a vendu ce manuscrit très-cher, 5,000 fr., à M. Michel Lévy, afin d'associer son éditeur à sa galanterie, en le mettant d'ailleurs dans la confidence de son projet. Les gens de lettres apprendront avec plaisir et étonnement que le nom de Favart est le *Sésame ouvre-toi !* de la caisse de M. Lévy.

*
* *

On a mis en vente la brochure du *Supplice d'une Femme*, par M. ***, avec une préface raisonnée de M. Émile de Girardin, qui y raconte l'histoire de sa pièce refaite, et ne laisse pas d'y témoigner qu'il était bien plus content de lui avant les remaniements et les coupures. Ses doléances nous ont rappelé le titre d'une parade du dix-huitième siècle : *Leandre Hongre.*

Disons cependant que M. Émile de Girardin, pour faire droit aux réclamations de M. Dumas fils, lui a envoyé la moitié de ses droits d'auteur, soit 2,500 fr., mais l'auteur du *Demi-Monde* les a renvoyés, voulant soumettre la question aux tribunaux et faire constater judicialrement ses droits.

*
* *

De même qu'à Jules Janin, l'Académie française a préféré M. Prévost-Paradol, de même à M. Corot, l'Académie des beaux-arts vient de préférer M. Cabanel qui expose en ce moment un si malheureux portrait de l'Empereur; de même encore l'Académie des sciences morales et politiques vient d'élire M. Lévêque qui avait pour concurrent M. Vacherot, le vigoureux métaphysicien. Au moins a-t-il fallu à l'Académie des beaux-arts vingt-huit tours de scrutin pour assurer la victoire à M. Cabanel. Mais l'Académie des sciences morales et politiques qui, au premier tour, avait donné dix voix à M. Vacherot et quinze à M. Lévêque, s'est empressée, pour ne pas perdre de temps, de reporter, dès le second tour, ses suffrages sur M. Lévêque, qui en a eu ainsi vingt-cinq alors que M. Vacherot n'en avait plus que cinq. Les autres voix se sont réparties entre M. Caro, auteur de *l'Idée de Dieu*, et M. E. Bersot, rédacteur *des Débats*.

*
* *

Aux Champs-Élysées deux expositions attirent la foule. A celle du Cours-la-Reine on voit beaucoup de magnifiques *chiens de maîtres;* à celle du Palais de l'Industrie peu de tableaux *de race*. A ce propos deux réflexions : Pourquoi appelle-t-on « Palais de l'Industrie » le monument particulièrement destiné aux expositions de peinture et de sculpture? Voudrait-on insinuer par là que les arts ne doivent être à notre époque que les très-humbles serviteurs de l'Industrie? Cependant on s'occupe déjà de construire le palais qui doit servir à la prochaine exposition universelle, et une société financière se constitue à grands renforts de capitaux pour l'édification du monument et l'administration de l'Exposition universelle.

*
* *

Il n'est pas trop tard pour parler encore de *l'Africaine*, qui est, quoi qu'on en ait pu dire, une œuvre magistrale et digne de Meyerbeer. Il y a notamment un quatrième acte qui égale tout ce qu'il a fait de plus beau comme puissance harmonique et comme expression dramatique. La mise en scène, dont on avait fait beaucoup de bruit d'avance, est bien négligée. Le vaisseau n'est rien, et nous avons vu dix fois mieux à la Porte-Saint-Martin et au Châtelet. Quant au quatrième acte, Sélika, reine d'une tribu d'Afrique, vient après sa captivité reprendre possession de son royaume, il y a au fond du théâtre, au milieu du cortége royal, une huitaine

de tambours et de *sax* de toutes sortes du plus malheureux effet : on remarque aussi un monsieur vêtu d'une sorte de chemise qui gouverne les chœurs en battant la mesure à grands tours de bras, bien en vue du public. C'est tout simplement grotesque, et nous ne comprenons pas que l'on ne se soit pas arrangé de manière à respecter un peu la couleur locale et les convenances scéniques. — Mme Saxe et Faure sont admirables. Naudin est un ténorino parfaitement fade et insuffisant. A la première représentation assistaient les directeurs de Covent-Garden de Londres; ceux de Berlin, de Bruxelles, d'Anvers, de Liége, de Darmstadt, de Prague, etc.. qui se proposent de monter *l'Africaine* sur leurs théâtres.

Une pièce oubliée de Victor Hugo. — Nous l'offrons à nos lecteurs pour les mêmes raisons que celles de Th. Gautier publiées dans un de nos derniers numéros.

LES DEUX COTÉS DE L'HORIZON

Comme lorsqu'une armée inonde les campagnes,
Une immense rumeur se disperse dans l'air;
Il se fait un grand bruit du côté des montagnes,
Il se fait un grand bruit du côté de la mer.

Le poëte a crié : — Qu'est ce bruit? Dans les ombres
Il remplit la montagne, il remplit l'Océan.
N'est-ce pas l'avalanche, aigle des Alpes sombres ?
O goëland des flots, n'est-ce pas l'ouragan?

Le goëland, du fond des mers où la nef penche,
Est venu. Le grand aigle est venu du Mont-Blanc.
Et l'aigle a répondu : — Ce n'est pas l'avalanche.
— Ce n'est pas la tempête, a dit le goëland.

— O farouches oiseaux! quoi! ce n'est pas la trombe,
Ce n'est pas l'aquilon que votre aile connait?
— Non, du côté des monts c'est un monde qui tombe.
— Non, du côté des mers c'est un monde qui naît.

Et le poète a dit : — Que Dieu vous accompagne !
Retournez l'un et l'autre à vos nids hasardeux.
Toi, va-t'en à la mer ! toi, rentre à ta montagne !
Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux.

L'Amérique surgit, et Rome meurt ! ta Rome !
Crains-tu pas d'effacer, seigneur, notre chemin,
Et de dénaturer le fond même de l'homme
En déplaçant ainsi tout le génie humain ?

Donc la matière prend le monde à la pensée !
L'Italie était l'art, la foi, le cœur, le feu ;
L'Amérique est sans âme. Ouvrière glacée,
Elle a l'homme pour but ; l'Italie avait Dieu.

Un astre ardent se couche, un astre froid se lève.
Seigneur ! Philadelphie, un comptoir de marchands,
Va remplacer la ville où Michel-Ange rêve,
Où Jésus mit sa croix, où Flaccus mit ses chants.

C'est ton secret, seigneur. Mais, ô Raison profonde,
Pourras-tu, sans livrer l'âme humaine au sommeil,
Et sans diminuer la lumière du monde,
Lui donner cette lune au lieu de ce soleil ?

VICTOR HUGO.

Revue des Deux Mondes (numéro du 15 décembre 1842).

Une impertinence de haut goût. — On connaît cette note de Georges Brummel, le grand dandy, trouvée à la vente de ses babioles *(the knick-knacks)* dans une tabatière : « Je destinais cette boîte au prince régent, s'il s'était mieux conduit avec moi. »

C'est le sublime dans le genre crucifiant de l'impertinence. On ne peut pas aller au delà, et aller jusque-là, c'est presque un rêve !

Il peut se réaliser pourtant de temps à autre, ce rêve ; nous en avons eu la preuve ces jours-ci chez un bibliophile très-connu.

Ce bibliophile ayant reçu avec *ex-dono* autographe un exemplaire sur papier exceptionnel du travail d'un gentilhomme normand sur une famille de sa province, illustre au seizième siècle, et l'ayant trouvé médiocre, pour ne pas dire pire, l'a fait d'ailleurs luxueusement couvrir en maroquin, mais a écrit cette note sur les gardes :

« M. le comte de X...... X..... m'ayant honoré de ce bel exemplaire de son étude sur les L. B......, je l'ai fait relier par Bauzonnet, afin d'en assurer la conservation. »

Périodiques nouveaux. — *L'Illustration photographique* (4 p. in-4°), hebdomadaire. Il est fondé par une grande maison de photographie de Paris, et donne, dans chaque numéro, une belle épreuve. A part cette innocente réclame, le reste est très-littéraire, et ce numéro spécimen est rédigé avec goût. = *Les Parisiennes* (quotidien, in-folio) débute par un joli sonnet d'E. Deschamps. — Le journal est un nouveau *Petit Journal :* c'est assez indiquer sa manière; seulement il s'adresse plus spécialement aux lectrices. = *Le Lilliputien* (16 p. in-32 carré) est une petite feuille microscopique de la rive gauche. C'est un enfantillage.

AVIS

La Petite Revue publiera, sous peu, avec le Bulletin hebdomadaire qu'elle a commencé dans le dernier numéro, une série de notices très-piquantes sur l'intérieur de quelques gens de lettres, d'éditeurs, et de bureaux de journaux et revues.

Avec ce numéro expire l'abonnement du premier

semestre de *la Petite Revue*. Prière aux abonnés retardataires d'en demander le renouvellement DE SUITE, car aucun numéro ne pourra être envoyé d'office; d'impérieuses raisons nous y obligent.

Le titre et la table du sixième volume paraîtront avec le prochain numéro.

Paris, — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

Thoré



